

Éditions MobileRead

L'amour sans phrases

Richard O'Monroy

L'amour
sans phrases

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1904

À QUOI ÇA TIENT



« *Vertu, tu n'es qu'un mot,* »
BRUTUS ET LIANE DE POUGY.

ARRIVÉE depuis huit jours au château de Becot-Pincette, la baronne de Languevive s'était trouvée tout à coup dans la pénible obligation de revenir pendant une journée à Paris. Comme la propriété est près de Compiègne, vous allez me dire qu'on n'était pas bien à plaindre pour une heure et demie de chemin de fer.

Ah ! mon bon monsieur, vous en parlez à votre aise. Si vous croyez que c'est agréable lorsqu'on est bien installée, qu'on a repris ses chères petites habitudes, qu'on a serré tous ses costumes de ville, etc., etc., de monter dans le train en pleine canicule, et tout cela, pourquoi, je vous le demande, pourquoi ? Parce que madame Cadart, la grande couturière, n'a pas tenu parole. Elle avait promis vingt-huit toilettes, et elle n'en a livré que vingt-sept Précisément la plus jolie, un certain déshabillé en surah

rose recouvert de flots de satin mousse avec chicorée mousse, et myriades de volants de dentelle, était restée en souffrance.

Et voilà que madame Cadart était perplexe... Elle a écrit qu'elle ne savait pas s'il valait mieux mettre la garniture Florian en Chantilly ou en gaze de soie crème. Pour trancher une question aussi grave, il fallait que madame la baronne – avec son goût si sûr – jugeât pièce en main.

– Elle est vraiment bien ennuyeuse, cette madame Cadart (je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a même dit embêtante !) s'est écriée madame de Languevive ; mais enfin, la vie a ses devoirs.

Et la voilà en route pour Paris, adorable sous son chapeau rustique, avec des ondées d'edelweiss. En apprenant ce brusque départ, le baron a fait son nez... mais s'il fallait faire attention toutes les fois que monsieur fait son nez!...

– Ma chère Diane, a-t-il osé dire au départ, ma chère Diane, je pense que vingt-sept toilettes suffisaient pour un mois, et je trouve votre voyage absurde.

Absurde ! Franchement, il n'est pas aimable, le baron. Sous prétexte qu'il a besoin de se reposer de la vie brûlée qu'on mène à Paris et de se mettre un

peu au vert, depuis l'arrivée à Becot-Pincette, pas ça!... pas ça!... Est-ce qu'il se figure vraiment qu'à vingt-six ans, même à la campagne, on peut ainsi se passer de choses indispensables?... Il est inouï, ce bon Adhémar. Et puis après, il sera étonné si...

Je ne sais à quoi pense la jolie Diane, tandis que le train roule ; mais elle se met à sourire, et ce sourire fait apparaître deux fossettes sur le visage poudrifié, si bien que le vieux monsieur placé en face d'elle ne peut plus continuer à lire le *Journal des Débats*. On ne devrait pas voyager avec des fossettes semblables.

Enfin, on arrive à Paris. Diane accepte la main du vieux monsieur, très troublé, descend de son wagon, et d'un pas alerte se dirige vers la rue Lafayette pour appeler une voiture. Mais, à ce moment, un de ces modestes travailleurs que nos édiles payent à seule fin de créer de la boue dans nos rues, lorsque le ciel ne s'en mêle pas, envoie maladroitement sa lance dans la direction de la baronne, et voilà les bas lilas tout éclaboussés, oui, monsieur, des bas de soie lilas, ravissants, assortis avec la jupe de batiste à fleurs mauves.

Un désastre ! Un véritable désastre !

La baronne descend de fort méchante humeur, à l'hôtel abandonné, et se met en devoir de chercher une paire de bas de rechange. Miséricorde ! La camériste a tout emballé. Est-ce qu'il va falloir garder ces bas mouillés et maculés de boue ?... Enfin, à force de fouiller dans les tiroirs et dans les chiffonniers, madame de Languevive finit par trouver une paire de bas blancs à jours, comme on en portait au bon vieux temps, de ces bas qui, bien tirés, émoustillaient le cœur de nos pères, et faisaient dire à Brasseur dans un ancien vaudeville du Palais-Royal :

« Les bas blancs, ça m'inspire, tandis que les bas noirs, ça ne m'inspire pas. » Et l'acteur ajoutait : « Une reine, même une reine m'offrirait ses faveurs avec des bas noirs... eh bien, je refuserais ; je ne pourrais pas. »

Ah ! les idées ont bien changé. Aussi madame de Languevive reste un moment très hésitante avec ses bas blancs à la main. Bast ! il n'y a plus un chat à Paris, la jupe de batiste est très longue, personne ne se doutera de cette grave incorrection.

Et bravement, la petite baronne met ses bas blancs, puis curieuse, elle se regarde dans la psyché... Eh bien, ils n'avaient pas tout à fait tort, nos ancêtres, et la jambe ainsi moulée prend une blancheur

marmoréenne qui fait songer sous les jupons froufrounants et soyeux aux dessous polissons aperçus dans quelque tableau de Fragonard, au hasard de l'escarpolette. Cependant l'éducation de l'œil est telle que, toute honteuse, madame de Languevive s'empresse de rabattre ses jupes pour cacher cet horrible spectacle et se met en route pour aller conseiller, rue de la Paix, madame Cadart.

Il fait beau. Paris est tout ensoleillé, et les passants ont l'air de se promener dans une poussière d'or. Avec cela un petit vent frais délicieux ; la baronne, d'un pas alerte, décidé, marche sur le bitume que ses talons font résonner de petits coups sonores, et se sent heureuse de vivre. Les Champs-Élysées sont encore bien jolis, plus jolis que la campagne, avec leur feuillage touffu ; sur la place de la Concorde, les fontaines envoient dans l'eau leur panache d'argent, les chevaux de Marly se détachent blancs sur la masse sombre des grands arbres, et les fenêtres de l'Épatant abaissent leurs bannes à raies blanches et roses.

Est-ce le changement d'air ? Est-ce la sagesse de ces derniers jours ? Je ne sais, mais madame de Languevive se sent comme le cœur gonflé de sève, une sève qui voudrait déborder... des bouffées de chaleur

lui montent au cerveau, et sa bouche gourmande, humide, tend comme machinalement ses lèvres à un baiser imaginaire. Il n'y a pas à se le dissimuler ; elle est dans un de ces états d'âme où le corps énérvé est prêt à toutes les folies, s'offre à toutes les caresses, vibrant d'avance au premier appel de l'amoureux qui passe.

— Ah çà, mais qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui !... ne peut s'empêcher de murmurer la baronne. Ah ! Adhémar, Adhémar, mon ami, vous êtes bien coupable et vous mériteriez...

Tout à coup, elle pousse un cri et se trouve nez à nez avec le beau capitaine de Folangin qui, le stick sous le bras, sort du petit cercle.

— Ah, par exemple, voilà une chance ! La femme la plus élégante de Paris, au mois d'août, en pleine rue Royale !

Et le capitaine serre à briser deux petites mains qu'on lui abandonne le plus cordialement du monde.

— Oui, je suis venue passer la journée pour affaires.

— Seule ?

— Seule.

— Ah ! Diane ! Diane ! s'écrie de Folangin enthousiasmé, c'est la destinée, la destinée inexorable

qui vous met sur ma route afin que nous puissions sceller une tendre réconciliation qui aurait dû se faire depuis longtemps. J'ai été un peu coureur, vous avez été un peu coquette, mais, au fond, nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Rappelez-vous nos petits cinq à sept dans mon rez-de-chaussée de la rue de Castellane.

— Taisez-vous ! mon ami !... de grâce, ne rappelez pas ces souvenirs déjà lointains.

— À peine deux ans, ma Diane adorée ! et ce n'est pas de ma faute, si depuis cette époque je n'ai jamais pu trouver dans le tourbillon de notre vie mondaine un moment où vous fussiez assez libre pour me laisser plaider ma cause et implorer ma grâce. Vous savez qu'il existe encore, mon rez-de-chaussée... La rue de Castellane est à deux pas. Allez, faites-moi une petite visite, comme autrefois ; dites oui, mais dites donc oui...

La baronne regarde le capitaine ; il est toujours bien joli garçon avec son képi sur le nez, son air mauvais sujet et ses moustaches retroussées en chat. Toute frissonnante sous l'action de ce regard si chaud, si passionné, elle est comme inondée d'un fluide qui est presque le plaisir. Déjà, elle a jeté un regard dans la direction de la Madeleine, et se sent

comme invinciblement attirée vers ce petit nid où elle a passé des moments si délicieux ; déjà elle ouvre la bouche pour formuler le oui ardemment attendu, lorsque soudain, dans un éclair de mémoire, elle se souvient d'une chose monstrueuse, inadmissible, atroce : elle a des bas blancs avec une robe foncée !

Que pensera d'elle M. de Folangin, habitué à la considérer comme une des reines de la mode, comme une femme qui donne le ton. Navrée, elle hésite cependant une seconde... N'est-ce pas absurde, pour une cause aussi futile, de perdre le bénéfice d'une heure exquise, de décourager à tout jamais un amant, qui avait bien, en somme, quelques défauts, mais qui brillait par de solides qualités... Mais, d'un autre côté, baisser dans son esprit, descendre du piédestal, déchoir dans son opinion d'homme de goût... cela jamais ! Comme disait Brasseur : « Une reine même, une reine qui aurait des bas blancs, on ne pourrait pas !... »

Et, avec un ton très hautain de femme outragée, madame de Languevive répondit :

— Monsieur, ce qui est fini est fini ; j'aime mon mari, et ma conscience m'empêche de vous laisser plus longtemps me parler sur ce ton de suprême inconvenance. Adieu !

Et, froidement, elle tourna les talons pour se rendre honnêtement chez madame Cadart, tandis que le capitaine – ô naïf! – se disait avec mélancolie et en la regardant s'éloigner :

– Allons, encore une qui est dégringolée dans la vertu!

LE LENDEMAIN



LA PLUIE TOMBAIT, les flirts languissaient ; les chasseurs mécontents de leur journée manquée jouaient mélancoliquement au poker dans le grand salon du château de Coatserho, en pleine Bretagne. Les femmes livrées à elles-mêmes exécutaient des petits travaux d'aiguille d'une haute inutilité, et la bonne marquise de Karadeck, toujours soucieuse de ce qui pouvait amuser ses nombreux invités, cherchait une distraction inédite qui ranimât l'entrain défaillant et galvanisât la torpeur des intelligences. Faute de mieux, l'on s'était mis à analyser le sermon du pauvre cuvé qui, passablement intimidé par la belle assistance qui figurait dans le banc du château, avait plutôt bafouillé, avec des aperçus filandreux.

— Aimez-vous le macaroni ? avait demandé le petit Foucaud, en se penchant à l'oreille de madame de Lansac, au plus beau de la péroration.

La conversation allait prendre un ton irréligieux et irrespectueux, peu du goût de la châtelaine, lorsque, subitement, elle s'écria :

— Mesdames et messieurs, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : ce soir, le dîner sera costumé, ou il ne sera pas.

Il y eut des cris d'étonnement, des protestations :

— Mais, c'est impossible ! Nous n'avons pas de costume ! Mais nous n'avons pas le temps de rien faire confectionner ! Mais nous sommes pris de trop court.

D'un geste majestueux, la marquise réclama le silence, puis elle ajouta :

— Je vais faire ouvrir la salle du magasin du théâtre, où j'ai soigneusement conservé les costumes des pièces et des opéras joués, depuis plus de vingt ans, à Coatserho. On vous donnera les clefs de tous les placards, de toutes les armoires, et de tous les tiroirs, et cinq femmes de chambre seront mises à votre disposition ainsi que monsieur Cadoche, mon premier régisseur de la scène. Vous avez carte blanche. Prenez tout ce qui vous ira, tout ce qui vous fera plaisir, enfermez-vous ensuite dans vos chambres et faites votre apparition au dîner, qui, par exception, sera ce soir reculé jusqu'à huit heures et demie. Allez !

La proposition eut un succès indescriptible. Au milieu des rires et des applaudissements on acclama la bonne marquise de Karadeck, et, dans un joyeux brouhaha, on grimpa au magasin du théâtre. Et alors on se mit à déplier les robes de brocart, les tulles lamés, les guipures d'argent; on sortit les tiaras, les hennins moyenâgeux, les casques empanachés, les habits Louis XV, et les bérêts Watteau. On épousseta les vieilles guirlandes et les galons d'or; on exhuma les colliers en pierreries et les bijoux celtiques. Ce fut un véritable pillage pendant lequel le bon monsieur Cadoche se démenait, cherchant à répondre à tous et à toutes, et fournissant des indications d'après son registre tenu à jour comme le carnet de M. Monval.

Quand chacun eut enfin trouvé ce qui paraissait le mieux convenir à son genre de beauté, on se verrouilla dans les chambres, pour travailler son costume, sinon dans le silence, du moins dans le mystère, mais pas cependant jusqu'au point de ne pas aller aider une pauvre madame ne pouvant agraffer un corsage ou accrocher un diadème, ou de ne pas donner un coup de main à un camarade voulant entrer dans un habit pékiné Directoire.

À huit heures un quart, les entrées sensationnelles se firent dans le salon. Il y avait de tout : des

Salomé, des Bacchantes, des marquises Watteau, des paysans bretons. Les deux costumes les plus remarquables furent celui de madame de Chabrand en dogaresse, superbe avec ses cheveux rutilants, son petit béguin vénitien constellé de rubis, sa rote de brocart, et celui de Marignac en Pétrone, couronné de roses, le Pétrone de *Quo Vadis*, avec les bras nus, les bracelets d'or et le grand manteau de pourpre drapé à l'antique.

Pour tous deux, ce costume était une révélation, la perruque rousse avivait le regard, accentuait la noblesse du profil, tandis que la lourde étoffe donnait à la démarche une étrange majesté, évoquant la vision de quelque courtisane de Florence ou de patricienne de Venise. Marignac, lui, donnait l'impression d'un décadent spirituel, corrompu jusqu'aux moelles, mais cependant resté vigoureux avec son cou de taureau et ses bras très blancs et très musclés. D'un commun accord, comme attirés l'un vers l'autre par une affinité inconsciente et irrésistible, ces deux êtres qui, jusqu'ici, s'étaient à peine remarqués, et n'avaient pas échangé vingt paroles dans le brouha des fêtes et des chasses, s'assirent côte à côte et se mirent à causer. Quand le mettre d'hôtel annonça : « Madame la marquise est servie », Marignac offrit

son bras ; madame de Chabrand ne put s'empêcher d'éprouver un certain frisson en trouvant, au lieu du drap habituel, la bras nu du Romain décadent ; ce contact insolite de deux épidermes leur causa mutuellement un sentiment de plaisir indéfinissable.

« Quelle peau satinée ! » pensait l'un.

« Comme il a le bras doux pour un homme ! » pensait l'autre.

Dans la salle à manger, on avait dressé pour Pétrone une grande chaise longue recouverte d'une peau de tigre, et comme on avait placé madame de Chabrand à sa droite, il touchait presque, de la tête appuyée sur les coussins, le corps de la belle dogaresse. Ce fut ainsi, nonchalamment étendu devant ce festin qu'il semblait présider – madame de Karadeck s'était mise modestement à un bout de table – qu'il passa le dîner, mangeant à peine, la pose n'étant pas commode, mais buvant sec, jouant avec une rose qu'il faisait respirer à sa voisine, et lui tenant – par Vénus ! – les propos les plus décadents, tandis que, là-haut, dans la loggia, les musiciens, également costumés, faisaient pleuvoir sur les convives des flots d'harmonie incitatrice.

Marignac, très en verve, se sentant tout à fait dans la peau du personnage, risquait des phrases au-

dacieuses qu'il n'eût jamais osées la veille, phrases qui étaient d'ailleurs écoutées avec une indulgence très... vénitienne, et même un charme un peu pervers. La musique, l'éclat des lumières, le brouhaha des voix, l'action des vins généreux, les senteurs des épaules nues, tout semblait pousser à la chute. Plus de souci, plus de scrupules ni de respect humain ; demain ne viendra jamais, tant cette soirée de folie a pénétré l'être, rendant possibles tous les héroïsmes de débauche ou de dévouement.

Après le dîner, ils s'isolèrent dans un petit coin, et tandis que les danses commençaient, ils continuèrent leur flirt, les yeux dans les yeux, se sentant peu à peu devenir très épris l'un de l'autre, avec un étrange désir qui coulait dans leurs veines, un besoin de se frôler, de se respirer, de se rapprocher...

Cependant, un incident très comique se passait au milieu du salon. Grangeneuve, si bien déguisé en paysan qu'un moment, les domestiques n'avaient pas voulu le laisser entrer, avait ceint sa blouse bleue de l'écharpe du maire, et, assisté de La Lézardière costumé en préfet avec l'habit brodé et le gilet blanc à boutons d'or, s'était campé, debout, derrière une table, et, après un discours étourdissant sur les avantages de la vertu – chez les demoiselles seulement –

avait déclaré qu'on allait proclamer une rosière. Le choix de la municipalité était précisément tombé sur une madame Dolorès Tagliano qui pendant toute la soirée, avait accueilli l'assistance par des fandangos et une cachucha d'une haute fantaisie. Et tandis que la sémillante Dolorès s'inclinait modestement devant le préfet pour recevoir la couronne des vierges, un immense anglais, lord Halifax, à taille de horse-guard, mais costumé en bébé, avec un bourrelet, une petite jupe courte à nœuds bleus, et des jambes nues, s'était précipité vers madame Tagliano et l'avait emportée, en criant :

— Maman ! maman !

Profitant des rires causés par cette amusante diversion, le Romain qui, décidément, avait perdu la tête, avait profité de l'inattention générale pour entraîner la dogaresse vers l'escalier, et celle-ci marchait dans la direction de sa chambre, avec des yeux perdus dans je ne sais quel rêve de paradis artificiel ; mais arrivée devant la porte elle se ressaisit :

— Non ! je vous promets... Ce sera... mais pas ce soir... je suis éreintée, laissez-moi dormir... et puis, sous ces oripeaux, il me semble que ce serait une profanation...

Elle s'arracha à ses caresses, et ferma résolument sa porte au nez de Marignac qui redescendit dans une exaltation de désir inassouvi très difficile à décrire, si difficile que je n'essayerai même pas. Bah ! ce n'était que partie remise.

... Et le lendemain matin, dans le grand salon, tandis que la pluie tombait, ils se retrouvèrent, elle en petit costume tailleur très court et très simple sans aucune majesté ; lui, en home-spun de chasse, avec veston étriqué et quadrillé. C'était là la dogaresse paraissant autoriser toutes les folies ! C'était là le Romain décadent qui semblait porter dans les plis de sa toge lâche toute la corruption du bas-empire ! Ils se regardèrent, subitement refroidis. Le rêve nocturne s'était envolé avec le changement de costume. Et rentrés dans la vie réelle, dans l'atmosphère grise, ils se mirent à causer politique, et à casser du sucre sur le dos du ministre de la guerre, le plus naturellement du monde.

LE CAHIER DES MENUS



M. BODIN-CADART venait de se réveiller, très ennuyé. Il avait renvoyé sa vieille cuisinière Victoire qui était à son service depuis plus de dix ans, qui connaissait toutes ses habitudes, les petits plats qu'il aimait, et qui était surtout de première force dans l'art d'accommoder les restes. Ah ! les délicieux hachis, les croustades sublimes, les rissoles faites avec un rien du tout de la veille, auquel on ajoutait des champignons, un coulis de sauce, quelques épiluchures de truffes ; les bœuf-mode froid servi en gelée, les ratatouilles merveilleuses avec des sauces rouges épaisses, exhalant une bonne odeur de madère !

Il ne reverrait plus tout cela ! Et quelle économie dans la gestion administrative, quelle ingéniosité dans les propositions faites, à l'heure solennelle où Victoire entra le matin dans la chambre à coucher, apportant, comme elle le disait pompeusement, le « cahier des menus ». En l'espèce, c'était un simple carnet broché, à deux sous, mais ce « cahier des me-

nus » exhalait un parfum romantique et rappelait les splendeurs de Versailles.

Elle se campait devant le lit du maître, encore un peu abruti des noces de la veille :

L'œil encore ébloui des batailles d'hier.

a dit Victor Hugo, et là, les poings sur les hanches, avec un bon sourire de gourmandise, elle soufflait à M. Bodin-Cadart les idées qu'il n'avait pas.

— Il reste un peu de veau, insinuait-elle ; si on faisait des croquettes Richelieu ?

— Va pour les croquettes Richelieu, opinait Bodin.

— Maintenant j'ai vu ce matin de superbes asperges, pas chères du tout, vraiment pas chères du tout.

— Eh bien, c'est cela, achetez des asperges. Et tout cela apparaissait transcrit sur le cahier des menus et, le soir, on avait un dîner à s'en poulécher les babines. Alors, me direz-vous, pourquoi avait-il renvoyé cette perle ? Ah ! c'est que Victoire avait un défaut : sans doute cédant à l'influence planétaire de son nom triomphant, elle aimait trop les militaires.

Elle aurait pu chanter, comme jadis la grosse Demay à l'Alcazar :

Mes amants, mes amants ?
Y en a qui sont dans l'artill'rie,
Dans l'train et dans la caval'rie,
Y en a qui font ta ra ta ta
Y en a qui font ran-plan-plan-plan.

C'était un défilé perpétuel, la grande revue de Raffet passée à midi et à minuit, une évocation de tous les uniformes de l'armée française à rendre jaloux Édouard Detaille, président de la *Sabretache*.

Bodin-Cadart ne pouvait entrer à la cuisine sans se heurter à quelque petit lignard, naïf, imberbe, le képi en arrière sur la tête rasée, et le corps flottant dans la capote bleu de France, ou encore à quelque cuirassier, moustachu, gigantesque, faisant avec ses éperons et son grand sabre un terrible cliquetis de ferraille qui se mêlait aux résonances moins martiales des casseroles.

Huit jours auparavant, attiré par l'odeur, comme le maître Renard de La Fontaine, il avait trouvé un gendarme, et je ne sais trop pourquoi ce gendarme avait été, si j'ose m'exprimer ainsi, la « parcelle de fromage qui fait déborder le vase ».

Et cette fois, il avait résolument flanqué Victoire à la porte.

C'était très beau. Il avait évidemment fait son devoir, en cédant à des considérations de haute morale, de tenue impeccable, de respectabilité bourgeoise, sans lesquelles, je le dis bien haut, il n'y a pas de société possible. Oui, monsieur. Mais, maintenant, les ennuis allaient commencer. Il allait falloir instruire une nouvelle cuisinière qui ne connaîtrait ni ses goûts, ni ses habitudes. Quel travail d'imagination il y aurait pour trouver, chaque matin, sur le cahier des menus, les éléments d'un déjeuner et d'un dîner ! Rien que d'y songer, il éprouvait comme une angoisse. Mais, au moins, il aurait une cuisinière chaste, vertueuse ; il s'était adressé à une vénérable douairière de ses amies, la comtesse de Plouganou qui lui envoyait du village de Plouganou une jeune Bretonne, toute simple, toute naïve, toute en Dieu, la petite Yvonne Le Goff.

Machinalement, il étendit la main sur son couvre-pied de soie piquée et y rencontra la lettre que la vieille comtesse lui avait écrite le matin même à ce sujet. Il la relut avec un vif intérêt :

« Cher monsieur,

» Yvonne Le Goff débarquera ce matin chez vous. Elle a été deux ans fille de cuisine chez nous, au château, c'est vous dire que, sans être très forte, elle possède déjà les éléments d'une science culinaire qui, sous votre sage direction, ne pourront que se développer.

» Mais, par exemple, j'ai une recommandation spéciale à vous faire et de la plus haute importance. C'est un lys, un véritable calice de pureté, que je vois encore. Rien n'a encore terni l'éclat ni effleuré le duvet de cette âme de vierge. Évitez donc, devant elle, tout propos, tout juron de colère, toute insinuation dont elle pourrait avoir à rougir. Surveillez votre tenue, vos paroles, vos gestes même. Les nobles raisons pour lesquelles vous avez renvoyé sa devancière, l'impudique Victoire, me prouvent qu'elle est en bonnes mains ; mais je crois, cependant, devoir vous prévenir, afin d'aller au-devant d'imprudences qui seraient irréparables et dont je prendrais ma part de conscience.

» Sur ce, cher monsieur, je vous prie de croire à ma vieille et dévouée affection.

» COMTESSE DE PLOUGANOU.

— Allons, se dit Bodin-Cadart, on respectera le lys, mais il va y avoir une période de dressage bien ennuyeuse. Enfin!...

À ce moment, on frappa à la porte, et le valet de chambre annonça qu'une jeune fille, mademoiselle Le Goff, demandait à lui parler.

— Oui, je sais : c'est la nouvelle cuisinière. Faites entrer.

La portière soulevée livra passage à une petite blondinette, aux bandeaux plats sous le grand bonnet à ailettes, tel que le portent les Morlaisiennes et qui rappelle le hennin des femmes du moyen âge. Sur la robe verte, de gros drap, il y avait, croisé, un fichu à fleurs où dansait, au bout d'une chaîne, une petite croix d'or, accompagnée de médailles.

Yvonne recula d'abord effarée en apercevant un homme au lit, mais là barbe grisonnante et la bonne figure paternelle de Bodin-Cadart la rassurèrent un peu.

— Mon enfant, dit ce dernier, en prenant sa voix la plus douce, vous allez vous rendre à la cuisine ; vous regarderez bien ce qui reste d'hier ; vous demanderez au valet de chambre le cahier des menus, et vous reviendrez ici afin que je vous commande immédiatement le déjeuner et le dîner de la journée.

— Bien, not' monsieur, fit Yvonne en faisant la révérence.

Quelques minutes se passèrent, puis la jeune Bretonne fit son apparition avec le fameux cahier des menus. Cette fois elle s'enhardit jusqu'à venir le déposer sur le couvre-pied du lit, mais elle recula immédiatement de quelques pas en arrière.

— À la bonne heure ! pensa Bodin-Cadart ravi ; ce n'est pas celle-là qui transformera ma cuisine en caserne. Eh bien, mon enfant, dit-il, voyons, racontez-moi un peu ce que vous avez trouvé comme restes ?

— Monsieur, commença Yvonne dont la voix tremblait un peu, j'ai trouvé une cervelle, des pieds de porc et deux cuisses de poulet.

— C'est parfait, eh bien, ce matin... vous me ferez d'abord sauter la cervelle.

Yvonne Le Goff la regarda effarée, tandis qu'il continuait :

— Ce soir, vous me ferez griller les pieds. Les yeux de la petite Bretonne s'ouvrirent épouvantés, et Bodin-Cadart acheva, très calme :

— Enfin, vous serrerez les cuisses, pour me garder une petite entrée pour demain.

Pour le coup, la jeune Yvonne poussa un cri terrible, et s'enfuit en faisant un grand signe de croix, tandis que Bodin-Cadart restait seul, étonné et rêveur, comme on rate devant les choses incompréhensibles.

LA DOULOUREUSE



LE LENDEMAIN du Réveillon, il était assez tard lorsque Jacques ouvrit les yeux. Tandis que son domestique allait et venait par la chambre, rangeant les habits de la veille, ou allumait le feu qui crépitait avec de petits craquements secs, notre ami se rappelait le souper de la veille, et comme Bertrade Dalbert avait été gentille pour lui, avec un petit pied fureteur qui était venu retrouver le sien sous la table, et cela à la barbe du mari Dalbert, qui ne voyait rien, rien, rien.

Un mois déjà que durait cette liaison, avec tout le piment, toutes les satisfactions de tromper un époux commun, irascible, et stupidement jaloux...

« Cette Bertrade est la maîtresse idéale, sa disait-il. Ai-je été exploité jadis, et quelle terrible fin d'année j'avais avec ces demoiselles, qui ne me donnaient même pas l'illusion pour mon argent... On essayait de s'envoler dans le bleu, et à chaque instant, une demande – nécessaire parbleu ! – une facture arriérée vous replongeait dans la réalité ; j'étais

toujours tenté de me demander entre deux baisers si ma maîtresse ne préférerait pas en moi surtout le portefeuille. Avec Bertrade, au contraire, il n'y a eu ni question d'intérêt, ni bas calcul. Depuis un mois, c'est à peine si j'ai pu lui faire accepter un ou deux bibelots sans importance. »

La maison était bien tenue, le dîner délicat, la cave excellente ; et les toilettes ! Il n'y avait guère de semaines qu'il ne lui vit un costume nouveau. La veille encore, au souper, elle avait arboré une robe en mousseline de soie blanche, plissée, sur transparent, avec incrustation de dentelles, entremêlées de guirlandes peintes, aiguillée de diamants, une merveille ! La note de Prigal, le grand couturier, devait être formidable. Il faut avoir passé par là, et escompté, soi-même, pas mal de petites factures, pour savoir ce que coûte cette savante harmonie de dentelles, de fourrures, de nœuds, ce luxe de dessins, ces corsets de satin droits à quatre jarretelles, ces jupons de satin liberty et ces bas de soie brodés de papillons !

« Et tout cela est à moi, pensait Jacques, attendri, en s'étirant paresseusement dans son lit. J'ai la femme, j'ai le cadre nécessaire à sa beauté, et je n'ai pas un souci, pas un tracas, pas d'autre responsabilité que celle de la rendre heureuse. Je suis sûr que

j'aurais, jadis, payé une nuit de ce bonheur et de ce luxe-là trente mille francs, au bas mot. »

À ce moment, sa main étendue nonchalamment sur le couvre-pied rencontra le courrier que le domestique avait disposé. Jacques prit le paquet et une grosse enveloppe jaune attira son regard.

Il décacheta et lui :

« Monsieur.

» J'ai trouvé dans la poche d'une pelisse que madame Dalbert m'avait donnée à rectifier, une lettre de vous, commençant par ces mots : « Quelles heures divines, tu m'as données. Je suis tué, brisé, mais bien heureux », et finissant ainsi : «... Mes lèvres en infinies caresses ». Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir recours au seul moyen qui me reste d'en finir avec madame Dalbert. Si demain, avant trois heures, vous ne m'avez pas envoyé les quatre-vingt mille francs qu'elle me doit, j'aurai le regret de déposer la lettre entre les mains de M. Dalbert.

» Je suis, monsieur, votre très humble serviteur,

» ALFRED PRIGAL. »

Quatre-vingt mille francs ! Diable ! La somme était forte ; et c'était sans doute un odieux chantage auquel il fallait savoir résister. Et cependant il avait

bien écrit la lettre vibrante, c'était le lendemain. Comment Bertrade avait-elle laissé traîner une missive semblable dans la poulie d'une pelisse ? Comment, elle si prudente, si avisée, n'avait-elle pas brûlé immédiatement ces phrases incitatrices ? Il y avait sans doute là-dessous quelque honteuse manœuvre de Prigal, et rien ne prouvait qu'on lui dût quatre-vingt mille francs. Jacques s'habilla et se fit conduire, en voiture, chez madame Dalbert, disant qu'il avait à lui parler d'une affaire importante. Dès qu'il la vit entrer :

— Répondez-moi franchement. Devez-vous, oui ou non, quatre-vingt mille francs à Prigal ?

— Pardon, mon cher, de quel droit vous mêlez-vous de mes affaires d'intérêt ? répondit Bertrade avec hauteur.

— Je vous en prie, ne vous fâchez pas. Je connais votre fierté, votre désintéressement ; et cependant j'insiste.

— Mais, en admettant que j'aie contracté une dette aussi forte, je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas, eh bien, lisez.

Il lui tendit la lettre de Prigal. Bertrade poussa un grand cri et tomba sur son fauteuil, en balbutiant :

— Je suis perdue ! Ah ! le misérable !

— Alors, c'est vrai ! Le couturier vous tient ?

— Absolument. J'ai fait des folies. J'étais si heureuse de vous plaire ! Je commandais sans compter. Aujourd'hui, Prigal a trouvé votre lettre et s'en sert pour me mettre le pistolet sur la gorge. C'était le premier billet que vous m'écriviez. Je l'ai lu ; je l'ai emporté dans mon coupé pour le relire au Bois ; bref, je l'ai laissé dans ma pelisse ; et comme maintenant on porte des manches très larges, ma femme de chambre, sans me prévenir, a envoyé ma fourrure chez Prigal. Je connais mon couturier. Ce n'est pas une menace en l'air. S'il n'est pas payé, il fera comme il le dit. C'est épouvantable !

Et elle se tordit sur le canapé, en mordant avec rage les coussins. La douleur lui allait très bien. Jacques, très remué par ce désespoir, insinua :

— Voyons, ne vous désolez pas... Puisque c'est moi qui suis la cause de...

— Je vous défends, s'écria Bertrade avec rage, je vous défends, entendez-vous, de payer mes dettes. Je ne suis pas une cocotte, moi.

— Alors Dalbert aura la lettre. Quel scandale ! Évidemment, je n'ai pas quatre-vingt mille francs

disponibles, mais j'espère qu'on pourra s'arranger à moins.

— Eh bien, j'accepte, mon ami. C'est la plus grande preuve de tendresse et d'estime que je puisse vous donner ; vous me laisserez vous rendre cela, un jour...

Mais Jacques était déjà parti. Il allait proposer à Prigal un chèque de cinquante mille sur le Crédit Lyonnais. Ce n'était vraiment pas payer trop cher un mois d'affection désintéressée. C'est si bon de se savoir aimé pour soi-même ! Ça n'a pas de prix !

Mais Prigal n'accepta pas du tout l'acompte proposé. Ironique et gouailleur, il disait :

— Voyez-vous, monsieur, ne marchandez pas. Votre lettre vaut bien ça. Monsieur Dalbert me la paierait bien plus cher, lui. J'ai une occasion unique d'être enfin réglé, vous comprenez que je ne vais pas, par sensiblerie, la laisser échapper. Ce n'est pas du chantage, c'est du commerce. Si, à trois heures, je n'ai pas les quatre-vingt mille francs, j'irai porter moi-même la lettre au mari.

Jacques partit, très tourmenté : il commença la tournée des amis pour parfaire la somme nécessaire, alléguant une perte de jeu. Pour la première fois de sa vie, il connut la honte de quémander, d'essuyer

des refus, motivés par les difficultés de fin d'année ; il éprouva mille souffrances d'amour-propre, et, de guerre lasse, ne parvint à trouver les trente mille francs qui lui manquaient que chez le père Zabulon, à un taux exorbitant. Et comme il se récriait :

— On brédait engore bien plus cher que ça aux Humbert, ricana le vieil usurier. De guoi vous blaignez-vous ?

Jacques s'exécuta, signa un billet de cinquante mille francs à six mois, et, à trois heures moins cinq, il arrivait chez Prigal. En échange des quatre-vingt mille francs, il recevait une note acquittée au nom de madame Dalbert, et un solde de tout compte.

— C'est bien, fit Jacques, mais il faut aussi me rendre la lettre.

— Quelle lettre ?

— Celle dont vous m'avez cité le commencement et la fin.

— Monsieur, c'est tout ce que j'en ai retenu, car, je ne l'ai jamais eue en ma possession.

Devant la rage de Jacques, menaçant et capable de quelque violence, Prigal, qui tremblait pour ses beaux favoris mousseux, finit par tout avouer. Le passage qu'il avait cité lui avait été dicté par la personne qui avait la lettre entre les mains.

— Mais qui, sacrebleu ? qui ? Le nom de la personne ?

— Le voici sur la lettre que j'avais préparée, et dont je vous autorise à lire le contenu, car il vous prouvera mon rôle absolument correct et honorable dans cette petite affaire, bien parisienne !

« Madame Dalbert,

» Votre but est atteint et la ruse a parfaitement réussi. Toutes vos factures sont acquittées, M. J... sort d'ici et m'a apporté les quatre-vingt mille francs. Je ne saurais trop vous remercier de l'idée ingénieuse que vous avez eue là, car à l'approche du jour de l'an les rentrées sont difficiles.

» En attendant de nouveaux ordres, et heureux de vous ouvrir un nouveau crédit, agréez, madame, mes respectueuses salutations.

» ALFRED PRIGAL, »

LE DUPLICATA



PAR LA CHALEUR que vous savez, j'étais étendu sur mon lit de repos, – premier meuble, d'après le duc de Morny, d'un cabinet de travail, – lorsque mon domestique m'annonça :

– Mademoiselle Lucie Mirès.

– Que désire-t-elle ? demandai-je en ouvrant un œil, le bon.

– Elle désire que monsieur lui r'écrive à nouveau une lettre qu'il lui avait envoyée, il y a trois ans, et qui commençait par : « Infecte chameau ».

Je tressautai, un peu étonné de cet exorde de billet assez peu dans mes habitudes... puis les souvenirs me revinrent en foule. Ce que m'avait fait cette Lucie Mirès était véritablement abominable. Je l'avais connue, jadis, à l'Athénée-Comique, où toute gosse encore, elle tenait, assez gentiment, dans je ne sais plus quelle revue, le rôle d'un petit camelot. Je l'avais remarquée pour son allure vraiment délurée et gavroche, et je lui avais dit, – à ce moment-là que ne dit-on pas ! – que si jamais, dans une de mes

pièces, il y avait un rôle de camériste, un peu fort-en-gueule, il serait pour elle.

Alors, ayant appris qu'on répétait un vaudeville de moi aux Variétés, avec Germain, l'étoile des Nouveautés; Corbin, le jeune premier distingué du Vaudeville; Julien Deschamps, qui fut la joie du Palais-Royal et des Galeries Saint-Hubert; Langely, inimitable dans les paysans et les soldats; le fantaisiste Howey; cette pauvre et charmante petite Crouzet, morte si jeune; et la duègne désopilante Mathilde, elle était venue me rappeler ma promesse pour le rôle de la soubrette.

J'avais hésité, car, pour ce rôle facile et très en dehors, j'avais l'embarras du choix dans la troupe féminine des Variétés; mais Lucie avait tant prié, tant supplié, m'expliquant que ça pouvait être pour elle le pied à l'étrier, le commencement d'une carrière artistique, une réhabilitation relative, la sortant de la galanterie dans laquelle elle s'était enlisée, que je cédai et l'imposai au directeur qui crut satisfaire une fantaisie amoureuse, ce qui était d'ailleurs tout à fait faux, sinon pour le passé, du moins pour le présent.

Voilà donc Lucie Mirès devenue artiste des Variétés, titre qui fait plutôt bien sur une carte de visite. D'ailleurs, une pensionnaire modèle, arrivant la pre-

mière aux répétitions avec des répliques sues, partant la dernière, écoutant les observations avec une docilité touchante. Je n'en revenais pas moi-même, mais plein d'un beau feu sacré, elle me disait avec des yeux flambants :

— Je veux arriver ! Je vous devrai tout ! Ah ! comme vous avez été gentil ! Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi.

Et, ma foi, je finis par m'intéresser moi-même à mon œuvre, prodiguant les conseils, creusant le personnage, rajoutant des mots, cherchant des effets et donnant, chaque jour, plus d'importance au personnage, avec des « béquets » qui énervaient les autres artistes. Je voulais que Lucie Mirès eût un grand succès. Elle l'eut.

Quand on la vit entrer en scène, avec son petit nez en trompette, son air impertinent et gouailleur, ses deux mains crânement enfoncées dans les poches de son tablier de dentelle, on la trouva très drôlette, tous ses mots portèrent ; et, le lendemain matin, les grands critiques ne tarirent pas en éloges sur l'esprit, la verve endiablée, la grâce fringante de cette Lucie Mirès, absolument inconnue la veille... du moins comme comédienne.

Et voilà qu'un beau matin, à la onzième représentation, alors que la pièce battait son plein – on avait fait trois mille huit cents la veille, ce qui, pour le mois de juin, était une recette très honorable, – je reçus un petit bleu :

« Mon cher auteur,

» Pardonnez-moi, je pars pour Luchon. Je sais que ce que je fais est fort mal ; vous allez être exaspéré de ce lâchage, mais que voulez-vous... ma fortune en dépend ; c'est une occasion unique que je ne retrouverai jamais. La vie est la vie, et si l'on s'embarrasse de scrupules, on n'arrive à rien.

» Encore pardon.

» LUCIE MIRÈS »

Je crus d'abord à une simple plaisanterie. Ce n'était pas possible ! Lucie, après ce que j'avais fait, ne pouvait pas me payer d'une aussi noire ingratitude.

J'envoyai en hâte chez elle. C'était vrai. Elle était partie pour Luchon avec un Anglais de mon cercle, fabuleusement riche, lord Ratisbury ! Je me précipitai chez le directeur du théâtre, comme moi prévenu, et comme moi aux cent coups. Il se répandait en paroles amères :

— Je vous l'avais bien dit ! Moi, je n'en voulais pas, car je me méfie des demi-mondaines. Avec ces demoiselles, on a toujours des histoires pareilles. Mais vous étiez entiché de cette grue. C'était votre idée... Ah ! pourquoi vous ai-je écouté ? Pourquoi ?

— Voyons, mon cher directeur, rien ne sert de nous disputer et de récriminer après coup. Évidemment j'ai été un imbécile, mais ce qui est fait est fait. Mieux vaudrait aviser et chercher une remplaçante.

— Une remplaçante à une heure, avec le rideau à neuf heures, et le rôle à cinq cents lignes. Vous êtes fou ! Il est matériellement impossible de jouer ce soir. On va coller une bande sur l'affiche : *Relâche pour indisposition*. Mais vous savez, mon cher, une relâche à la onzième, ça met votre pièce dans le lac.

Cette entrevue directoriale augmenta encore mon irritation. En sortant du passage des Panoramas, je vis le garçon du théâtre qui collait une grande bande blanche en travers de l'affiche jaune ou flamboyait mon titre, et c'est alors que, rentré chez moi, furieux, en pleine rage, j'écrivis à Lucie :

« Infecte chameau,

» Non seulement vous me causez un préjudice matériel considérable, mais en m'obligeant à faire relâche ce soir, vous flanquez à terre une pièce dans

laquelle j'avais mis toutes mes espérances. Tous êtes une misérable. Jamais je ne vous pardonnerai, jamais!...»

Tous ces souvenirs tourbillonnaient dans ma tête, tandis que mon domestique attendait patiemment ma réponse. Ainsi, cette coquine avait le toupet de venir me réclamer chez moi. Eh bien, elle allait voir?

— Faites entrer! criai-je d'une voix grosse de menaces.

Lucie entra, toujours très jolie, avec un air humble de chien battu qui lui allait divinement.

— Ah! vous voilà, mademoiselle! Et je ne suis pas fâché de vous voir, car...

Elle m'interrompit, très douce :

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire, et tout ce que vous devez penser de moi, et si insultante, si grossière qu'ait été votre lettre, je ne vous en ai pas voulu, car elle était méritée; mais, voyez-vous, l'existence est difficile pour les femmes, et le Parisien que vous êtes, connaissant la vie, devrait avoir un peu d'indulgence...

— Enfin, pourquoi êtes-vous ici? Que désirez-vous?

— Voici : mon ingratitude avec vous ne m'a pas porté bonheur, car lord Ratisbury n'a pas tenu ses promesses. Il m'avait bien signé deux billets de cinquante mille francs, mais il refuse de payer en se retranchant derrière « la cause immorale ». Mon avoué m'a dit que jamais les juges n'admettraient la « cause immorale ».

— Mais, ai-je ajouté, ces cent mille francs n'étaient pas le paiement de mon déshonneur : c'était une indemnité pour une situation artistique qu'on me faisait perdre aux Variétés.

— En avez-vous la preuve ?

— Mais certainement, j'ai reçu une lettre de l'auteur de la pièce où je jouais, me criblant d'injures parce que je lâchais son œuvre à la onzième représentation.

— Ça, c'est très bien : apportez la lettre d'injures.

Et voilà : la lettre, je ne l'ai pas, car, affolée de me voir traitée et crossée de la sorte, je l'ai mise en pièces. Je vous en supplie, donnez-m'en un duplicata ; si vous voulez, je vais vous dicter... je la sais par cœur.

Je regardais Lucie... Mille bons souvenirs de jeunesse me revinrent à l'esprit. Sous sa voilette, il y avait au coin de l'œil une petite larme qui tremblait

comme une perle. Alors, très lâche, très remué, je me mis à mon bureau, et j'écrivis, tandis qu'elle me dictait avec sa voix attendrie :

« Infecte chameau,

» Non seulement vous me causez un préjudice matériel considérable...»

LE PETIT CHAPERON ROUGE



LE CAPITAINE CHABERT, en permission de quatre jours à Trouville, se promenait, après les courses, dans la rue de Paris, *quærem quam devo-ret*. Il était très content, car la disqualification de *Fou-Rire* lui avait fait gagner la forte somme, et il ne demandait qu'à dépenser joyeusement cet argent gagné dont il ne tenait pas à rapporter un centime à Rouen. Seulement, pour bien croquer la forte somme, il faut être deux ; et il cherchait, en dehors des plats du jour trop connus, tendant le jarret et retroussant sa fine moustache. Oh ! le terrible loup que c'était là, l'œil aux aguets, le nez au vent et flairant la chair fraîche !

La nuit tombait ; le soleil s'était couché radieux dans la direction de Cabourg, avec la petite flamme verte attendue par les connaisseurs, en pleine pourpre sanglante, sur la ligne d'horizon ; les boutiques s'allumaient une à une, les promeneurs rentraient, qui dans leur villa, qui dans leur hôtel, pour troquer le complet blanc de l'explorateur colonial

contre le smoking noir à revers fleuri, et les femmes se faisaient rares sur les planches, lorsqu'à la hauteur du kiosque à journaux, notre Chabert rencontra une blondinette toute mignonne, toute rose, qui marchait à petits pas dans la direction du port. Elle était entièrement vêtue de rouge avec un boléro sou-taché ; une robe tailleur tombait à plis droits et mou-lait les hanches sveltes ; et sur la tête un tricorne rouge, très batailleur, campé sur l'oreille, faisait un amusant contraste avec le visage virginal qu'il sur-montait. Les yeux, surtout, étaient merveilleux, im-menses, presque trop grands et frangés de cils noirs, ils semblaient manger la figure.

— Oh ! oh ! pensa le capitaine, voilà mon affaire. Jouons serré.

Il rejoignit la petite femme, et prenant sa plus douce voix, il dit :

— Mademoiselle, il se fait tard ; il y a parfois, du côté de la jetée, des marins ivres, des pêcheurs ayant un coup de trop, surtout les soirs de fête. Voulez-vous me permettre de vous accompagner?... Je suis le capitaine Chabert... Vous serez sous la protection de la cavalerie française.

La petite femme leva les yeux, un peu surprise, et regarda son interlocuteur. Il avait vraiment une

rassurante figure avec ses cheveux courts, ses crocs retroussés; quelque chose de martial et de crâne, complété par le ruban qui ornait sa boutonnière. Évidemment, c'était bien un officier. On pouvait avoir confiance. Chère et naïve enfant !

Elle répondit donc avec un joli sourire :

— Merci, monsieur l'officier; vous êtes bien aimable, mais je ne vais pas loin. Je me rends tout doucement à la gare pour prendre le train de huit heures.

— Vous n'habitez donc pas Trouville ?

— Non. J'habite chez ma grand'mère, à Pont-Lévêque, et elle m'attend pour dîner.

C'était de plus en plus l'histoire du Petit Chaperon Rouge ». Instinctivement, Chabert cherchait le pot de beurre qu'on devait porter à la grand'mère, et quant à la galette, n'était-il pas là, lui, avec son gain des courses ?

— Quel dommage, mademoiselle, s'écria-t-il, que vous vous en alliez toute seule ainsi, dans la nuit noire, précisément à l'heure où Trouville est le plus amusant ! Savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez rester dîner avec moi, sous la grande tente de l'hôtel Machin. Vous entendriez les jolies valses de Boldi; vous verriez les femmes en robes décolletées et couvertes de bijoux, les tables garnies

de fleurs, les lustres à lumière électrique se reflétant dans les cristaux. Vous feriez un bon petit dîner, soigné, délicat ; et après le dîner... vous reprendriez le train pour retourner chez la mère-grand, pardon, chez votre grand'mère.

— Oh monsieur, cela m'amuserait ! Certes cela m'amuserait ! le dîner à Pont-Lévêque est si triste, surtout après une journée de courses ! Mais grand'mère serait trop inquiète. J'ai promis. Songez qu'elle envoie le cocher Philippe me chercher à la gare !

— Eh bien, nous mettrons une dépêche en gare, au cocher Philippe, disant que vous avez manqué le train, et que vous arriverez par le suivant.

La petite femme hésitait ; c'était bien tentant, ce bon dîner, cette musique, ces belles toilettes surtout... le capitaine avait l'air si gentil, si doux ! Qu'avait-elle à craindre ?

— Eh bien, s'écria-t-elle, comme prenant un grand parti, allons au télégraphe !

Là, après force tâtonnements, on rédigea la dépêche suivante :

« Prière monsieur chef gare Pont-Lévêque, prévenir cocher Philippe mademoiselle Berthe manqué train huit heures ; Arrivera par suivant. »

Puis, tout à fait en paix avec sa conscience, elle prit le bras de Chabert et se dirigea, légère, vers l'hôtel Machin. Le capitaine triomphait ! Il s'installa avec sa compagne à une table, et travailla, avec le maître d'hôtel Antoine, le menu le plus savoureux arrosé des crus les plus merveilleux qui devaient précipiter la victoire. Et ses yeux brillaient, sa bouche exprimait un sourire satanique sous sa moustache conquérante, et la petite Berthe disait :

— Pourquoi donc, avez-vous des yeux si étincelants ?

— C'est pour mieux vous voir, mon enfant.

— Pourquoi donc avez-vous les dents si blanches ?

— C'est pour mieux vous croquer, Petit Chaperon Rouge.

Et la blondinette, entre deux coupes de Champagne, riait aux anges ! Elle savait bien qu'elle ne serait pas croquée. Le capitaine n'avait rien d'un vilain loup. C'est lui au contraire qui offrait un dîner exquis, dans un cadre luxueux, bien éclairé, tandis que la *Valse bleue* accompagnait ses paroles, plongeant tout son être dans une béatitude indéfinissable. Ah ! oui, c'était plus gai que dans la salle à manger austère de Pont-Lévêque, et le souvenir de la pauvre

grand'mère était bien loin ! Pourtant il y eut un moment où Berthe dit :

— À quelle heure est mon train, dans la soirée ?

— Nous allons demander l'Indicateur des chemins de fer, répondit le capitaine, le plus honnêtement du monde.

L'Indicateur apporté, il se trouva, comme le savait parfaitement ce scélérat de Chabert, qu'il n'y avait plus le moindre train pour Pont-Lévêque, avant le lendemain matin huit heures.

La blondinette était atterrée. Du coup, elle s'arrêta de dîner, toute pâle, et des larmes chaudes tombèrent sur l'entremets froid.

— Que va dire grand'mère ! murmurait-elle désespérée. Que va dire grand'mère ! Comme elle va être inquiète !

— Croyez bien, mademoiselle, que je suis aussi désespéré que vous, marmottait le capitaine. Mais quoi... après tout, ce n'est pas une catastrophe... vous avez manqué le premier train, vous auriez pu tout aussi bien manquer le second. Nous adresserons une autre dépêche à votre grand'mère... Vous direz que vous êtes restée chez des amis.

— Quels amis ? Que vais-je devenir jusqu'à demain matin ? C'est épouvantable.

— Mais non ; je vais vous installer ici, à l'hôtel même, dans une jolie chambrette toute fanfreluchée, garnie de perse à gros bouquets. Vous y dormirez bien sage, et demain, je vous conduirai au train de huit heures.

— Et vous me promettez de télégraphier à grand'mère ? Vous expliquerez qu'il n'y avait plus de train, que ce n'est pas ma faute...

— Oui, oui, comptez sur moi ; je télégraphierai.

Un peu rassurée, la petite Berthe essuya ses yeux, et se remit à sourire. En somme, le capitaine avait raison, ce n'était pas une catastrophe, et ces choses-là arrivent à chaque instant en voyage. De plus en plus machiavélique, Chabert, qui avait été causer avec le directeur, revint disant que tout était arrangé. Il avait trouvé le 117 libre, précisément à côté de lui qui occupait le 119. Si la nuit, elle avait besoin de quoi que ce soit, elle n'aurait qu'à frapper à la cloison.

— Oh ! je n'aurai besoin de rien. Je dors comme un bébé.

Il l'installa, et tandis qu'elle s'extasiait sur le confort de la chambrette et s'amusait à l'illuminer en tournant le bouton électrique, Chabert tira adroitement le verrou qui fermait la porte de communi-

cation ; puis après avoir souhaité hypocritement une bonne nuit à sa voisine, il rentra dans sa chambre. Mais une tonne fée veillait sur le Petit Chaperon ; Chabert trouva sous la porte une dépêche qu'avait glissée le chasseur :

« *Capitaine Chabert,*

» *Grand hôtel Machin. Trouville.*

» *Ordre rentrer ce soir Rouen. Votre escadron part demain matin pour Havre. Motifs graves.*

» COLONEL DE POIGNE ».

Patatras ! Il n'y avait plus de train pour Pont-Lévêque, mais il y en avait parfaitement un pour Rouen par Serquigny. Échouer si près du but.

— Allons, pensa-t-il, il était écrit que le Petit Chaperon Rouge ne serait pas croqué ce soir.

Il frappa contre la cloison :

— Adieu, Petit Chaperon Rouge.

— Bonne nuit, monsieur le loup.

Il passa au bureau, régla les dépenses du 117 et du 119, puis il partit pour la gare, en réfléchissant que la Providence faisait bien les choses, et que, sans doute il valait mieux qu'il en fût ainsi.

Et pendant ce temps-là, inconsciente du danger couru, le Petit Chaperon Rouge s'endormait avec un sourire, et rêvait du beau capitaine.

INSATIABLE !



IL Y AVAIT, ce jour-là, réunion des plus nombreuses, place de la Concorde, devant l'entrée du Petit-Club. Une dizaine de mails étaient, en effet, réunis ; partout, un mouvement joyeux de beaux messieurs en chapeau canotier et en pantalon blanc, de belles dames en costume clair, de valets de pied allant et venant autour des attelages, donnant un dernier coup d'œil aux harnais, au timon, à la volée, tandis que, perché sur son siège, raide, impassible, le piqueur, en bourgeois, tenait les guides et occupait la place du maître.

Enfin, le signal du départ fut donné par le général Briant, qui apparut souriant, le monocle dans l'œil, et, immédiatement, les échelles furent appliquées, et l'ascension commença, avec le groupement des invités, toujours difficile, afin de ne froisser aucune vanité masculine ou féminine. Oh ! les regards d'envie jetés à la jeune femme que le propriétaire du mail, en feutre gris à longs poils, invite d'un geste gracieux à s'asseoir à côté de lui sur le siège ! Oh ! les

mines déçues des grosses mamans que l'on case à l'arrière, face au domestique qui joue de la trompette ! Et les timides qui attendent qu'on leur désigne une place, et les sceptiques qui restent en bas pour rendre de menus services et admirer, au hasard des grimpettes, certaines perspectives spéciales, et les malins qui, sans vergogne, se campent carrément à côté de la femme qui leur plaît, sans souci des protestations, fidèles à la devise égoïste du roi-chevalier : « Tel est mon plaisir. »

Raoul de Serionne n'était ni un timide, ni un amateur de points de vue, ni un sceptique, mais il était si royalement beau avec son teint mat, ses cheveux ondes et sa fine barbe châtain à reflets dorés, il avait tant de succès dans les salons avec sa voix de ténor lorsqu'il roucoulait des duos d'amour avec la vieille comtesse de Baderne qu'il n'avait pas à s'inquiéter, certain qu'on se disputerait pour l'avoir. Et, en effet, sur le mail du marquis de Palangridaine, on l'appelait à l'avant et à l'arrière : à l'avant, la comtesse Aqua-Sacerty ; à l'arrière, la petite baronne de Chabrand. Serionne regarda les deux femmes. L'une était brune, l'autre était blonde, charmantes toutes deux ; mais la toilette de la comtesse, robe de mousseline fond blanc à grands tournesols avec

ceinture vert-pomme dessinant la taille, lui parut plus artistique, plus ingénieuse, sans compter que la comtesse, avec son accent, ses yeux de flamme, avait un parfum plus exotique... Bref, il se décida pour l'avant et s'installa à la gauche de la comtesse, qui le remercia avec son beau sourire en lui disant :

— Ze savais bien que vous viendriez !

— Oui, oui, répondit Serionne, en riant. Vous m'appellez parce que je suis mince et que je ne chiffonne pas les grandes manches.

Et l'on se mit en route, entre deux haies de badauds émerveillés, en envoyant avec la main de petits bonjours amicaux aux camarades accoudés qui aux balcons du Petit-Club, qui sur la terrasse de l'Épatant.

Il faisait un temps superbe, et la file de mails s'avavançait à une allure lente et bien cadencée derrière le coach du général Briant, qui tenait la tête, tandis que les valets de pied, très affairés, se levaient sur leur siège, se raseyaient, profitant du moindre obstacle en travers de la route pour envoyer à pleins poumons, avec la longue trompette, les cinq notes qui constituent la sonnerie *Clear the way*. Ces choses-là ne sauraient se dire en français.

Et l'on grimpeait ainsi l'avenue des Champs-Élysées sous un beau soleil, dans une poussière d'or, et Serionne, qui se sentait heureux de vivre, aurait cru manquer à tous ses devoirs s'il ne s'était pas mis à faire la cour à la belle Italienne. Une fois de plus ; il avait développé son thème favori : l'amour agréable, n'apportant et ne demandant que du plaisir, sans indiscretion jalouse pour le passé et sans serments inutiles pour l'avenir. En somme, si l'on voulait oublier un peu les conventions et les hypocrisies sociales, quelle différence y avait-il entre se donner à un homme qui vous plaît et entrer chez le pâtissier pour avaler, en passant, un chou à la crème ? Dans les deux cas, on cherchait à se procurer une sensation agréable, ce qui était un droit absolu, presque un devoir...

Mais la comtesse Aqua-Sacerty protestait, indignée :

— Non, vous êtes étonnant avec votre çou à la crème. Oun çou à la crème !

Puis elle ajouta péremptoirement :

— D'abord, vous autres Français, vous ne savez pas aimer.

— Comment ? Nous ne savons pas aimer ?

— Non, vous mettez touzours du calcoul, de la pondération. Vous réfléchissez pour ouna çose qui, précisément, demanderait à ne pas être réflécie. Nous autres, grandes dames italiennes, nous ne faisons zamais rien à demi. Ou nous n’aimons pas ou, si nous aimons, c’est avec tout notre cœur, à la folie, à outrance.

— Eh! eh! mais j’aimerais assez cela, riposta Serionne, en promenant un regard caressant sur son appétissante voisine. Ce programme n’a rien qui m’effraye, malgré la mauvaise réputation qu’on fait aux ténors.

— Quelle réputation?

— On prétend que nous nous ménageons toujours. Tout cela à cause de ce ténor blond fadasse qui fit les beaux jours de l’Opéra-Comique et qui, surchargé de demandes, répondait, paraît-il, aux mis-sives amoureuses trouvées chez le concierge de la rue Favart : « Non, pas ce soir, car je chante demain *Paul et Virginie*. » Mais il ne faut pas confondre le ténor blond avec le ténor châtain.

— Ah! ceux-ci sont plus résistants? interrogea la comtesse, dont les narines palpaient.

— Mais oui, madame, mais oui. Cependant il y a des limites aux forces humaines.

— Eh bien, mon cer, voilà précisément ce que ze n’admets pas.

Tandis que notre couple causait ainsi, les mails avaient un peu perdu de leur allure solennelle, chaque gentleman marchant à sa fantaisie, et quittant même la file pour prendre une allée de biais permettant de marcher à un train un peu plus allongé que celui adopté par le brave général. Le marquis de Palangridaine avait ainsi coupé la plaine de Bagatelle et était arrivé un des premiers au pont de Suresnes. Là, on fit une halte pour relayer – un mail-coach ne saurait trop relayer, car cela permet de montrer aux invités qu’on a des attelages de rechange – et l’on s’arrêta devant un café qui portait l’enseigne bizarre : *Écoute s’il pleut*.

Devant les tables occupées par les consommateurs, un vieillard à barbe grise, avec des loques suffisamment pittoresques chantait abominablement faux le grand air de l’*Africaine*.

Lorsque vous achetez un bœuf pour la labour,
Pourvu qu’il ait la taille...

Puis, son air terminé, il se mit en devoir de faire la quête dans un vieux chapeau bossué et roussi par

la pluie ; mais, sans doute, sa voix n'avait pas eu l'heur de plaire, car la recette fut des plus maigres.

— Tiens ! tiens ! s'écria Serionne, je vais faire ma Nini Buffet ! Vous allez voir.

Et, dégringolant du mail, il se campa à côté du vieillard et, tête nue, il attaqua de nouveau l'air :

Que vous importe donc cette femme,
Qui n'est pour vous qu'une bête de somme ?...

Tous les invités du mail, très égayés, s'étaient mis à applaudir, et à leurs bravos s'étaient mêlés ceux des consommateurs, peu habitués à pareille fête. Serionne tendit son chapeau canotier aussi bien en bas du mail que devant les tables ; les pièces blanches et même les louis se mirent à pleuvoir. Puis il versa cette recette inespérée entre les mains du vieux chanteur, en lui disant simplement :

— Voilà, mon cher confrère.

— Merci ! dit alors ce dernier. Mais, si maintenant... monsieur voulait venir avec moi au café du Pont... il y a encore bien plus de monde.

— Ah ! non, mon brave : en voilà assez comme ça, riposta Serionne, en regrimpant sur le mail.

Il reprit sa place, et, tandis que la voiture se remettait en route, la comtesse Aqua-Sacerty dit, avec un gros soupir :

— Ah ! cer, pourquoi avez-vous gâté votre belle action ?

— J'ai gâté une belle action ?...

— Mais oui. Pourquoi avez-vous refusé à ce malheureux d'aller çanter au café du Pont ? Toujours dou calcul. Si vous y aviez été... tenez... moi, z'étais capable de me donner à vous.

Serionne, à nouveau, regarda sa voisine : In-satiable !

Cette femme-là était insatiable : *Lassata, non satiata.*

Il eut un frisson d'épouvante, et, lâchant l'Italie, bien vite il se retourna vers la France, vers la mignonne baronne de Chabrand, pour lui exposer sa théorie du chou à la crème.

LE VENT



IL FAISAIT ces jours derniers un vent terrible à Gravelines. Les bateaux de pêche rentrés au port dansaient furieusement, en s'entrechoquant les uns contre les autres avec un bruit sinistre, et la jetée était balayée par des lames si furieuses qu'il avait fallu placer à l'entrée des brise-lames un service de douaniers pour empêcher le public de s'aventurer du côté du phare. On apercevait les sentinelles sous la bourrasque, avec leur caban qui flottait, à côté des guérites renversées par la tempête, sur les galets couverts d'écume.

Madame Floubert, dans sa chambre bien close, dont les fenêtres donnaient sur le port, faisait frileusement chapelle devant la cheminée, tandis que Floubert, à côté d'elle, la calotte bien enfoncée sur la tête, lisait attentivement : le *Flot de Dunkerque*.

— Que de désastres ! s'écria-t-il. Neuf bateaux sont à la côte. Trois sont perdus corps et biens. Le feu-flottant *Snow* a cassé ses amarres et est parti à la dérive vers l'ouest. Le patron lamaneur Delabie a été

élingué à la mer et a disparu. Les communications avec l'Angleterre sont interrompues et la poste n'est pas arrivée. C'est épouvantable !

— À propos de poste, dit madame Floubert que ces sinistres semblaient intéresser médiocrement, as-tu été toucher le loyer de la nouvelle locataire, mademoiselle Lescop, la receveuse des postes ?

— Il y a tout le temps ; le terme n'est échu que depuis la Noël. Et puis, cinquante francs, ce n'est pas une affaire.

— Pas une affaire ! Vous en parlez à votre aise. Cinquante francs ! Eh bien, moi je vous dis, monsieur Floubert, que si vous n'allez pas aujourd'hui même chez la receveuse chercher votre dû, les dépenses du jour de l'An arriveront, je sais que la petite n'est pas riche et nous ne serons pas payés.

— Alors vraiment, bobonne, tu veux que j'aille par cet affreux temps chez mademoiselle Lescop ?

— J'y tiens absolument. Le bureau est fermé jusqu'à deux heures ; tu es sûr de la trouver chez elle.

— Comme tu voudras, dit Floubert, en repliant philosophiquement son journal. J'y vais.

Au fond il ne paraissait pas autrement ennuyé de cette visite à mademoiselle Lescop Notaire honoraire, étant encore très vert, il avait conservé de son

ancienne profession la cravate de satin et l'immuable redingote noire ; mais toujours bien brossé, bien astiqué, frais rasé, avec de beaux favoris blanc de neige et des yeux qui brillaient encore étrangement sous les lunettes à branches d'or. Il endossa sa grosse houppelande, coiffa sur les yeux une casquette noire dont il ajusta la jugulaire sous le menton, puis prenant son gros bâton à fouet normand, il sortit.

La tempête continuait, et ce ne fut pas sans peine que Floubert put atteindre la rue de l'Église, où était situé, au numéro 9, l'immeuble dont il était propriétaire. Là, il y avait un petit renforcement, produit précisément par le pignon du bureau de poste, et le vieux notaire put un peu souffler. Il profita de cette accalmie relative pour tirer un petit peigne de sa poche et redonner un peu de symétrie à des mèches blanches, que le vent avait tant soit peu ébouriffées ; puis, il monta l'escalier de bois et s'arrêta, au premier, devant une petite porte noire. Il frappa deux coups : toc-toc.

— Entrez ! répondit une voix claire.

Et Floubert fit son entrée chez mademoiselle Lescop. Celle-ci poussa un petit cri et réendossa en hâte son peignoir, car elle était en train de faire sa toilette.

— Excusez-moi, monsieur Floubert, je ne pensais pas que ce fût vous.

Elle disait cela, en souriant et en reboutonnant l'étoffe qui bâillait, laissant deviner d'adorables rondeurs.

— Asseyez-vous donc. Quel bon vent vous amène ? Je dis quel bon vent, bien qu'aujourd'hui ça ne soit guère le cas.

Elle éclata de rire, et Floubert, un peu troublé, aperçut des dents blanches qui étincelaient dans la bouche rouge comme une grenade. La chambre très simple était tenue avec une méticuleuse propreté ; les meubles reluisaient, le petit lit avait des rideaux très blancs. Ça ne sentait pas la misère, et il y avait dans l'atmosphère comme une grisante odeur de femme.

— Allons, pensa le notaire, ma femme avait bien tort d'avoir des craintes, et je serai payé. Mademoiselle, commença-t-il, ma visite est un peu intéressée. C'est l'ami, mais c'est aussi le propriétaire qui vient vous rendre visite en cette fin d'année. Nous avons un terme échu depuis le 25 décembre, la Noël, et je viens vous signer la quittance des petits cinquante francs.

Le vent faisait rage, s'engouffrait dans la cheminée, en y envoyant comme des sifflets ironiques. On eût dit qu'une douzaine de petits diabolotins nichés dans l'âtre faisaient : « Hou ! hou ! hou ! » à ce notaire assez malappris pour venir demander de l'argent à une jolie fille.

Mademoiselle Lescop répondit avec assurance :

— Oh ! ne craignez rien. Je les ai, les cinquante francs. Je les ai mis à part dans une petite boîte, parce que, voyez-vous, l'argent du terme, c'est sacré. Tenez, approchez-vous là, et signez-moi le reçu.

— Allons, ça va aller tout seul, pensa Flaubert.

Et il s'assit devant une petite table, et avec une main qui tremblait un peu, il se mit à écrire :

« Je soussigné, Ernest Flaubert, notaire honoraire à Gravelines (Nord), reconnais avoir reçu de la demoiselle Fanny Lescop, receveuse des postes, la somme de cinquante francs représentant le loyer semestriel d'une chambre située 9, rue de l'Église, dans un immeuble à moi appartenant, loyer échu ce Noël dernier, 25 décembre 1900.

» ERNEST FLOUBERT. »

Pendant qu'il écrivait, Fanny s'était penchée sur son épaule, et de ses cheveux frisottés, comme une

mousse d'or, effleurait le crâne chenu du vieux tabelion, en lui causant de petits frissons ; un bon parfum de jeunesse et de lilas montait du corsage boutonné à la diable, et en signant le paraphe final, sa main tremblait de plus en plus.

Pendant ce temps, la blondinette avait été chercher le billet bleu de cinquante francs dans un petit coffre en coquillages, sur la commode, et avec sa voix caressante, très harmonieuse, très douce, elle disait :

— Le voilà, le billet du terme. Vous voyez que je n'ai pas menti... mais, il va bien me manquer en ce commencement d'année où l'on a tant d'argent à dépenser... J'aurais bien voulu envoyer quelque chose aux vieux parents... et puis, il y a mon jeune frère qui m'avait demandé un cheval mécanique... Voyons, monsieur Floubert, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'arranger, avec un brave homme comme vous qui avez une figure si sympathique ?

Et ma foi, elle s'assit sur les genoux du notaire qui, du coup, devint écarlate, en balbutiant d'une voix rauque :

— Mais si, mais si... avec une belle fille comme vous, on peut toujours s'arranger.

Et il étreignit furieusement mademoiselle Lescop qui, se dégageant, et avec un doigt sur la bouche, se leva et alla donner un tour de clef à la porte. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'une demi-heure après, la belle Fanny pliait la quittance du loyer à côté du petit billet bleu réintégré dans la boîte en coquillages, tandis que Floubert rentrait chez lui en vacillant comme un homme ivre.

— Eh bien, dit madame Floubert en le voyant arriver, la petite a payé ?

— Oui, ma bonne amie, elle a payé, payé recta : mais, hélas ! il m'est arrivé un grand malheur ; en tournant sur le quai, une rafale m'a enlevé le billet que je tenais à la main, et il est parti en tourbillonnant vers la haute mer. Bast ! nous n'en mourrons pas !

Madame Floubert jeta un regard soupçonneux vers le notaire qui paraissait accepter la perte du billet avec une inquiétante philosophie, puis, lançant un regard chargé de méfiance, elle dit sèchement :

— C'est bien. À l'avenir, c'est moi qui irai toucher les termes de mademoiselle Lescop.

Et dans la cheminée, les petits diabolins, très égayés, sifflaient : « Hou ! hou ! hou ! » avec des intonations de plus en plus ironiques.

INCOGNITO



LE ROI D'ILLYRIE, Hildephonse XXIV, roulait joyeusement vers Paris, accompagné de son aide de camp et ami le marquis Franz de Blaguenberg. Il venait visiter la capitale sous le nom de Ruy Tras-los-Montès, euphonique avec un joli petit parfum espagnol. Ollé !

— Voyez-vous, marquis, disait-il, je ne serai pas assez naïf pour descendre dans la villa de l'avenue Malakoff, dite Palais des Souverains, comme mes bons cousins le roi de Suède et le Chah, ces deux victimes du protocole. J'ai eu des tuyaux par ce brave Oscar. Ah ! mon ami ! La corvée commençait à huit heures du matin. On allait voir les tapisseries des Gobelins, l'Institut, les plantes textiles, le tombeau de l'empereur, monsieur Loubet, un tas de choses gaies, quoi. Et pas une minute pour visiter les petites femmes !

— Ça, ce serait vraiment déplorable, opina Blaguenberg.

— Aussi, j’ai choisi l’incognito. Comme chantait jadis Brasseur père, dans je ne sais quelle opérette :

Ah qu’un souverain sentit mélanco
Si pour se distraire, il n’avait l’incognito.

Et nous ne sommes pas mélancos, nous, pas vrai, mon vieux complice. Voici mes projets.

— J’écoute respectueusement, Sire.

— Pas de Sire. Pas de respect. Nous sommes deux camaros en balade. Ruy et Franz. Tiens, je te permets de me tutoyer, de taper sur mon ventre royal. Ça dépistera davantage. Vas-y, Franz !

— Je n’oserai jamais risquer une familiarité aussi déplacée avec Votre Majesté.

— Je te l’ordonne, entends-tu, et si tu refuses, je te renvoie en Illyrie, chez la marquise de Blaguenberg. Et allez donc !

— Alors, comme tu voudras, acquiesça en hâte l’aide de camp avec un frisson d’épouvante.

— À la bonne heure. Nous allons descendre dans un petit hôtel modeste qu’on m’a indiqué, rue des Saussaies. Il y a des chambrettes depuis trois francs par jour. Hein ! c’est roulant ? Ce sera notre port d’attache, c’est de là que nous rayonnerons vers les attractions de Paris, dans les petits théâtres, au

Moulin-Rouge. J'ai toujours rêvé de dîner avec Nini Patte-en-l'air.

— Moi, j'ai beaucoup entendu parler de la Môme Fromage.

— C'est ça ; on fera une partie carrée. Ce sera délicieux.

Ah ! si Victoria savait ça

Tra la la

Une, deux, trois... Flûte !

Et les deux voyageurs se renversèrent sur la banquette, secoués par les transports d'une hilarité convulsive. Le voyage commençait bien.

Il y eut un bruit sourd produit par l'arrivée du train sur les plaques tournantes ; puis des voix d'employés crièrent :

— Paris ! Paris !

— Je vais appeler un porteur, dit Blaguenberg en se penchant par la portière.

— Es-tu fou ? Et la simplicité ? Tu vas porter les valises jusqu'au fiacre. Songe, pour te consoler, que tu aurais pu trouver, sur le quai, le président de la République, flanqué de ses ministres, et qu'il t'aurait fait un discours rasoir, Allons, filons.

Blaguenberg, soupirant, se chargea des valises, des manteaux et des sacs – oh ! c'était bien la peine d'être grand cordon du Kangourou gris-perle ! – et marquis de première classe, pour faire l'office de portefaix ; le roi prit les cannes, et les deux amis, ainsi chargés, se dirigèrent vers un fiacre.

– Cocher, 38, rue des Saussaies.

– De quoi, au bout du monde, alors. Je marche pas, Pieds nickelés.

– Vous êtes en station, vous devez marcher, grincha le marquis.

– Ta bouche, héhé ! Pigez-moi ce portemanteau, va donc, hé, résidu de purée.

Résidu de purée ! Charmant. C'était bien là l'incognito dans toute sa gloire ! Hildephonse était enchanté. Enfin, moyennant la promesse d'un bon pourboire, un autre automédon consentit à démarrer. On partit cahin-caha.

Dès la rue Lafayette, la circulation devint impossible ; de temps en temps, les voyageurs recevaient quelque virulente interpellation des sergots au bâton menaçant et à la bouche volontiers cambronnesque. Enfin ils arrivèrent rue des Saussaies et pénétrèrent dans le bureau du petit hôtel.

— Madame, avez-vous deux petites chambres ?
Le directrice toisa les nouveaux venus qui ployaient sous le poids de lourdes valises ; ils marquaient assez mal.

— Je n'ai plus rien, dit-elle d'un ton sec. Vous comprenez, nous sommes à deux pas des grands Boulevards. Pourtant, je crois qu'il me reste deux petits cabinets au sixième. Par la lucarne on voit les jardins du ministère de l'intérieur, et M. Combes. Voulez-vous visiter ?

— Ce sera parfait, acquiesça le roi.

On s'installa tant bien que mal dans deux petits trous mansardés, dans lesquels il fallait ouvrir la porte et les fenêtres pour passer les manches de son habit. Avec cela, un vague relent de graillon montant des cuisines. Bast ! à la guerre comme à la guerre ! On se lava comme on put dans une cuvette microscopique, où l'on ne pouvait plonger les mains que l'une après l'autre, et après avoir endossé des complets très simples et coiffé le petit melon plébéen, Hildephonse partit léger, léger, suivi du marquis, un peu assombri par le logement.

— Où allons-nous dîner ? demanda-t-il.

— Parbleu ! dans une bonne taverne, bien mêlés à la foule, au son de la musique de nos chers tziganes, tu verras comme ce sera amusant.

L'incognito valait bien quelques petits sacrifices. Enfin, piétinant à la queue-leu-leu, on put passer devant le petit palais, franchir le pont Alexandre III, et, toujours bousculé, arriver devant « la taverne des gais truands ».

— Voilà notre affaire, dit Hildephonse.

Ils entrèrent dans un nuage au milieu de la fumée des pipes, et immédiatement un chœur éclata :

Ah ! regardez donc c'te binette
Voyez donc la tronche qu'il a...

— La tronche ! C'est exquis, dit le roi en riant.

Malheureusement, toutes les tables étaient déjà prises. Avec le marquis, il resta debout dans l'allée centrale, repoussé par les garçons ahuris qui passaient au galop avec des plats et des chopes, gourmandé par le maître d'hôtel qui le trouvait encombrant, recevant des éclaboussures de sauce et de bière. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, il hérita d'un guéridon et put commander le dîner ; mais le service fut pénible, avec des entr'actes interminables, pendant lesquels disparaissait l'appétit exa-

cerbé. D'ailleurs, tout arrivait froid où brûlé par l'attente.

— Quel coup de fusil ! murmura Blaguenberg.

— Mon vieux colon, c'est l'incognito. Mais tu vas en recueillir le bénéfice au Jardin de Paris, où nous allons de ce pas.

Le marquis parut un peu rasséréiné et l'on se dirigea vers le jardin Zidler.

Enfin, on allait donc voir des petites femmes ! Hildephonse, tout en tournant autour du kiosque, arrêta une blondinette dont la plastique moulée dans un costume rouge lui parut fort confortable, et Blaguenberg jeta son dévolu sur une brune opulente, en taffetas bleu pâle lamé d'argent, avec un tricorne de velours noir. On s'assit pour prendre des glaces ; malheureusement la table était, paraît-il, retenue par deux danseuses, Grille-à-rat et La Faucheuse. Il y eut scène entre les femmes, bataille, tumulte.

Valentin-le-Désossé s'en mêla et d'un coup de poing aplatit le chapeau du roi comme si l'on eût été à Auteuil, tandis que Blaguenberg recevait de Grille-à-rat un renforcement qui lui mettait le nez en com-pote. Sur ces entrefaites, quatre gardes de Paris arrivèrent, et aidés d'agents de police, à grands renforts de coups de pied et de coups de poing, mirent tous

les combattants à la porte. Le complet du roi était en loques, le marquis n'avait plus de faux-col, un vrai passage à tabac. C'était de plus en plus l'incognito.

Les deux amis, clopin-clopant, redescendirent l'avenue Marigny et rentrèrent à l'hôtel de la rue des Saussaies, où la tenancière, en les voyant arriver ainsi accoutrés, leur signifia congé pour le lendemain à l'aurore. On se coucha dans les soupentes où l'on dort mal, en la société des puces et des punaises. Des deux côtés, pendant la longue insomnie, les réflexions furent mauves. Le lendemain, le marquis entra grognon et familier :

— Bonjour, vieux Ruy.

Mais le roi se redressa :

— Il n'y a plus de vieux Ruy. Jamais je n'ai été autant engueulé que depuis vingt-quatre heures. Je renonce à l'incognito. Monsieur le marquis, vous irez ce matin à l'Élysée annoncer au directeur du protocole la visite officielle du roi Hildephonse XXIV.

LA PRÉCAUTION DE MAMAN



SIR PETER PIGALL ESQUIRE était dans un doux ravissement, car le soir, après le dîner du club, son ami, le marquis de Bourg-Seplate lui avait dit dans l'oreille :

— Mon cher ami, je vous réserve une bonne soirée.

— *All right.* Avec une petite femme ?

— Avec des masses de petites femmes. Vous serez ébloui, j'ai pour vous une entrée au foyer de la danse de la Porte-Saint-Martin :

— *Aoh!* Je verrai de près monsieur Clerget, ce parfait gentleman.

— Si vous voulez, mais j'ai bien mieux que cela à vous offrir. Après le ballet de l'*Extase* toutes les danseuses reviennent au foyer. Précisément, il y a ce soir inauguration du Salon des Glaces. Le directeur offre du vin de Champagne et des sandwiches à tout ce petit monde. Venez, ce sera, je crois, très curieux d'assister de près à cette fête.

Et c'est pourquoi Sir Peter était monté se faire accommoder par le coiffeur du cercle, qui, étant donné le genre de physionomie de l'insulaire, n'avait trouvé rien de mieux que de le friser au petit fer comme un mouton, sans compter quelques molles ondulations données à la barbe de fleuve ; – puis, sur les conseils du marquis, il avait endossé le frac sans lequel on n'était pas *dignus intrare* dans ce demi-salon où l'on cause.

Bourg-Seplate le trouva très bien et lui promit qu'il aurait un véritable succès.

À dix heures nos amis arrivaient devant cet édifice, réédifié par M. Rochard en l'an de grâce 1891, et assistaient à quelques scènes de la pièce. Sir Peter ne comprenait pas très bien, en sa qualité d'Anglais, et le marquis comprenait encore moins parce qu'il était Français.

Le ballet, cependant, fut un peu moins mystérieux. Il y avait là une dame en noir qui – sans doute en souvenir d'un procès récent – éprouvait un certain plaisir à piquer des jeunes filles avec une épingle, ce après quoi la jeune fille se trouvait capable de se battre en duel seule contre dix jeunes guerriers. Dix jeunes guerriers contre une jeune femme piquée, c'est cinq de trop. Enfin à la suite de

ce duel, il y eut une cérémonie nuptiale au milieu d'une floraison rubescente de pavots comme jamais la Madeleine n'en a fait figurer sur ses autels, même aux mariages riches, le tout dans des nuages d'encens et dans des radiations d'apothéose.

Le moment était arrivé. Bourg-Seplate prit son ami par le bras, le fit monter sur la scène, ouvrit une lourde porte de fer, comme un homme qui, nourri dans le sérail » en connaît les détours, et grimpa avec lui un élégant escalier tout tendu de peluche chaudron. Au sommet de l'escalier un éblouissement : dans une salle octogonale, entièrement garnie de glaces – je ne sais même pas s'il n'y en avait pas au plafond – s'agitaient, autour d'une table amplement garnie de victuailles, une trentaine de danseuses dans les costumes les plus divers : libellules en corselet diapré, portant sur la tête un petit casque garni d'antennes et au dos deux ailes nuancées de toutes les couleurs du prisme ; femmes-fleurs, avec la tunique de satin enguirlandée de coquelicots et, en guise de chapeau, d'immenses pétales rouges leur donnant à toutes comme un faux air de la Fornarina ; guerrières, les bras et les cuisses cernés d'*esclavages* d'or et coiffées d'une espèce de casque hiératique en forme de tiare. Toutes, d'ailleurs, avec les jambes en-

serrées dans le maillot rose, donnant à l'œil l'illusion de la peau nacrée ; avec les épaules d'une blancheur de perle fondue – et pour cause – tandis que les bras nus, levés pour soutenir les verres semblaient souligner de leurs gestes onduleux comme une grande ode qui serait chantée à la chair.

Sous la longue perruque blonde dont les crinières crespelées couvraient le dos comme un chaperon d'or, les figures étaient toutes jeunes et paraissaient toutes jolies, avec leurs yeux flamboyants, prolongés par le kohl et le pencil japonais, leurs pommettes avivées par le fard ; leur bouche sanglante faisait paraître leurs dents encore plus blanches dans leur encadrement de rouge végétal.

Et toutes ces filles, mangeant et buvant, avaient à leur insu, grâce au travail d'assouplissement des professeurs, les poses nobles évoquant l'idée de quelques spécimens de l'art grec dans toute sa pureté.

– Hein, qu'est-ce que vous pensez de cela ? s'écria le marquis avec la satisfaction lente d'un riche marchand d'esclaves ouvrant à un fils de prophète les portes du Paradis.

– *Charming!* répondit sir Peter d'une voix rauque et avec le gosier un peu serré.

Au bruit fait par les deux nouveaux arrivants, toutes les houris s'étaient retournées et rendaient curieusement en souriant – oh ! ce sourire en même temps ingénu et diabolique ! – cette tête de mouton frisé qui leur était absolument inconnue.

– Mesdames, dit Bourg-Seplate, je vous présente mon ami sir Pigall Esquire, milord richissime, qui désire beaucoup faire connaissance avec vous toutes en général, et avec chacune... en particulier.

Immédiatement, notre Anglais fut entouré d'un peloton de guerrières et de femmes-fleurs au milieu desquelles il disparut sous les pétales, comme s'il eût été la corolle centrale d'un immense bouquet.

– Monsieur, donnez-moi des bonbons.

– Monsieur, achetez-moi des roses.

– Monsieur, voulez-vous boire dans mon verre ?

– Monsieur, je voudrais bien une boîte de caramels.

Et tout cela avec de jolis mouvements de tête, des caresses mignardes, des frôlements de maillots contre les jambes, des chatouilles exécutées par des doigts fuselés dans la toison anglaise.

Sir Peter était au septième ciel. Sans compter, il distribuait des bouquets qu'il fourrait d'une main tremblante dans l'entrebâillement des corsages. Il

tendait les caramels à des bouches qui s'ouvraient devant lui, avec de petites langues frétilantes, comme pour une communion céleste, ne sachant à qui entendre, perdu, étouffé, débordé, sous cette avalanche de satin et de neige.

Et de cette poussée, s'exhalait une odeur âcre, mélange de parfums trop musqués, de poudre à la Maréchale et de sueur de femme, cette senteur toute spéciale qu'on renifle dès la porte de certains mauvais lieux et qui a une action si spéciale sur le nerf... olfactif des mâles en bordée. Et les onomatopées s'élevaient sur un top suraigu, avec des petits cris et des éclats de rire qui résonnaient comme un gazouillement de volière.

— À la bonne heure, il est gentil, le monsieur !

— Ce n'est pas comme Bourg-Seplate. Il cause toujours, mais il n'offre jamais rien. C'est l'homme flanelle. Et patati et patata.

Au milieu de ces plaisanteries d'un goût si exquisement délicat, notre Anglais s'aperçut tout à coup qu'il avait sur les genoux une mignonne enfant qui le tenait d'un peu plus près que les autres ; je crois bien même qu'elle avait jeté ses deux bras autour de son cou, mais dans cette naïade de membres qui donnait à sir Pigall un faux air de dieu indien,

il était assez difficile de savoir si ces bras-là étaient réellement les siens.

Elle avait, au reste, une particularité qui la distinguait de ses compagnes ; elle était brune, et ne demandait rien. Elle se contentait de darder l'Anglais avec des yeux surnaturels, des yeux étranges, frangés de cils de longueur invraisemblable, réunis en petits paquets et agrandis du côté du nez par un large point sanglant.

— Emmène-moi après la représentation, veux-tu ? chuchota-t-elle à l'oreille.

Sir Peter allait répondre, mais tout à coup retentit la voix du régisseur :

— Allons, mesdemoiselles, vous avez assez chiffonné les costumes de l'administration. Allez à vos loges, à vos loges !

Il disait à vos loges, comme il eût dit : « À c'te niche ! »

Il crut cependant devoir s'excuser auprès des habitués du foyer qui flirtaient çà et là dans les coins :

— Messieurs, vous m'excusez, n'est-ce pas ? mais j'ai ma responsabilité engagée.

Les couples se séparèrent à regret. Il y eut quelques dernières poignées de main échangées,

tandis que la petite brune disait vite, dans une dernière étreinte :

— Allez m’attendre rue de Bondy. Vous me reconnaîtrez. J’ai un chapeau boléro.

Elle avait bien fait de donner son signalement, car, à vrai dire, à la sortie, le papillon s’était refait chrysalide. C’est à peine si l’on pouvait reconnaître encore la jolie fille de tout à l’heure sous le petit chapeau espagnol en velours défraîchi, la jaquette de drap marron et la robe de drap bleu un peu élimé.

— Bah! pensa sir Peter qui était philosophe, quand tout cela sera enlevé, je retrouverai la houri rêvée.

Et il sauta dans un fiacre qui, sur les indications de la belle, se mit à grimper vers les hauteurs de Montmartre, où il s’arrêta rue Rodier. Là il y eut encore un escalier assez raide, et enfin, on pénétra dans une petite chambre simple, mais très suffisamment confortable, avec ses murs tout tendus de cretonne à bouquets gais, et son bon feu clair qui flambait.

— Monsieur, dit la brunette en rougissant un peu, quand j’ai une préoccupation, il m’est impossible d’être moi, c’est-à-dire d’être aimable... Vous ne m’en voudrez donc pas si je vous demande de

me faire à l'avance... le petit cadeau que vous avez l'intention de m'offrir... C'est la coutume française.

— Comment donc, ma chère enfant, mais c'est tout naturel. Moi-même, je n'aime pas à être distrait. Tenez, voici ma modeste offrande.

La danseuse, très satisfaite, prit le petit bleu qu'on lui tendait, le fourra dans un coffret, puis, dépouillant ses horribles ajustements, elle redevint bientôt la belle princesse qu'elle était de par la nature et la jeunesse.

— Voyez-vous, monsieur, vous avez bien fait de ne pas vous froisser. Nous sommes si souvent refaites. Ma pauvre maman, une danseuse comme moi, car je suis enfant de la balle, avait bien essayé de me prémunir par une précaution, mais... ça n'empêchait pas.

— Quelle précaution ? fit l'Anglais très intrigué.

— Vous verrez cela plus tard.

Sir Pigall continuait à regarder, très attendri, cette métamorphose, qui s'opérait comme dans les contes de Perrault.

Déjà le torse avait reparu comme une statuette de Tanagra ; lorsque soudain, à la lueur des flammes qui teintaient ce joli corps de nuances roses, notre Anglais aperçut comme des caractères d'imprimerie,

une inscription qui zébrait d'une manière bizarre la peau satinée...

— Tiens, tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est la précaution de maman.

Et, tandis que la belle fille soutenait les plis de sa chemisette afin qu'elle ne retombât pas, sir Pigall mit son lorgnon et lut :

— *Quand la toile est levée, on ne rend pas l'argent.*

AMOUR ET BÂTISSE



HISTOIRE D'HIER

SUIVANT la douce coutume qu'il avait prise, le gros banquier Bludenstein, arrivé devant le numéro 136 de l'avenue du Bois-de-Boulogne, mit pied à terre et sonna à la grille du petit hôtel que Blanche de Berneux occupe sur l'avenue même. Il donna la bride de son cheval au groom qui était venu ouvrir, et d'un pas allègre monta vers la chambre à coucher de son amie. Tous les matins, il lui faisait ainsi avant d'aller au Bois une petite visite apéritive, et s'il avait choisi cette heure matinale, c'est qu'étant marié, il était obligé de canaliser ses vices et de dissimuler ses petites orgies... un raffinement de plus, après tout.

D'habitude, dans la grande chambre fanfreluchée, où flottaient je ne sais quels relents aphrodisiaques, mélange de parfums, d'eaux de toilette et de bien d'autres choses encore, il était reçu à bras ouverts ; et comme il le disait avec un rire épais qui se-

couait ses larges épaules : « Je paye assez cher pour être très aimé ! » Cette odeur très spéciale qui filtrait sous les portes, glissait dans le corridor et se répandait dans le vestibule faisant que, dès l'escalier, Bludenstein était déjà dans un état difficile à décrire pour ma chaste plume ; ceci joint au déshabillé galant de Blanche, à ses cheveux épars sur l'oreiller de dentelle, à une gorge insolente pointant par l'entrebâillement de la chemise de surah bleu, et surtout au sourire extatique permettant les suprêmes joies, faisait que le banquier passait une heure adorable et et qu'il en avait toujours pour son argent.

Les voilà bien les prévisions humaines, ah que les voilà bien ! Précisément ce matin-là où il se sentait mieux disposé que jamais... eh bien, il n'en eut pas du tout, mais pas du tout pour son argent. Blanche l'attendait, fiévreuse, assise sur son séant, et du plus loin qu'elle l'aperçut :

— Vous ne savez pas ce qui m'arrive ?

— Ce qui arrive... c'est votre bien-aimé, ma chère.

— Faites-moi grâce de vos plaisanteries idiotes. On a vendu le terrain voisin du mien dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, ainsi que la bicoque qui s'y

trouvait. Et devinez, ce qu'on va y bâtir sur ce terrain ? Une maison de rapport.

— Diable !

— Du coup, mon hôtel et mon jardin perdent toute leur valeur. Je ne puis pas étouffer avec une caserne m'écrasant de sa masse, m'enlevant le jour, l'air, le soleil ; n'est-ce pas épouvantable ?

Et la belle Blanche se renversa en arrière, mordant son oreiller et en proie à une véritable crise nerveuse. Ça lui allait très bien la crise nerveuse, et je suis sûr qu'il y a des jours où M. Doyen ne doit pas s'ennuyer, aussi Bludenstein se sentit-il attendri, pour me servir d'un mot impropre, et se penchant vers deux beaux yeux qui pleuraient, il se donna l'âcre plaisir de boire une larme de femme ! Ça a un petit goût salé, mais le marquis de Sade, qui s'y connaissait, affirme que c'est un ineffable plaisir. Après avoir dégusté cette larme avec la même volupté que si c'eût été un doigt de Johannisberg, le banquier dit :

— Voyons, ne vous désolez pas, ma chère enfant. Comment s'appelle-t-il ce nouveau propriétaire ?

— Le marquis de Champaubert, — un homme très riche.

— Eh bien, tant mieux ! il y a la franc-maçonnerie de l'argent. Je vais aller le voir, et je suis sûr que nous nous entendrons à merveille.

— Oh ! mon ami ! vous êtes gentil tout plein.

Au lieu de galoper dans l'allée des Poteaux avec le seul espoir d'y rencontrer mademoiselle de Marcigny, madame Bob, et des spécimens variés de la cavalerie française et de l'infanterie montée, notre banquier se rendit immédiatement avenue de Marigny, chez le marquis de Champaubert.

— Monsieur, j'irai droit au but : je viens vous demander de me vendre le terrain que vous avez acheté avenue du Bois-de-Boulogne, je vous offre cinquante mille francs de bénéfice sur le prix d'achat.

— Désolé de vous refuser. L'affaire est excellente et je garde mon terrain. Je veux y élever une maison de rapport.

— À six étages ?

— Le plus d'étages possible.

— Hélas ! c'est bien ce que je craignais. Vous allez m'écraser. Puisqu'il s'agit d'une affaire, que vous importe sa nature. Fixez vous-même votre chiffre : Voulez-vous cent mille francs ?

— Mais non.

— Deux cent, trois cent mille francs ?

— Pas davantage.

Bludenstein partit la mort dans l'âme, et reçut ce jour-là de madame de Berneux une réception qui, comme enthousiasme, ne rappela que de fort loin celle de Cronstadt. Puis les ouvriers arrivèrent, démolirent la bicoque, rasèrent les arbres, et, les fondations creusées, une belle et massive maison commença à s'élever, mordant chaque jour un petit coin du ciel. Un étage, deux étages, trois étages ; le boudoir de Blanche, jadis si joyeux, si ensoleillé, prenait de vagues aspects de catacombe. Quant à la serre, on ne pouvait plus s'y promener qu'à tâtons avec la crainte perpétuelle de s'entrer un cactus dans l'œil. La blonde enfant devenait enragée, et l'*apéritif* avant la promenade à cheval dépassait en amertume même l'amer Picon.

Au troisième étage, Bludenstein n'y tint plus, et retourna chez le marquis de Champaubert.

— Combien d'étages encore ?

— C'est mon secret. Mais vous pouvez vous attendre à une petite tour Eiffel en large.

— Voyons, je ne lésinerai pas. Voulez vous six cent mille francs ?

— Non.

— Huit cent mille francs ?

— Mais non, saperlipopette, combien de fois faut-il vous le répéter ! Je n'ai que faire de votre argent, et cela m'amuse de faire bâtir. D'ailleurs, vous le savez, quand le bâtiment va, tout va.

— C'est bien, monsieur, je sais ce qui me reste à faire.

Le banquier revint chez Blanche, lui raconta l'insuccès de son ambassade ; il reçut sans broncher la pluie de qualificatifs lancés par la belle, aménités parmi lesquelles le mot crétin revenait comme dans les mélopées antiques. Quand la blonde enfin eut fini d'expectorer ces injures qui, dans sa jolie bouche, rappelaient les crapauds des contes de Perrault, Bludenstein sourit.

Oh ! le sourire de Bludenstein ! il y avait de tout dans ce sourire : de l'ironie, de la fierté, du triomphe et même des dents jaunes enchaussées dans du pain d'épice.

— Ma chère amie, maintenant que vous avez fini, je vous dirai que j'ai trouvé le moyen de dompter notre voisin, et de gagner peut-être notre bataillé de Champaubert.

— Pas possible.

— Oui, j'ai consulté le code du propriétaire, les servitudes locales et j'ai appris que nous avons le droit de bâtir à trois mètres du nouvel immeuble.

— Alors ?

— Alors, dans votre jardin, je vais faire élever un mur.

— Mais ce sera affreux.

— J'y compte bien, un mur nu, comme le discours d'un académicien, un mur tout blanc, un mur inexorable qui montera à mesure que les étages du voisin s'élèveront. Je ne sais pas si, comme l'a dit Victor Hugo, il est intéressant de regarder un mur derrière lequel se passe quelque chose ; mais je vous prie de croire que les locataires du marquis n'éprouveront aucun agrément à regarder ce mur derrière lequel ne se passera rien. Ils ne verront plus ni l'allée, ni les voitures, ni les perspectives du Bois. Ils ne pourront se mettre à leur fenêtre sans avoir l'impression qu'ils sont dans un couvent, dans une prison, dans un cul – pardon, dans un... machin de basse-fosse. Je sais que vous n'aimez ni les gros mots, ni les grosses choses. Eh bien, avez-vous compris ?

— Vous êtes un ange ! Quand commencerons-nous notre forteresse ?

— Dès demain, et nous allons savoir si comme on chantait jadis pour le mur d’octroi :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Dès le lendemain, vingt maçons se mettaient à la besogne et bientôt le mur commença à s’élever, grotesque, absurde, banal et cependant terrible, d’un blanc à aveugler tout imprudent non muni au préalable de lunettes vertes.

Ce fut au tour de Champaubert d’accourir chez Bludenstein :

— Mais, monsieur, c’est épouvantable. Vous rendez mon immeuble impossible.

— C’est mon droit.

— Je vous achète votre mur cent mille francs.

— Non.

— Deux cent mille ?

— Je n’ai que faire de votre argent. Et vous me l’avez dit vous-même, quand le bâtiment va, tout va.

Champaubert réfléchit :

— Voyons, qu’exigez-vous ?

— Que vous arrêtiez votre tour Eiffel à la première plate-forme. Je vous tolère deux étages. Démolissez votre troisième et je démolis mon mur.

— Soit, répondit Champaubert, mais vous me ruinez.

Et voilà pourquoi les promeneurs qui vont au Bois regardent étonnés un immense immeuble que le caprice du propriétaire a subitement arrêté, dès le second, par un toit à l'italienne. Dans le jardin de madame de Berneux le grand mur a disparu, le soleil est rentré en conquérant dans la serre, et dans la chambre fanfreluchée.

LE FOURREUR



ATOUT HASARD, comme je passais avenue Hoche, j'eus l'idée de savoir si madame Chalanelle était revenue de la campagne. C'est une excellente femme, assez coquette, très élégante, et qui donne des dîners fort agréables où l'on retrouve nombre de camarades du cercle. La reconnaissance de l'estomac m'obligeait donc à prendre de ses nouvelles.

— Madame Chalanelle est-elle à Paris?... demandai-je au concierge.

— Oui, monsieur, depuis une huitaine de jours. Monsieur n'a qu'à monter, madame est chez elle.

Ça, c'était une chance. Je sonnai. Le valet de chambre me fit entrer dans un boudoir couvert de housses, avec un lustre garni de gaze blanche qui semblait pendre au centre de la rosace comme une larme – *sunt lacrymæ rerum* – et comme je commençais à souffrir vaguement du désarroi estival de ce nid que j'avais connu si confortable, je vis entrer en coup de vent, madame Chalanelle, habillée, toute

prête à sortir, avec son chapeau sur la tête, un grand feutre avec retombée de plumes noires, et un costume de velours pensée, avec boléro et col brodé de passementeries. Était-ce le velours pensée ? Était-ce l'air de la campagne, les sommeils hygiéniques ou les bons repas de la Normandie ? Je ne sais, mais je trouvai mon amie considérablement engraisée. Pour le buste, il n'y avait rien à dire, la gorge s'était maintenue confortable, sans plus ; mais à partir de là, les hanches, maintenues dans le corset, faisaient une brusque saillie, avec un bourrelet de chair, et la jupe bridait sur un... *pom-pom* des plus callipyges. Telle qu'elle était, madame Chalanelle aurait eu, à Constantinople, un succès fou. J'eus beau dissimuler, elle suivait la direction de mon regard, et, après les premières effusions du retour, elle me dit, en glissant ses deux mains, de haut en bas, sur la jupe de velours :

— Oui... j'ai essayé ces nouveaux corsets droits ; ça fait la taille plus fine, mais ça abîme beaucoup les hanches.

— C'est vrai, chère madame, mais il faut bien réfléchir à une chose : on a beau faire, il y a toujours beaucoup plus de gens qui vous voient habillée que toute nue.

Cette raison sembla frapper madame Chalanelle, qui réfléchit un moment, avec un étrange sourire, puis elle me dit :

— Ah ! comme c'est vrai, ce que vous me dites là, mon cher ami, et comme on voit que vous connaissez bien la femme ! Je suis sûre qu'en fait de toilette, vous seriez un excellent conseiller.

— En toilette et en bien d'autres choses encore, chère madame.

— Allons, ne soyez pas fat, et accompagnez-moi chez Breichwantz, mon fourreur. Je ne vous demande qu'une heure de votre temps.

Il était bien difficile de refuser ; pourtant, je jetai un regard de regret vers le ciel bleu, d'un bleu tout à fait anormal en novembre, et je songeai comme il aurait fait bon au Bois, dans les petites allées, sous les grands arbres aux tons de rouille, par ce beau soleil d'automne. Enfin, l'amitié a ses devoirs.

— Entendu, chère madame, ce sera, pour moi, une vraie joie de vous accompagner chez Breichwantz. On m'a dit que c'était un homme distingué.

— Éminent vous pouvez dire éminent. C'est un artiste. Il a les palmes d'Académie.

— Ça, ça n'est pas une preuve.

— Mais il a écrit des vers. Il y a une pièce qui a été imprimée dans *Materna*, le nouveau journal féministe, et qui a eu un succès fou. Il dépeint une belle créature qui vit au milieu des fauves, passe la main dans leur crinière, ou lisse leur plage fauve de sa main mignonne. Et cela se termine ainsi :

Et c'est tout simplement la femme d'un fourreur.

— C'est en effet du dernier galant.

— Mais Breichwantz a fait mieux. Il a décidé nos élégantes à adopter la tenue de Peau d'Âne ; tous les quadrupèdes y passent : ours, loups, poulains, rennes ou veaux marins, sans oublier les plus petits animaux, hermines, marmottes, ou chinchillas. C'est l'automobilisme qui lui a suggéré cette nouvelle mode, et une chauffeuse passant dans son capuchon, à la vitesse de soixante à l'heure, vous donne l'impression d'une princesse de féerie, exilée et emportée dans un char de feu, à la suite de quelque maléfice.

— Ces sacs velus ça ne me dit pas grand-chose ; si encore on avait conservé les belles fourrures héraldiques de jadis ! Mais l'ourson, la chèvre grise, le phoque marin qui envoie des émanations de poisson gâté. Pouah !

— Mais je ne suis pas dans un sac, c'est un somptueux vêtement très ajusté, en ventre du petit-gris. Vous verrez.

Tout on causant nous étions arrivés en voiture chez le célèbre fourreur, et nous traversions d'immenses salons, dans une atmosphère capiteuse et très spéciale où les relents fauves des fourrures se mêlaient aux parfums des gros bouquets de violettes qui mouraient lentement dans les vases de Chine en exhalant leur âme embaumée. De belles filles grandes, minces, très bien faites, des mannequins, sans doute, étaient chargées de faire valoir les créations, les manteaux compliqués et à contraste, où l'hermine, le menu vair et la zibeline s'associaient à l'ourson ou à toute autre fourrure fruste ; et ces pelages bien préparés finissaient par avoir toute la souplesse et tout le flou d'une étoffe. C'était intéressant, élégant, très parisien comme cadre, et, ma foi, je ne regretterais plus trop mon bois de Boulogne.

À la suite de madame Chalanelle, j'étais arrivé dans la salle spéciale où les clientes attendaient, avec un peu d'impatience fébrile comme chez le docteur. Mon amie avait fait passer sa carte, tandis que, philosopant, j'admirais à part moi le courage de toutes ces belles madames qui consentent à perdre toute

leur journée à de fastidieux essayages, dans l'unique but de nous plaire. C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme ! comme disait Gavarni. Enfin, notre tour arriva, et un laquais, en culotte de panne et livrée à la française, nous fit pénétrer dans le cabinet de travail de Breichwantz. C'était une grande pièce entourée de glaces avec réflecteur permettant de se voir dans toutes les positions, de face, de dos, de trois quarts. Dans un coin, une grande table, avec des dessins qui ressemblaient à des épures d'architecte.

Breichwantz, très élégant, avec sa jaquette bien coupée, éclairée du ruban violet, son gilet bleu saphir et sa barbe en éventail, nous salua avec l'aisance d'un diplomate, et n'eût été le centimètre professionnel qu'il portait autour du cou, on eût pu le prendre pour un clubman des plus corrects. D'un geste gracieux, il montra une porte du fond, en disant à madame Chalanelle :

— Si vous voulez passer dans la pièce voisine, madame, mes employées vous feront revêtir mon manteau, et vous reviendrez ensuite ici afin que je juge de l'effet obtenu.

Mon amie disparut et je restai à causer, avec Breichwantz, politique et littérature, en passant d'Alfred Capus aux congrégations non autorisées.

Enfin, la portière se souleva et madame Chalanelle reparut triomphante. Je restai médusé. Dans son espèce de guérite velue, gris fer, avec le capuchon entouré d'hermine, et les manches pagodes composée de bouffants de fourrure et d'étoffe brodée de passementerie, madame Chalanelle ressemblait à la femme-colosse. Elle était immense, imposante et grotesque. Breichwantz éprouva sans doute la même impression que moi, car immédiatement ses sourcils olympiens se froncèrent, et, tout pâle, il appuya sur un timbre. Un coupeur et deux employées parurent. Le fourreur avança vers eux, terrible :

— Qu'est-ce que c'est que ce vêtement ? Non, répondez-moi. Ça a-t-il forme humaine ? Vous n'avez rien compris à mon dessin, rien, rien ! Ah ! je suis bien mal secondé ! Non, mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être trahi de la sorte ?

Il s'arrachait les cheveux, et son désespoir comique me rappelait Barral, si amusant dans le maître de danse de *Bouton d'Or*, à l'Olympia.

Devant ces imprécations, madame Chalanelle restait très décontenancée, et son sourire satisfait avait fait place à une sorte d'effroi inconscient, tandis que Breichwantz continuait, de plus en plus excité :

— Avoir tout combiné pour le succès, et aboutir à un désastre. Le plan de Napoléon, malgré le succès des Quatre-Bras, produisant Waterloo! Tenez, voulez-vous me dire à quoi ressemble madame Chalanelle, ainsi fagotée. Eh bien! elle ressemble à un cochon!!!

Mon amie, touchée en plein cœur, s'était affalée sur un fauteuil, en poussant un cri douloureux, et je profitai de cette pâmoison pour m'esquiver à l'anglaise, avec le secret espoir qu'il ferait encore assez jour pour pousser jusqu'à l'allée de la Reine Marguerite.

LE LAIT DE LA CARAVANE



ET COMME je venais de parcourir pour la huitième fois la piste circulaire du Palais de Glace, au milieu d'un remous de velours, de dentelles, de satin et de fourrures, je me heurtai au comte de Nudre, ce gentilhomme agriculteur que le hasard a fait un des plus importants fournisseurs de lait de Paris. Dès qu'il m'aperçut, il me héla, en me criant :

— Venez donc vous asseoir à ma table. J'ai une histoire pour vous, très savoureuse.

Ces aubaines ne se refusent guère, et je m'assis avec empressement en face de mon ami ; tout en dégustant le porto blanc réparateur, je l'écoutai avec attention :

— Vous savez, me dit-il, comment je me suis trouvé amené à me faire marchand de lait. Possesseur de riches pâturages, où je me plaisais à élever les plus belles vaches du Cotentin, j'étais arrivé à obtenir dans mon domaine de Blangerville un lait miraculeux, exceptionnel comme qualité et comme sécu-

rité, tous les objets qui touchent à mon lait étant passés au préalable dans un bain de vapeur à cent vingt degrés, et le liquide n'entrant dans les pots qu'après avoir été pasteurisé, c'est-à-dire porté à soixante-dix degrés et refroidi subitement, le microbe est ainsi détruit, non par l'ébullition, mais par la transition subite du chaud au froid.

» Ces petits détails techniques sont nécessaires pour bien faire comprendre pourquoi un beau jour une maison religieuse d'éducation qui ne pouvait arriver à trouver à Paris du lait pur et non écrémé à un prix abordable, me demanda si je consentirais à lui expédier chaque matin, en gare, une quarantaine de litres ; c'étaient de braves gens, et, ma foi, j'acceptai pour leur être agréable ; mais à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés que d'autres maisons vinrent me demander un envoi semblable, en me proposant un supplément de prix pour un transport à domicile. Je fus donc amené à créer un service, d'abord d'une voiture, puis de deux, de trois, et aujourd'hui j'ai seize véhicules qui, solidement attelés, fournissent plus de cent cinquante crèches, maisons de charité, congrégations religieuses, hôpitaux, collèges, sans compter plusieurs centaines de particuliers.

» Or, il y a quelque temps, j'avais reçu, sur un papier parfumé, un petit billet ainsi conçu :

« Monsieur,

» Mon médecin me trouve les lèvres noires et me met au régime du lait ; veuillez donc m'expédier, chaque matin, soixante-quinze litres de lait, chez moi, 32, rue de la Trémouille, au prix indiqué dans votre circulaire, c'est-à-dire à cinquante centimes le litre.

» COMTESSE AQUA-SACERTY. »

» Qui était cette comtesse Aqua-Sacerty ? pourquoi avait-elle les lèvres noires, et à quel usage interne ou externe étaient destinés ces soixante-quinze litres de lait quotidien ? Je vous avouerai que je ne m'en inquiétai guère. La commande était importante, et les soixante-quinze litres payés régulièrement chaque matin. Je ne tenais pas à savoir autre chose. Cela marchait ainsi très bien, lorsque, à quelque temps de là, le hasard me fit aller voir, rue Boccador, à son jour de réception, une de mes amies, madame Ribière. Elle était en train de prendre le thé, et, dès qu'elle me vit, elle me dit en riant :

» — Ah ! vous savez, mon cher comte, je vous retire ma pratique ; j'ai trouvé chez un crémier de la rue Marbeuf du lait aussi bon, aussi épais, pasteurisé comme le vôtre, et qui n'est vendu que trente centimes le litre, au lieu de cinquante.

» Je pris le pot de lait sur le service en argent, et j'examinai le qui était, ma foi, fort beau. Il me parut même plus épais que le mien. Comment diable le marchand pouvait-il le livrer à ce prix dérisoire ? Je partis, très décidé à me livrer à une enquête.

» Le hasard m'a servi merveilleusement. J'avais demandé par la voie des journaux un secrétaire intelligent pour la nombreuse correspondance que j'ai à Blangerville, et un beau matin à neuf heures, je vis arriver à mon bureau un ancien « Labadens », un nommé Cardon que j'avais connu jadis au lycée Condorcet, et qui était dans la plus noire misère. Il me conta sa vie, sa lutte pour l'existence, et comme je lui proposai de manger immédiatement quelque chose, il me dit :

» — Non, merci, je viens de prendre mon petit déjeuner chez la comtesse Aqua-Sacerty.

» — Vous déjeunez donc chez la comtesse ?

» — Trois fois par semaine.

» Et comme je paraissais très surpris, Cardon me dit :

» — Voici ce qui s'est passé ! La comtesse qui est italienne et très jolie femme veut absolument se perfectionner dans l'étude de la langue française ; elle m'avait fait venir dans ce but, ayant lu, comme vous, l'annonce que j'ai fait insérer dans les journaux. Je suis docteur ès lettres, mes prix étaient modiques, car je n'ai pas le droit d'être exigeant ; bref, je fus immédiatement agréé ; mais quand il fallut trouver une heure pour la leçon, ce fut toute une affaire. Il faut vous dire que madame Aqua-Sacerty est une femme très occupée. Après avoir bien cherché, elle me dit : « Je ne vois absolument de libre que l'heure de mon bain de lait. — Eh bien ! prenons cette heure-là, madame ; un professeur n'est pas un homme. — Oh ! pour la poudor, rien à craindre. Mon lait est très épais, et zé sous comme dans ouno drap blanc. » L'affaire est entendue. J'arrive le lendemain, n'ayant pas déjeuné. Je commence ma leçon à la comtesse étendue dans son bain. J'expliquai de mon mieux la règle des participes, mais je n'avais pas déjeuné, et cette odeur de lait exerçait sur mon nerf olfactif une action très apéritive. Ma foi, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit : « Madame la comtesse,

est-ce que ça vous serait égal que j'apportasse à la prochaine leçon un petit pain d'un sou ; alors, tout en vous donnant votre leçon, je ferais avec mon petit pain, trempette dans la baignoire. » La comtesse est une bonne femme ; elle m'a accordé la permission demandée. Et voilà comment je déjeune trois fois par semaine avec elle.

» Gardon m'avait raconté son histoire avec une douce philosophie, comme un homme qui en a beaucoup vu ; quant à moi, j'étais fixé sur le sort de mes soixante-quinze litres de lait. Madame Aqua-Sacerty les employait à un bain ; mais que devenaient-ils ensuite ? Voilà qui était intéressant à savoir.

» J'ai gardé Cardon comme secrétaire, sous la seule condition qu'il trouvât où allaient, après le bain, les soixante-quinze litres de lait. Il a soudoyé la femme de chambre, et il a appris que la comtesse, assez besogneuse sous des apparences de luxe intermittent, cédait le lait de son bain, à quatre sous le litre, au crémier de la rue Marbeuf qui, en le revendant six sous, réalisait encore un joli bénéfice. Cela ne m'étonnait plus maintenant, si le lait de madame Ribière m'avait paru plus épais, et si son amie avait failli s'étrangler avec sa tasse de thé. Eh bien ! comment trouvez-vous mon histoire ? »

— J'ai bu du lait en l'écoutant, lui répondis-je en riant, mais alors qu'allez-vous faire ?

— Eh bien ! après réflexion, rien du tout. Des plaintes, des enquêtes, un procès, à quoi bon ennuyer une jolie femme qui, en somme, est une bonne cliente ? J'en suis quitte pour perdre la commande de madame Ribière, et pour m'abstenir de boire du thé quand je vais chez elle. Quant à vous, mon cher ami, n'achetez pas du lait dans le quartier Marbeuf, tant que la comtesse Aqua-Sacerty aura des lèvres noires et prendra des bains de siège ; et, si vous m'en croyez, méfiez-vous du lait de la caravane.

LE BERCEAU ÉLECTRIQUE



LE CÉLÈBRE STARSON, cet Américain extraordinaire qui, chaque jour, grâce à la fée-électricité, fait une nouvelle découverte, venait de descendre à l'hôtel Pyramidal. Fatigué par la traversée, il se préparait à jouir des douceurs d'un tub réparateur, après avoir bien recommandé au garçon de ne recevoir absolument personne ; déjà il avait dépouillé le complet à carreaux crottin du parfait yankee en voyage, pour endosser un peignoir éponge d'une coupe plus romaine et plus noble, lorsqu'il vit entrer chez lui, brusquement, sans frapper, un homme à casquette galonnée sur laquelle brillaient les deux initiales de l'hôtel, H. P. en lettres d'or.

Starson se drapa dans son péplum-éponge et cria, en fronçant le sourcil :

— Vous êtes le chasseur, sans doute ? Je n'ai pas sonné le chasseur.

L'inconnu salua très bas et dit :

— Monsieur Starson, de même que le poète oriental Nadir chante : « Je ne suis pas la rose, mais

j'ai touché la rose et j'ai pris son parfum », de même je pourrais vous répondre : « Je ne suis pas le chasseur, mais j'ai emprunté sa casquette. »

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Si vous n'êtes pas le chasseur, qui êtes-vous, et pourquoi vous permettez-vous de me déranger ?

— Je suis tout simplement Raoul Foret, reporter au journal le *Trottoir parisien*, et je me suis servi d'un stratagème pour interviewer l'illustrissime électricien, le grand homme du Nouveau Monde.

Starson se laissa retomber désespéré, anéanti sur son fauteuil. Lui qui commandait aux éléments, lui qui domptait la foudre et qui aurait pu revendiquer l'épithète de Benjamin Franklin :

Eripuit coelo fulmen sceptrumque tyrannis.

il ne pouvait pas arriver à se défendre contre l'incursion d'un petit journaliste. Déjà il se préparait à montrer la porte, d'un grand geste menaçant ; mais Raoul Foret continua, très humble :

— Il faut me pardonner, monsieur ; j'ai grand besoin d'argent, et l'article que je publierai sur vous me sera payé très cher. Vous êtes d'un pays trop pratique pour ne pas admettre cette excuse. *Business is*

business. Je ne vous demande qu'un quart d'heure de conversation, un tout petit quart d'heure.

Starson eut un sourire de compassion pour ce pauvre diable qui, en dépit d'une certaine correction de tenue, paraissait assez besogneux, et il lui dit :

— Voyons. Que voulez-vous de moi ? Faites vite.

— Eh bien, je désirerais savoir quelle a été votre première invention, tout à fait la première, avant que vous ne fussiez devenu célèbre !

— Diable, il faudrait remonter bien loin dans mes souvenirs.

— Eh bien, remontez, monsieur, je vous en supplie, remontez. Je vais prendre des notes.

Et l'implacable reporter tira son carnet. Starson comprit qu'il n'y avait qu'à s'exécuter, et après avoir envoyé un regard de regret dans la direction du tub parfumé, il commença :

— Monsieur, dans ce temps-là, je n'étais encore qu'un *young fellow*, un pauvre garçon employé à New-York à la banque Darmstrong et Cie (limited). J'avais déjà la tête pleine d'idées, mais je ne mangeais pas toujours à ma faim, ce qui m'était d'ailleurs absolument indifférent, les questions matérielles n'ayant pour les amoureux qu'une importance très secondaire.

— Ah ! ah ! vous avez été amoureux, fit le reporter qui écrivait avec jubilation et frénésie.

— Follement, éperdument amoureux de Mrs. Arabella Darmstrong, la femme de mon banquier ; une robuste gaillarde, avec une croupe à la Rubens, une poitrine en parade qui me faisait loucher, et qui avait déjà mis au monde six enfants superbes, trois garçons et trois filles.

— Six enfants ! Et elle n'était pas trop... fatiguée ?

— Non, monsieur. À chaque nouveau petit Darmstrong, elle devenait de plus en plus appétissante et de plus en plus désirable. Cependant, pour être franc, je dois avouer que ces six enfants ne laissaient pas que de lui causer quelque tintouin. C'est alors que, dans mon amour, j'inventai, pour lui être agréable, le berceau électrique.

— Le berceau électrique ! Cela doit être très curieux.

Mais oui, assez. Il faut vous dire que les Américains sont autrement avancés que vous sous le rapport des services que peut rendre l'électricité. Chez nous, elle fournit déjà la lumière, les signaux et la force motrice pour les besoins du ménage ; elle fait mouvoir les tourne-broches, aiguise les couteaux,

lave la vaisselle, et même, grâce à un système des plus ingénieux, brosse les chaussures. Mais tout cela n'est rien auprès de mon berceau électrique. Le berceau est suspendu au moyen de deux broches à la manière ordinaire et porte une ancre en fer attirée alternativement par deux électro-aimants ; la permutation s'opérant à chaque contact, on obtient ainsi une berceuse d'un mouvement admirablement rythmé.

Sarah, telle d'indolence,
Se balance
Dans sa berceuse électrique...

» J'ai fait des expériences très concluantes ; j'ai choisi les pouparde les plus désagréables, ceux dont les vociférations n'avaient pu être calmées ni par les caresses, ni par les raisonnements, ni par le biberon ; on leur avait lu, sans pouvoir les endormir, des articles du *New-York Herald*, des romans de Georges Ohnet, des poésies de Jean Rameau. Et quelques minutes de séjour dans le berceau électrique suffisaient pour les plonger dans un sommeil odéonesque. Bref, Arabella était ravie, et les six petits Darmstrong dormaient les poings fermés, comme un seul homme ; c'était un beau spectacle. Un soir, je suis monté pour

les admirer dans la nursery ; j'ai vu les lits alignés, et mettant mon binocle, – j'ai toujours été un peu myope, – j'ai admiré un gros bras blanc et potelé qui pendait d'un des lits. « Par exemple, m'écriai-je, voilà un superbe baby ! – Pardon, m'a fait observer avec douceur Mrs. Arabella, vous vous trompez, ça c'est le bras de la bonne. » Je vous demande pardon de vous raconter ces futilités, mais c'est avec tous ces menus détails qu'on écrit l'histoire.

– Comment donc, monsieur, mais tout cela est palpitant. Continuez, je vous en prie ; je ne perds pas un mot de votre intéressant récit.

– Le sommeil n'était qu'un des avantages de ma mirifique invention. Elle en avait un autre assez délicat à expliquer, mais, enfin, nous sommes entre hommes, et nous nous comprendrons à demi-mot. J'avais disposé deux fils minces en cuivre dans l'étoffe du matelas, au bon endroit, à une distance d'environ deux centimètres l'un de l'autre. Ces fils communiquaient avec les pôles d'une batterie. En temps ordinaire, c'est-à-dire lorsque le ciel était beau, sans nuages et... absolument sec, le courant électrique ne passait pas. Mais, si, pour une cause quelconque, le temps changeait et si une certaine humidité venait à se produire dans le berceau – vous

me suivez bien, n'est-ce pas ? – la conductibilité de l'étoffe qui séparait les deux fils se trouvait augmentée, le courant électrique s'établissait, une sonnerie retentissait, et la bonne, immédiatement prévenue de l'événement, accourait pour changer le marmot. Un seul petit inconvénient ; la pile pouvait éclater, et, dans ce cas, le poupard aurait été projeté à quelque distance, en plusieurs morceaux ; mais, en Amérique, on ne s'arrête pas à ces vétilles, et Mrs. Arabella disait, non sans une certaine fierté : « Vous voyez mon petit Jonathan, il aime à se faire servir, le gaillard ! Ainsi, il n'a pas quinze jours, et *il sait déjà, du son berceau, sonner sa bonne !* »

– Ah ! quel grand peuple ! Quelle précocité admirable ! s'exclama Raoul Foret. Et pourrais-je vous demander, monsieur, si Mrs. Arabella se montra reconnaissante envers le pauvre *young fellow* ?

– À cette question, je devrais ne pas répondre et me retrancher derrière le secret professionnel. Mais j'aime mieux vous avouer que je n'ai pas réussi. J'étais trop myope.

– Soit, mais il y a encore un renseignement que – si j'osais – je vous prierais de me fournir.

– Allez ! Allez ! pendant que j'y suis...

— Eh bien, vous avez eu la bonté de me raconter votre *première* invention. Ne serez-vous pas assez aimable pour compléter votre interview, en me disant quelle a été, jusqu'ici, votre *dernière* invention ?

Alors Station prit un air goguenard et répondit avec la joie de la victime qui se venge :

— Ma dernière invention?... Mais c'est l'histoire que je viens de vous raconter, cher monsieur, et dans laquelle il n'y a pas un mot de vrai. Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah !

AMÉLIE ET CAROLINE



JE VIENS de recevoir, d'un diplomate ami, une lettre datée de Vienne, à laquelle je m'empresse de donner toute la publicité désirable, bien qu'elle n'ait qu'un rapport lointain non seulement avec la question d'Orient, mais avec l'ensemble de la politique européenne.

« Vienne, le 35 octobre.

» Mon cher Richard, » Vous savez qu'ici nous sommes tous au jubilé de notre célèbre Johann Strauss. Vienne est en pleine jubilation, si j'ose m'exprimer ainsi, et les adresses, félicitations et cadeaux ne cessent d'affluer dans l'appartement que le compositeur aimé occupe sur le Volksgarten. À la porte, Franz, le beau chasseur à casquette dorée et à barbe en éventail que tous les Viennois connaissent, est littéralement débordé par cette avalanche d'envois et ne sait plus à quel saint se vouer.

» Or, la semaine dernière, Johann Strauss recevait une lettre venant de Trieste et signée Jacob-

Effendi dans laquelle celui-ci lui annonçait la prochaine arrivée d'Amélie et de Caroline, cadeau dû à la générosité de l'ex-khédive Ismaïl-Pacha, désireux de faire plaisir à son vieil ami, et le priant de faire prendre livraison en gare.

» Amélie et Caroline ! Deux esclaves ?

» Le maestro envoie le fidèle Franz, et, bientôt, par la porte dite Burgthor, il aperçoit un rassemblement extraordinaire, toute une foule de soldats, de badauds, de tziganes qui suivait deux immenses girafes que le chasseur ramenait mélancoliquement en laisse. C'était là le cadeau d'Ismaïl-Pacha !

» Certes, l'intention était excellente ; certes, Amélie et Caroline étaient superbes, avec leur cou immense, leur petit œil malicieux, leur robe café-au-lait avec le ventre blanc parsemé de taches fauves... Mais où les mettre ? Elles n'étaient pas arrivées depuis cinq minutes sur le Volksgarten que la petite comtesse de Langenberg, qui habite au deuxième étage de l'immeuble et qui, sans doute, était occupée « à bien faire », avait poussé des cris de terreur en voyant une tête d'animal apparaître tout à coup derrière les rideaux et plonger un regard indiscret dans sa vie privée. On affirme qu'Amélie n'avait pas dû s'ennuyer ; mais la comtesse, très remontée et ne

songeant plus du tout à la « bagatelle », comme vous dites en France, s'empressa sur l'heure d'adresser une plainte au palais de la police.

» M. Johann Strauss ne perd pas de temps. Il écrit immédiatement au docteur Graben, directeur du Theresianum et du Zoologische Garten, pour le prier d'accepter ces deux magnifiques spécimens de la famille des camélo-pardalis, *camelopardalis*, comme disaient les anciens. Il joint le signalement : tête petite, ornée de deux amours de petites cornes, formées par des épiphyses osseuses du frontal et recouvertes par une peau velue ; crinière droite, entremêlée de poils noirs et jaunes, un peu comme celle du docteur Graben, et queue terminée par une espèce de touffe de crins drus.

» Il demandait simplement, en échange de cette gracieuseté, que l'administration du Zoologische Garten voulût bien accrocher à la grille un écriteau dans ce genre :

AMÉLIE ET CAROLINE

Girafes (Djourafa)

Don du compositeur Johann Strauss.

Souvenir du jubilé.

» Il croyait recevoir des remerciements, lorsque, le lendemain, il aperçut avec terreur un nouveau rassemblement de soldats, de badauds et de tziganes devant sa maison, et, émergeant au-dessus de la foule, deux immenses cous qui se balançaient curieusement. C'étaient les deux girafes ramenées par un employé muni d'une lettre très dure adressée par M. Graben. Il y était dit que M. Johann Strauss, par son imprudence, avait failli causer la mort de la girafe gris perle du Jardin zoologique, race unique. Il aurait dû savoir que les girafes café au lait, très communes, ne pouvaient pas souffrir le girafes gris perle, très distinguées. Et, de fait, les deux nouvelles arrivées, une fois introduites dans l'enclos, s'étaient empressées d'administrer à leur malheureuse compagne gris perle une tripotée si épouvantable que celle-ci allait peut-être en mourir. Bien entendu, dans ce cas, le docteur Graben se porterait partie civile au nom du Zoologische Garten et ferait un procès au maestro pour lui réclamer des dommages-intérêts.

» Le pauvre Johann Strauss était désespéré. Il ne fallait pas songer à loger les girafes dans son appartement. Ce dernier était si bas de plafond qu'on ne pouvait y manger que des soles, et, de plus, ces

deux mammifères auraient certainement nui à l'acoustique. Des écuries eussent été également impossibles. Heureusement, la cave était très élevée. On se décida, non sans d'immenses difficultés, à descendre Amélie et Caroline dans le sous-sol. Malheureusement, la cave au vin était proche. Les deux bêtes, ayant trouvé une barrique d'excellent tokay, s'empressèrent, à larges lampées, de faire honneur au nectar hongrois et devinrent bientôt sinon gris perle, du moins abominablement grises. Amélie exécutait, en gambadant, des pas de caractère, tandis que Caroline balançait son cou dans des oscillations isochrones – telle votre Goulue exécutant un quadrille naturaliste – et ruait de toutes ses forces contre les murs de fondation.

» Ces coups qui résonnaient sourdement dans l'immeuble mirent les locataires en émoi. Un architecte mandé en toute hâte constata que la maison du Volksgarten, à la suite de ces exercices variés, exercices ne pouvant en aucune façon être prévus par un architecte construisant selon les règles de l'art, s'était tassée de trois centimètres et qu'il y avait danger à laisser plus longtemps les deux animaux dans la cave. On marchait à un effondrement certain.

» Devant ces réclamations, M. Johann Strauss, qui devenait un peu énervé, se décida, à son grand regret, à louer très cher un atelier, d'une hauteur de cathédrale, situé sur la Josephplatz, et qui avait servi jadis au célèbre peintre M. de Munkaczy pour travailler à son fameux tableau d'*Arpad*. On installa Amélie et Caroline au milieu des vitraux et des sculptures en chêne ; mais, bientôt, de nouvelles catastrophes se produisirent.

» Un bouvier payé à prix d'or s'était chargé de promener les girafes dans la journée sur les Bastions, afin de leur faire prendre l'exercice nécessaire à leur santé, et de les ramener le soir. Or il y avait au troisième étage un jeune officier de hussards qui avait une liaison avec une délicieuse Polonaise, la princesse Trajowska. Celle-ci, soigneusement voilée, venait retrouver son bien-aimé à la nuit tombante et grignoter avec lui les sandwiches de l'amitié, arrosés par quelques petits vins de Hongrie.

» Je ne sais pas ce qui se passait ensuite, n'ayant jamais été invité ; mais ce qui est bien certain, c'est que le hussard attendait avec fièvre l'heure du rendez-vous, comptant les minutes, les secondes, tandis que son cœur battait à tout rompre.

» Or, un soir, l'officier, qui, depuis quelques minutes, collait son oreille contre la porte pour être plus vite averti de l'arrivée de la chère princesse Trajowska, s'écrie avec ivresse :

» — C'est elle ! Je reconnais son pas !

» Il ouvre et se trouve, je ne dirai pas nez à nez, car il s'en fallait de beaucoup que les deux nez fussent à la même hauteur, mais nez à poitrail avec Amélie et Caroline, qui rentraient gentiment dans leur atelier, tandis que la belle Polonaise, arrivant par-derrière, se sauvait, épouvantée, à la vue de ces rivales imprévues.

» Le hussard a failli, de rage, en avoir une attaque d'apoplexie et s'apprête à faire parvenir une protestation à l'empereur François-Joseph par la voie hiérarchique. Ajoutez à cela la plainte de la comtesse de Langenberg à la police, les réclamations des locataires du Volksgarten, le procès en dommages-intérêts du Zoologische Garten, les frais d'estimation de l'architecte, etc., etc., et vous aurez une idée des agréments qu'a procurés au maître Johann Strauss, pour son jubilé, l'amabilité de l'ex-khédive Ismaïl-Pacha. Grâce à Amélie et à Caroline, je crois qu'il ne jubile plus du tout.

» Faites, mon cher ami, ce que vous voudrez des renseignements que je vous envoie à ce sujet – c'est avec ces riens-là qu'on écrit l'histoire – et, surtout, croyez à leur authenticité absolue. »

LA NUIT D'ARABELLA



HISTOIRE VRAIE

OUI, me dit le Révérend Father Smith, que je rencontraï avec son grand chapeau, et sa lévite noire, revenant un peu fatigué de l'exposition du Grand-Palais, votre master Béranger a absolument raison. Votre Paris est une ville de perdition.

Et comme je protestais, croyant qu'il s'agissait des nudités du Salon, et défendais de mon mieux les droits imprescriptibles du grand art, qui doit n'avoir souci que de la seule beauté, le Révérend ajusta ses lunettes, et me dit avec une voix oh la colère tremblait :

— Il ne s'agit pas de cela, sir Richard ; je connais d'ailleurs la théorie : « le nu n'est pas indécent, c'est le retroussé. » « Une belle chose ne saurait être immorale », et autres pensées aussi subtiles que subversives ; mais je veux dire qu'une jeune fille de bonne noblesse, qui a son nom dans le *Peerage*, ne peut pas-

ser seulement une semaine à Paris sans être exposée à coucher au poste.

— Vous m'étonnez, Father Smith, et permettez-moi de vous faire observer très respectueusement : je crois que vous exagérez un peu.

— Ah ! vous croyez cela ; eh bien ! faites-moi un bout de conduite jusqu'à ma demeure, rue Arsène-Houssaye, et je vais vous conter ce qui est arrivé à miss Arabella Clarker, une jeune fille que sa famille avait confiée à mes soins.

Il prit mon bras en s'y appuyant un peu lourdement, puis tout en marchant, il me dit :

— Il y a huit jours, je voyais arriver dans mon boarding familial, une ravissante brunette de dix-huit ans, que son père, sir John Clarker, baronet, m'amenait afin que je lui apprisse le français, dont elle ne savait pas un mot. Obligé de voyager souvent, le digne gentleman ne pouvait suffisamment veiller sur sa fille, et il me la remettait avec une liste de familles amies, dans lesquelles elle pouvait se rendre, le cas échéant, pour connaître un peu le monde et se distraire. Dans cette liste, il y avait le nom de la right honorable lady Helena Pickwick, qui devait donner une petite sauterie costumée la semaine suivante, en son hôtel de l'avenue de Wagram.

» Sir John parti, Mrs. Smith et moi, nous nous mîmes à songer au costume de miss Arabella, et comme je n'y entendais rien, ce genre de vêtement n'étant pas, je l'avoue, de ma compétence, je mandai master Gandolf, qui, après avoir étudié le type de ma jolie pensionnaire, se décida à lui faire un costume de femme turque, ce qui, ajouta-t-il, serait tout à fait d'actualité. Elle était, d'ailleurs, charmante, avec sa veste de velours grenat brodée d'argent, son pantalon de damas bleu, soutaché de perles, ses babouches en filali, sa ceinture de soie bleue et blanche frangée d'argent, et ses bracelets de pied. Ma femme n'aimait pas beaucoup le pantalon qu'elle trouvait *improper* pour une young lady, mais, en revanche, elle appréciait fort le voile de gaze qui permettait à une jeune fille de conserver un maintien chaste et réservé.

» Le grand jour venu, tout le boarding house aida miss Arabella à endosser son joli costume. Master Gandolf avait fait des merveilles ; c'était en même temps harmonieux et pudique, et quant à moi, j'avais l'évocation de Rebecca se rendant à la fontaine, ou encore de la fille de Saül exécutant un pas de danse sacrée. À dix heures et demie, miss Arabella s'emmitoufla dans une grande rotonde qui couvrait complètement le pantalon shocking, si bien que du

costume on ne voyait plus que le turban et l'aigrette diamantée.

» La maid va chercher un fiacre, puis je mets moi-même la jeune fille en voiture en donnant au cocher l'adresse de lady Pickwick, 36, avenue de Wagram. Celui-ci, qui avait vu le turban turc, sourit d'un air goguenard et me dit :

» – Oui, oui, bourgeois, je sais où c'est ; il y a grand bal masqué ce soir.

» – *All right !* répondis-je.

» Je rentrai donc parfaitement rassuré. Eh bien, savez-vous où ce stupide cocher a conduit mon innocente colombe ? À la salle Wagram, où il y avait en effet un grand bal paré et travesti. Ne riez pas, sir Richard, ne riez pas, car vous allez voir : ce qui a suivi a été très grave. Mais Arabella voit la porte illuminée, les gardes municipaux, et s'étonne un peu, ne croyant pas que, pour une modeste sauterie de jeunes filles, lady Pickwick aurait fait des frais aussi considérables. On lui demande trois francs pour droit d'entrée et de vestiaire que l'innocente enfant, peu au courant des usages français, paye sans réclamer ; puis, débarrassée de sa rotonde, elle se lance en turque au milieu des groupes masqués, cherchant à trouver la maîtresse de la maison.

— «Lady Pickwick, please?» demanda-t-elle à une grosse nourrice normande, qui avait des appas énormes, surtout pour une young miss, car voua savez, sous ce rapport, nous ne sommes pas très bien partagés dans notre île...

— Oui, mon révérend, il y a même un grand poète qui a dit :

Il s n'en ont pas en Angleterre.

— Votre poète avait raison. La nourrice qui ne comprenait pas un mot d'anglais entend «please» qui signifie «s'il vous plaît», et crie :

» — V'là une jeunesse qui réclame sa pelisse.

» Et aussitôt des gendarmes, des chicards, des conscrits, des mousquetaires à plume sale, des seigneurs Henri III très dépenaillés s'approchent de miss Arabella, qui répétait toujours :

» — Lady Pickwick, please? Lady Pickwick, please?

» — Une pelisse pour la môme! Une bonne chaude pelisse! ripostent les masques très égayés.

» Alors, l'un d'eux passe la main sous le menton de la pauvrete, un autre lui prend la taille, un troisième veut à tout prix l'entraîner dans une valse échevelée en lui criant :

» — T'es bête ! Viens chahuter. Ce n'est pas encore l'heure des manteaux. Allons, viens en suer une !

» — Vous comprenez bien, sir Richard, que notre malheureuse odalisque ne savait plus où elle était. Toujours poursuivie par cette meute d'enragés, ne tenant pas du tout à en suer une, elle court comme le cerf aux abois tout autour de l'orchestre et des ifs de gaz, cherchant toujours lady Pickwick pour la protéger. À la fin, voyant le moment d'être forcée, hal-lali courant, c'est bien le cas de le dire, elle aperçut l'escalier de sortie, et, sans penser à réclamer sa rotonde, elle se précipite affolée dehors, avenue de Wagram.

» Là, elle souffle un peu, cherche à s'orienter, et heureusement, aperçoit à sa droite, se dressant dans la nuit, la silhouette de l'Arc de Triomphe, qu'elle savait très proche de la rue Arsène-Houssaye. Et là voilà partie, à pied, en turque sur la voie publique, indifférente aux lazzi des rares promeneurs et de quelques voyous rencontrés ; bref, après quelques tâtonnements, elle finit par arriver devant mon family-hotel, se croyant au bout de des péripéties. Malheureusement, en prévision de la rentrée tardive, j'avais dit à notre bonne, Mary, de se coucher de bonne

heure ; moi-même je reposais du sommeil du juste dans les bras de Mrs. Smith, si bien que miss Arabella a eu beau sonner, archi-sonner à la porte, personne ne l'a entendue.

» La nuit était fraîche ; la pauvre enfant commençait à grelotter avec sa veste brodée qui laissait les bras nus. C'est alors qu'elle eut la malheureuse idée de monter sur l'entablement du rez-de-chaussée, pour frapper de toutes ses forces sur les persiennes de fer. À ce moment, une ronde d'agents de police passait par extraordinaire. Quand ils virent cette femme en odalisque cherchant à s'introduire dans une maison bourgeoise, ils la cueillirent par le fond de son pantalon de damas bleu soutaché de perles, et comme elle ne pouvait pas arriver à s'expliquer, ils la conduisirent au poste de police de la rue Berryer, où elle passa la nuit avec des escarpes, des ivrognes et des filles de mauvaise vie. Je n'ai pu la réclamer que le lendemain matin, et dans quel état, seigneur, dans quel état !

» Ah ! je vous prie de croire qu'elle n'éveillait pas du tout l'idée de Rebecca à la fontaine, et la fille de Saül ne rappelait qu'un exécration jeu de mots. J'étais consterné. Et voilà ce qui se passe, en plein

xx^e siècle, dans votre Ville Lumière, dans votre infâme Babylone...»

Tout à coup, le révérend Father Smith, comme pris d'une idée subite, s'arrêta court et me demanda, en ajustant ses lunettes :

— Et maintenant, sir Richard, voulez-vous me dire ce que je vais pouvoir expliquer à sir John Clarke, baronnet, une des sommités du *Peerage* ?

CHANGEMENT D'OPTIQUE



CES JOURS DERNIERS, par un beau soleil baignant tout le Havre dans une lumière blonde, le trois-mâts, le *Jean-Bart*, faisait son entrée dans le port après une longue croisière dans les mers du Sud. Il y avait à bord trois bons matelots, le gabier Legouef, le timonier Millo et le chauffeur Piénoël, trois gars joyeux, aux yeux brillants, au teint bronzé, ayant une formidable envie de descendre à terre, depuis près de trois mois qu'on bourlinguait par tous les vents.

Le trois-mâts passa majestueusement entre les deux jetées, encombrées de monde, devant le sémaphore si coquet, étincelant de blancheur avec ses boiseries blanches comme un boudoir XVIII^e siècle ; puis, après toutes les manœuvres et commandements compliqués à bâbord et à tribord, qui précèdent le débarquement, sonneries d'avertissement, mouvements en avant, en arrière, envoi des amarres à terre, les unes lancées, les autres portées par des bachots, le *Jean-Bart* vint enfin s'emboîser dans le

bassin du Nord, en vue de la place de la Bourse, dominée par la façade du Grand-Théâtre.

Leur service terminé, Legouef, Millo et Piénoël endossèrent la tenue de ville, pantalon et vareuse bleus, très propres, cette dernière éclairée par le grand col rabattu, enfoncèrent crânement sur le front le béret à élastique blanc, portant sur le turban le nom du trois-mâts en lettres d'or, puis un peu ahuris, avec un pas traînant, où il y avait encore du roulis et du tangage, ils prirent le chemin des quais, heureux comme des collégiens en vacances !

Ils étaient riches, fabuleusement riches ; chacun d'eux possédait près de trois cents francs économisés pendant le voyage et, avec ce pécule, ils comptaient faire une noce carabinée, courir une semaine de bordées comme jamais on n'en avait couru de mémoire de matelot, et s'offrir tout ce dont ils avaient été privés pendant si longtemps.

Le jour tombait. En colonne par un, ils louchoyaient le long des trottoirs, sentant dans leur poche bourrée le poids des louis d'or, et se donnant de temps en temps le plaisir de plonger leur main dans le trésor pour lui faire rendre un son métallique.

— Hé, Legouef, dit Millo, par quoi qu'on commence la fête ?

— Moi, je proposerais d'abord une bonne salade, bien arrosée.

— Ah oui, une bonne salade, appuya Piénoël.

Ils entrèrent dans un des cabarets du port, et là, avec une béatitude infinie, ils s'attablèrent devant un saladier rempli d'une « romaine » appétissante, de belles feuilles vertes, fraîches, qui craquaient sous la dent, emplissaient la bouche d'une fraîcheur délicieuse, et ravissaient ces palais saturés par les viandes de conserve, et toutes les salaisons et les légumes secs qui composent le menu du bord. Dans cette salade, ils revoyaient la verdure, les prairies, les grands champs de Paimpol, toute la gaieté souriante du pays natal. La salade fut, d'ailleurs, suivie d'un menu pantagruélique et arrosée comme il convient, mais sans aller jusqu'à la saoulerie, car on avait d'autres plaisirs en vue ; juste la petite pointe qui laisse les idées nettes, mais qui fait voir la vie en rose, et trouver les filles désirables.

C'est, en effet, ce désir-là, terrible, inexorable, qui venait maintenant de surgir et de leur monter du cœur au cerveau. La salade c'était bien, mais la femme c'était mieux. Rien que d'y penser, une

chaleur leur venait aux joues, et leur cœur battait plus fort à l'idée des voluptés promises. La nuit était tout à fait venue, et les grands réverbères électriques éclairaient maintenant les quais dans des radiations lilas d'apothéose; les tramways passaient rapidement, volant sur les rails, dans une course folle, avec un bruit assourdissant de trompette. Devant la terrasse de Frascati, de belles dames en toilette voyante et en chapeau catapultueusement empanaché prenaient des boissons glacées avec des pailles. Les cafés étincelaient. Sur toutes les places, dans toutes les rues, c'était l'agitation bruyante, le grouillement joyeux d'une grande ville qui veut s'amuser après la besogne finie. Nos trois amis étaient donc bien dans la note.

— Si qu'on irait au Grand-Cinq, rue Saint-Symphorien? proposa tout à coup Piénoël qui rappelait ses souvenirs des bordées antérieures.

— Peuh! dit Legouef avec une mine de dédain. Avec notre pécule, nous pouvons nous offrir mieux que ça. Des brèmes en maison particulière.

— Oui, oui, des brèmes! s'écria le timonier dont les yeux s'allumaient.

— Eh bien, mes gars, virez de bord. On met le cap sur la route d'Étretat. Et, en s'en allant, il fredonna :

J'connais un coin
Qui n'est pas loin
Bourlingue, bourlingue !...

Ah ! on filait bien, et on avait le vent bon, c'est le cas de le dire. Pas de ris. À pleines voiles. En quelques minutes, on arriva près du marché, devant une petite maison à volets verts, à côté d'une boutique où des perroquets faisaient entendre leur cri rauque et assourdissant.

Legouef s'orienta eu promenant un regard circulaire :

— Les perroquets, c'est bien ça. Je me souviens. Et la bicoque aux volets verts. Machine en arrière. Stop ! Les enfants, on peut jeter l'ancre et débarquer. Mais d'abord, aux signaux.

Une lumière filtrait à travers les persiennes ; Legouef monta les trois marches du perron et sonna. Une vieille, en petit bonnet blanc, toute cassée et vidée, vint avec une chandelle à la main, entrebâiller le judas qui donnait sur la rue. La lumière vacillait au

vent, et la silhouette entrevue était tout à fait fantastique.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous autres ? demanda-t-elle.

— Elle est bonne, la vieille, ricana Legouef. Ce que nous voulons ! Parbleu, nous arrivons de voyage, et nous voulons voir ces dames !

— Nous sommés riches, très riches, appuya Piénoël en faisant sonner dans sa poche son trésor.

— Ah ! dans ce cas, entrez, mes mignons, reprit la vieille devenue tout à coup mielleuse.

Elle ouvrit la porté.

Avec leurs gros souliers cloués qui résonnaient sur les marches, nos trois gars montèrent le petit escalier à raideur d'échelle qui conduisait au premier, et là, dans un salon en vieux damas jaune, ils se trouvèrent en face de trois créatures véritablement épouvantables. À la vue des marins qui entraient, elles se levèrent, esquissant un effroyable sourire :

— Je m'appelle Palmyre, dit avec une voix éraillée une grosse brune moustachue, avec des appas monstrueux qui ballottaient sous un peignoir rose sale.

— Moi, Carmen, dit une petite sèche, jaune comme un coing, et à moitié bossue, avec un menton qui avançait comme celui de la fée Carabosse.

— Et moi, Sapho, dit une vieille blonde fripée, déjà grisonnante, avec des yeux bordés de jambon, et en montrant une bouche très édentée. Si ces messieurs veulent se mettre à leur aise ?

Nos trois marins restaient véritablement extasiés. La Bête élevait en eux une si formidable voix et parlait si haut qu'ils ne voyaient ni la laideur, ni l'obésité, ni la vieillesse. Ce salon, avec ses bougies allumées et son mobilier de damas jaune élimé, prenait des aspects de palais des *Mille et une Nuits*, et les trois femmes leur paraissaient des houris descendues du ciel.

En un tour de main, avec des rugissements de fauves, Legouef enlevait la grosse Palmyre ; Millo mettait la main sur Carmen, et Piénoël choisissait Sapho pour sa part de prise. La vieille montait du champagne dans les chambres, et la fête se prolongeait jusqu'à l'aurore.

Au matin, les jambes cassées, la tête lourde, nos trois matelots reprirent le chemin du port pour retrouver le *Jean-Bart*. Tout à coup, en passant devant le square de l'Hôtel de Ville, Piénoël tâta ses poches.

— Nom de Dieu, s'écria-t-il, je n'ai plus mon magot!

— Ni moi non plus! s'exclama Millo.

— Mes poches sont vides! gémit le gabier Legouef.

— Les grues nous ont entôlés! Il faut faire notre plainte au commissaire du port.

Sans hésiter, et tout à fait dégrisés cette fois, ils pénétrèrent dans le bureau du commissariat et racontèrent leur mésaventure. Les renseignements étaient si précis qu'il n'y avait pas à se tromper : Route d'Étretat. Une petite maison à femmes, des volets verts, à côté de la boutique d'un marchand de perroquets. Une demi-heure après, un agent amenait les trois femmes, toutes dépoitraillées, tremblantes et à peine éveillées.

— Eh bien, reconnaissez-vous vos voleuses? demanda le commissaire.

Nos marins regardaient stupéfaits, et avec un dégoût non dissimulé, les trois horribles créatures qu'on venait d'introduire dans le bureau. Avec leurs cheveux embroussaillés, leurs yeux chassieux, leur ventre et leurs appas flasques. La bête était maintenant assouvie, et le rut ne les aveuglait plus.

— Oh ! non, s'écria Legouef, y a erreur, monsieur le commissaire, nos femmes d'hier soir étaient des jeunesses.

— Oh ! oui, protestèrent Millo et Piénoël. Elles étaient autrement frêtées, braves et jolies.

— Cependant, dans la maison que vous avez désignée, il n'y en a pas d'autres.

— Ce ne sont pas elles, pour sûr, affirmèrent avec énergie les matelots.

Le commissaire était un philosophe habitué aux histoires de ce genre. Il regarda les marins avec un sourire d'une ironie compatissante, puis il ajouta :

— Dans ce cas, mesdames, vous êtes libres. Et quant à vous, mes braves, retournez à votre bord, et reprenez votre service, croyez-moi. C'est tout ce que vous avez de mieux à faire.

OHÉ! OHÉ!



LETTRE DE TOTO À TUTUR

EH BIEN! mon vieux complice, j'ai suivi ton conseil. J'ai quitté mes chasses, mes bons toutous et la closerie, pour venir, à l'occasion de la Mi-Carême, agiter, moi aussi, les grelots de la folie. Ohé! Ohé! D'ailleurs aucun projet arrêté, je me laisserais aller au mouvement, très décidé à faire de ma liberté un usage aussi mauvais que possible.

La journée n'a pas été follement gaie; j'ai vu la reine des blanchisseuses sur son char et s'abritant sous un parapluie, et j'ai avalé un nombre incalculable de confetti multicolores lancés d'une main sûre par des jeunes filles et des jeunes citoyens ayant cet heureux âge où l'on est sans pitié. Mon estomac devait rappeler un tableau de l'école du pointillé. Mais, tout le monde sait bien qu'à Paris on ne s'amuse que le soir.

À tout hasard, j'ai endossé l'habit noir qui permet d'aller partout, et j'ai été dîner au cercle, afin

d'y trouver des camarades. Les petites tables occupées d'habitude par les intimes étaient vides. Quelle fâcheuse idée avais-je eue de ne pas consulter l'inscription! Il me fallut, pour ne pas être seul, m'asseoir à la grande table, entre le général Rubas du Rempart et le gros Chabert. Le général ne me parla que de « l'Affaire » et Chabert m'expliqua le système de son automobile. On eût dit d'ailleurs que le chef avait prévu cette pénurie de convives, car le dîner était exécrable : éperlans frits, filets de bœuf, cardons à la moelle, riz à l'impératrice ; un vrai menu de taverne pauvre, et les cardons sentaient la fumée!...

— Bah! me dis-je avec philosophie, je n'en souperai que mieux, et il n'est pas mauvais, pour les plaisirs de la soirée, que j'aie l'estomac libre.

Devant la cheminée du grand salon je rencontraï cependant ce bon docteur.

— Voyons, lui dis-je, vous qui êtes un vieux Parisien, dites-moi ce qu'il y a d'amusant à faire ce soir.

Il y a bal à l'Opéra, mais, en attendant, si vous voulez, je puis vous mener à une pièce polymorphe. On représente à l'hôpital dont j'ai la direction une œuvre fantaisiste due à la plume de carabins en délire.

— Ce sera drôle ?

— Ruisselant d'inouïsme, et tout nouveau jeu. Toutes les femmes de Paris seront là.

Ceci me décida, et je montai dans le coupé du docteur. L'hôpital était au diable, et le cheval du docteur, fatigué par les courses de la journée, n'avancait pas du tout. De plus, la voiture exhalait une insupportable odeur de phénol. La route me parut longue, longue, d'autant plus que l'on ne pouvait passer par les boulevards; on prit la rue Richer et l'on traversa le canal Saint-Martin, le docteur, engourdi, somnolait. C'était lugubre. Enfin, on arriva devant le portail de l'hôpital.

— Renvoyons-nous la voiture? demande le docteur.

— Oh! oui, votre cheval paraît avoir besoin de repos.

Nous entrons dans un vaste amphithéâtre, dont les murs étaient tendus de grands draps de lit, attristés de charges au charbon. Au fond, un théâtre sur lequel s'agitaient en chantant des internes en tenue d'hôpital et des malades en houppelande et bonnet de coton.

— Brrr! ça ne m'a pas l'air bien folichon!

— Avançons toujours, dit le docteur.

Hélas ! c'est précisément ce qui était impossible. Nous arrivions si tard que la salle était bondée. À la lorgnette, j'apercevais bien, dans la salle, quelques figures de connaissance, mais trop loin pour pouvoir aborder. Et pendant ce temps, il y avait, sur la scène des chœurs d'amputés, de galeux et de lupiques. Grâce à des tatouages savants, les hideuses maladies étaient admirablement imitées sur la figure. Un interne arrivait, en tablier, les bras de chemise retroussés, et, tout en chantant, se préparait à faire l'autopsie d'un cadavre étendu et roulé dans le drap. Au fond du décor, de vrais cercueils rangés en bataille faisaient une perspective enchanteresse. L'interne extrayait la rate du cadavre, constatait que cette rate était dilatée (!); puis le rideau tombait sur un pas macabre exécuté par de joyeux « macchabées » qu'on avait oublié d'enterrer.

On nous avait d'ailleurs charitablement prévenus qu'un médecin était solidement attaché à chaque banc pour donner des explications techniques. Une odeur fade d'hôpital planait dans la salle. Elle rappelait qu'à quelques mètres derrière les tentures, il y avait de vrais malades qui souffraient pour de ton. Le docteur s'amusait fort : « Hein, me disait-il, est-ce assez nouveau jeu ? » Vrai, cette littérature funèbre

ne me donnait qu'envie de fuir. Je me dirigeai vers la porta, et là, je trouvai Alice Darrès, du Vaudeville, bien emmitouflée dans une rotonde de chinchilla.

— Vous vous en allez ?

— Ma foi oui, j'en ai assez.

— Vous me permettes de vous reconduire ?

— Mais certainement. Je vous dirai même que cela me rend service, car j'ai renvoyé ma voiture.

— Et vous voudrez bien grignoter quelques écrevisses avant de rentrer ?

— Soit... mais en bons camarades. Enchanté j'offris mon bras à Alice, et me dirigeai triomphant vers la sortie. J'allais donc enfin m'amuser. Ohé! Ohé!

À la porte il y avait, en tout et pour tout, trois voitures de maîtres et quatre landaus de la Compagnie. Je me précipitai vers un de ces landaus, mais ils étaient retenus pour les artistes.

— Comment, vous n'avez pas de voiture ! me dit Alice. Que vais-je devenir avec mes souliers de satin !

— C'est désolant, mais marchons un peu ; nous allons évidemment trouver un fiacre.

Alice très mécontente se mit en route. Il faisait une humidité pénétrante, à chaque pas, on glissait

sur le pavé. Arrivés au canal Saint-Martin, il fallut traverser sur la passerelle, au-dessus de l'eau qui clapotait.

— Eh bien, en voilà un retour ! grincha Alice, il y a de quoi attraper une fluxion de poitrine.

Ce qu'il y avait de crispant, c'est que les quelques fiacres rencontrés étaient toujours arrêtés par des gens qui marchaient en tête et plus vite que nous. Jusqu'au boulevard cela alla encore à peu près ; mais, là, grelottante, elle se vengeait en me disant les choses les plus désagréables. Une retraite de Russie. Enfin, à hauteur du boulevard du Temple, j'aperçus un cabaret de cinquième ordre, heureusement ouvert.

— Soupons là, proposai-je, et le chasseur ira chercher une voiture.

— Oui, oui ; tout plutôt que d'aller plus loin.

On nous ouvrit un affreux cabinet, tout tendu en laque verte. Grâce à la cheminée au gaz, on parvint à tiédir à peu près la pièce. Alice exténuée s'était laissée tomber sur un vieux canapé de reps rouge.

— Monsieur mangera-t-il des huîtres ? avait demandé un garçon à face patibulaire.

— Demandez ce que vous voudrez, gémit Alice, tout m'est égal.

Me raccrochant aux branches, je m'ingéniai à commander un bon menu : huîtres d'Ostende, consommé aux œufs pochés, perdreau rôti, salade russe. Bah! tout n'était pas encore perdu. Alice est une superbe créature. Ohé! Ohé!

Malheureusement, tous ses instincts de femme élégante étaient froissés dans ce vilain milieu. La nappe était grossière; les couverts en ruolz; le potage sentait le graillon; le perdreau n'était pas cuit; la salade était manquée et, malgré les coups de sonnette, il y avait de longs intervalles entre chaque plat, intervalles pendant lesquels, décontenancé et écœuré moi-même par l'affreux souper, je ne trouvais plus un mot à dire à mon amie exaspérée.

Cependant, j'étais soutenu par l'idée de compensations éventuelles. Qui sait? Une fois rentrée chez elle, Alice redeviendrait clémente. Le chasseur avait enfin trouvé une voiture.

— Partons-nous?

— Oh! avec joie!

Le coupé fait au grand trot le chemin du boulevard Haussman. Ma compagne, brisée de fatigue, avait laissé aller sa tête sur mon épaule. J'entrevois déjà une nuit exquise.

Devant sa porte, elle parut sortir d'un rêve :

— Allons, adieu, mon ami !

— Comment, vous me laissez tout seul !

— Mais certainement, c'était convenu. Je vous ai dit : en bons camarades. Bonne nuit !

Et avant que j'aie pu la retenir, elle sonna à sa porte et rentra chez elle.

— Eh bien, pensai-je, je lutterai jusqu'au bout. Cocher, au bal de l'Opéra. Ohé! Ohé!

Dans le couloir des loges, je me glissai au milieu d'un tohu-bohu inconcevable de dominos, de masques, de petits jeunes gens qui exécutaient des monômes au trot. Qui sait ? j'allais peut-être trouver l'âme sœur de la mienne.

Tout à coup, je me sentis pris par le bras, et j'aperçus, se frôlant contre moi, un domino dont les deux yeux de cagoule brillaient, inquisiteurs, sous les dentelles. Grande, mince, svelte, mon inconnue respirait une suprême distinction. Il me revenait des souvenirs de Balzac. Noble dame ou courtisane?... Plutôt grande dame. Et je me mis à parler, à parler, très en verve, très pressant, très excité. Elle m'interrompit :

— Dis donc, mon bébé, j'ai bien soif. Donne-moi donc une thune.

Une thune!... Je donnai la thune, et aussitôt mon domino s'éloigna pour *turbiner* ailleurs. Ohé! Ohé!

Ce matin, mon vieux Tuteur, je retourne à la Closerie.

TOTO

DETTE DE JEU



LETTRE DE TUTUR À TOTO

MON BON TOTO. Me voici à tout jamais revenu des joies bourgeoises. Tout bien réfléchi, je retourne à Maxim's, à Liane, à Otéro, qui avait l'autre soir aux Folies-Bergère un sacré mille noms d'un chien de costume – tu le vois d'ici, Toto, le costume, rien qu'avec cette onomatopée énergique – et je me replonge dans l'orgie :

À moi la folie
Des instincts puissants.

Tu me lis, un peu étonné de ce retour à la jeunesse, je dirais presque à l'enfance, et tu te dis : « Pour sûr, le pauvre Tutur est malade. » Je ne suis pas malade, mais je suis allé passer la soirée chez Bigourdan, notre ancien préparateur au bachot. Il vit toujours, et cela me fait plaisir. Tant que ceux qui nous ont élevés ou instruits sont encore de ce monde, il nous semble que ce n'est pas encore notre

tour de partir ; c'est une espèce de paravent. Sentiment peut-être égoïste, malheureusement inexact... mais bien humain. Oh ! que c'est donc bien humain !

Donc, toutes les fois que Bigourdan me rencontrait aux alentours du lycée Condorcet où il exerce toujours, rue de l'Isly, il s'amusait à remuer le passé, à me rappeler combien j'étais cancre, paresseux, indiscipliné, frivole, et cœtera pantoufle, et il ajoutait avec une mine largement épanouie :

— Et pourtant... et pourtant... je vous ai fait arriver au bachot, tout comme un autre.

— Avec trois boules blanches, ajoutai-je avec modestie.

Alors sa bonne vieille figure rayonnait à l'idée de ce tour de force, de cette difficulté vaincue quelque chose dans le genre de la quadrature du cercle, et, par une association d'idées bien naturelle, il ajoutait :

— Ah ! vous avez été bien ingrat !

— Moi, mon bon monsieur Bigourdan ? J'ai été ingrat ? Papa vous a envoyé une superbe pendule représentant Spartacus brisant ses chaînes.

— Il ne s'agit pas de monsieur votre père, ni de Spartacus, il s'agit de vous. Cent fois je vous ai demandé de venir à mes petites soirées musicales. Ma

femme dit des vers de Musset dans la perfection. Oh ! la *Nuit d'Octobre* ! Si vous n'avez pas entendu la *Nuit d'Octobre* par madame Bigourdan, vous n'avez rien entendu. Il y a ma fille Melida, qui touche du piano, et qui est accompagnée sur la clarinette par Pinguet, l'éminent professeur.

— Ah ! vous avez Pinguet, le fameux Pinguet ? m'écriai-je.

Note bien, Toto, que je ne le connaissais pas du tout.

— Oui j'ai Pinguet, Pinguet, lui-même.

— Oh ! alors, si vous avez Pinguet, c'est bien différent. J'ai toujours eu un faible pour la clarinette ; il est si rare d'en entendre jouer d'une façon réellement artistique.

— Évidemment, souffler n'est pas jouer. Alors vous viendrez jeudi, à neuf heures et demie, rue de l'Isly.

— C'est entendu.

Bah ! je pouvais bien, une fois dans ma vie, faire plaisir au cher homme. Donc, jeudi, j'ai pris mon courage à deux mains, regrettant de ne pas avoir, comme les dieux japonais, une multitude de bras pour me donner plus de cœur – phrase bizarre – et je me suis rendu chez Bigourdan, au quatrième, la

porte à droite. J'ai trouvé chez lui une vingtaine de braves gens, avec leur épouse, pas jolies, jolies, mais de ces figures qui respirent une désespérante honnêteté. Il y avait là des professeurs de Condorcet, des chefs de bureau et un directeur du contentieux au Crédit bordelais – personnage considérable, officier d'académie – et surtout Pinguet, le fameux Pinguet ; et sur cette société, éminemment *distinguée*, le Spartacus de papa planait, brisant ses chaînes au milieu de la cheminée :

– Mon ancien élève, un cancre avéré, que j'ai fait recevoir au bachot, dit Bigourdan en me présentant à la ronde.

Je saluai avec humilité. Quand nous arrivâmes à Pinguet :

– Monsieur n'est venu que pour vous, lui souffla Bigourdan à l'oreille. Il n'était pas fort en mathématiques. Oh ! non, mais il a un faible pour la clarinette ; figurez-vous que depuis plus de cinq ans je n'avais jamais pu le décider à honorer mes soirées de sa présence ; mais dès qu'il a su que vous figuriez dans le concert, il n'a plus hésité.

Pinguet me serra la main avec reconnaissance ; puis je m'assis résigné, et le spectacle commença.

J'avalai sans broncher la *Nuit d'Octobre* puis quelques fragments des *Châtiments*, de Victor Hugo :

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...

mais j'eus le tort d'ajouter :

Il aimait trop les ball's ; c'est ce qui l'a tué.

ce à quoi madame Bigourdan me répliqua avec aigreur que le vers cité par moi était non de Victor Hugo, mais de Musset (!!). Melida exécuta la jolie valse de l'inoubliable *Saïs* de madame Olganier, à contre-temps, mais avec beaucoup de pédale, et Pinguet imita avec sa clarinette le départ d'un train. C'était merveilleux. Il y avait surtout le cri d'un chien dont un voyageur, maladroit avait écrasé la patte... Vrai, je t'assure, Toto, on cherchait le chien, et volontiers, on se serait bouché les oreilles en entendant l'explosion de cette douleur si vraie.

Après la partie concert, la bonne des Bigourdan, une grosse blonde à laquelle le directeur du contentieux très allumé faisait un œil énorme, passa les rafraîchissements sur un plateau – sirop de groseille et verres d'eau sucrée – et comme il était encore de fort bonne heure, Bigourdan proposa un petit whist familial. La chance me favorisa à un tel point qu'à la

fin de la soirée Pinguet me devait cent vingt fiches à un sou, ou si tu préfères six francs, qu'il s'accusa de ne pouvoir me payer, ayant la sage habitude de ne jamais emporter d'argent sur lui lorsqu'il allait dans le monde.

Je profitai d'une accalmie dans les divertissements pour m'esquiver, et je regagnai bien vite mon petit rez-de-chaussée de la rue du Cirque, où Sabrette m'attendait, passablement rageuse. Jamais elle ne voulut admettre la soirée Bigourdan.

— Non, tout ce que tu voudras, mais pas ça.

Il n'y avait pas à discuter, et je préférâi, une fois couché, ramener Sabrette à des sentiments meilleurs par des moyens simples, — *acta non verba*, comme aurait dit Bigourdan ; je m'employais de mon mieux à cette tendre besogne, lorsque tout à coup on sonna à la porte. Qui diable pouvait bien venir me déranger en pleine nuit ? J'étais bien décidé à ne pas ouvrir, mais Sabrette se mît à bondir tumultueusement, dérangeant la symétrie du couvre-pieds et déclarant qu'elle pariait pour l'arrivée d'une seconde maîtresse. En conséquence, elle exigeait que la porte fût ouverte afin de me prouver mon ignominie.

Fort de ma conscience — Renée ne vient jamais que dans l'après-midi — je me décidai à aller ouvrir

en bannière, et je vis entrer Pinguet, tandis que Sabrette, rassurée, se cachait sous les couvertures.

— Monsieur, me dit-il, pardonnez-moi de me présenter chez vous à une heure aussi incongrue, mais je suis un honnête homme.

— Je n'ai jamais douté, répondis-je en saluant — toujours en bannière — mais j'espère que ce n'est pas pour avoir cette affirmation que vous êtes venu !

— Non, non, je vous dois six francs, somme considérable, et je sais que les dettes de jeu doivent se régler dans les vingt-quatre heures.

— Bah, ce n'était vraiment pas la peine...

— Ces six francs, je ne les ai pas, ma femme me tient très serré, et je n'ai jamais le moindre argent de poche.

— Eh bien, monsieur, n'en parlons plus. Bonsoir.

— Pardon ! Je vous le répète, je suis un honnête homme, je tiens à m'acquitter immédiatement. Je donne des leçons de clarinette à trois francs l'heure. Je vais vous donner deux leçons de clarinette.

Et il sortit son instrument, tandis que sous le couvre-pieds Sabrette était secouée par les transports d'une hilarité convulsive.

— Monsieur, fis-je ahuri, je n'ai pas de clarinette chez moi, et je l'avoue, je me soucie peu de fourrer

dans ma bouche l'embouchure d'un instrument qui ne me serait pas personnelle.

— J'ai prévu le cas, continua l'irréductible bonhomme, et j'ai apporté une embouchure de rechange.

J'ai eu beaucoup de peine à mettre le consciencieux Pinguet à la porte.

TUTUR

LA CHAIR



ESSAYONS-NOUS au métier de moraliste en chambre.

Le titre : *En voilà de la Chair!* qui s'étale en lettres flamboyantes sur le fronton d'une de nos salles de spectacles, me semble symboliser admirablement ce que les spectateurs recherchent dans le théâtre d'aujourd'hui. Jamais je crois, à aucune époque, l'on n'a flatté davantage la bestialité et cherché par des moyens plus suggestifs, à réveiller ce cochon qui sommeille – oh! d'un sommeil bien léger! – dans le cœur de chaque homme. Si j'étais moins conservateur, je dirais que ce cochon dort en gendarme.

Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, qui, en sa qualité de directeur des Beaux-Arts, avait fait allonger les robes des danseuses et cacher par des feuilles de vigne en papier les nudités des œuvres d'art à l'exposition du Louvre, doit bien souffrir dans sa tombe.

Ah! le pauvre homme! Dans les ballets de l'Opéra, de l'Olympia ou des Folies-Bergère, dans les revues des grands théâtres ou des music-halls, la femme apparaît quasi nue, et le talent des costumiers s'exerce précisément à nous montrer le plus possible de chair, soit par des décolletages qui descendent jusqu'aux reins côté pile, jusqu'au nombril, côté face, avec seulement quelques vagues obstacles devant ces globes satinés qui sont l'apanage spécial des mammifères, soit par des crevés qui laissent tout à coup émerger une épaule ronde, soit par des encadrements froncés servant d'écrin à la gorge altière, soit enfin par une tunique de tulle transparent ayant tout l'intérêt des cartes également transparentes.

Elles sont bien loin, les revues du bon vieux temps, où excellaient les frères Coignard, la *Foire aux idées*, les *Lampions de la veille*, *Suffrage 1er* etc., où l'on s'occupait surtout de politique et de revendications sociales; bien loin aussi, les revues de Montrouge, aux Folies Marigny, ou à l'Athénée-Comique, où le compère correct, ganté, en habit bleu de France et cravaté de blanc, promenait la commère, en Arlequine ou en Colombine, à travers les actualités représentées par de petites femmes en maillot de coton rose dissimulé sous de attributs variés. Dans ce

temps-là, les auteurs s'efforçaient de saisir, dans les petits et les grands événements de l'année, ceux qui pouvaient être transportés au théâtre sous une forme satirique ; ils cherchaient à donner du relief à des types plus ou moins effacés, et à traduire avec esprit les impressions mobiles de la foule ; les meilleures scènes étaient la mise en action d'une remarque frondeuse, d'une critique que le public avait pu faire lui-même, et qu'il lui était agréable de retrouver sous une forme sensible.

On soignait élément beaucoup la parodie des grandes pièces, et je me souviens d'une bien amusante plaisanterie faite sur un drame de Gondinet qui s'appelait : *Libres!* représenté à la Porte Saint-Martin. Un certain nombre de Souliotes poursuivis par les Turcs arrivaient sur la scène en faisant des grands bras et en criant :

— Libres! Libres!

— Avant de mourir, leur disait leur chef, je veux vous lire une pièce en vers libres.

— Libres! Libres! répétaient les Souliotes en levant les bras au ciel.

La lecture commençait au milieu de la fusillade turque, et, à chaque coup de fusil, tombait un Souliote. À la fin, il ne restait plus debout que le chef qui,

regardant les cadavres de tous ses compagnons, disait :

— Qu'est-ce que je vais faire de tous ces gaillards-là ?

À ce moment passait sur le théâtre, un fiacre :

— Cocher, êtes-vous libre ? demandait le chef.

Libre, répondait le cocher.

Et à ce mot magique tous les Souliotes ressuscités se relevaient et partaient, toujours agitant leurs bras et criant :

— Libres ! Libres !

Cette scène qui nous avait paru si comique porterait beaucoup moins aujourd'hui, et les spectateurs feraient la moue devant tous ces Turcs et tous ces Souliotes, en trouvant que « ça manque de petites femmes ». Les directeurs le savent bien, et ils s'occupent beaucoup moins de la qualité du manuscrit que du recrutement du bataillon féminin ; un bataillon bien en forme qui permet de se camper comme derrière un étal de boucherie en disant avec une certaine fierté : En voilà de la chair !

Qu'il s'agisse de la grande roue de Paris, du zèbre de Ménélick, ou de l'Opéra-Comique, le costume semble toujours inspiré par le quatrain jadis chanté aux Bouffes :

J'ai conservé, par prévoyance,
Ma tunique de falbalas
Qui par en haut si bas commence,
Et finit si haut par en bas.

Il se compose surtout d'un maillot rose moulant un torse rebondi et des jambes superbes, maillot sur lequel un costumier de génie consent à agraffer, de-ci de-là, quelques accessoires bien en situation. L'ensemble se complète par une petite coiffure légère, casque, bonnet de police, encrier, couronne, etc., campée sur une perruque rutilante. Avec cette coiffure et une paire de jarretières fanfreluchées, on est habillée : oui, des jarretières, car depuis quelque temps, on a fait une trouvaille, on a mis des bas sur le maillot, des bas qui s'arrêtent au-dessus de la cuisse, laissant voir sur la jarretière, le maillot couleur chair, et donnant absolument l'illusion de la peau. Hé! hé! cette trouvaille-là vaut tous les mots les plus spirituels, et il n'y a pas de rondeau, si bien tourné qu'il soit, qui puisse lutter avec une cuisse ronde... également bien tournée. Pour aguicher encore le spectateur, et l'inviter à s'exciter encore plus sur la chair qu'on lui montre, le dialogue est toujours à double entente, c'est-à-dire que tout ce qui se dit sur l'actualité exposée, peut également s'appliquer

aux charmes de la femme exhibée. Je ne donnerai comme spécimen de ce genre de dialogue que la phrase qu'une jeune divette refusa de prononcer et qui fit matière à procès :

— Et vous, mademoiselle, qui êtes-vous ? demandait le compère.

— Moi, monsieur, je suis le nouveau tapis roulant du Louvre ; on me monte dessus toute la journée.

— C'est roulant, disait le compère avec conviction.

Et les avenues qui viennent d'être percées et qui sont d'une belle largeur. Et les automobiles qui ne demandent qu'à marcher, et les attractions diverses qui vous proposait, avec un clignement d'œil engageant, de monter chez elles leur faire une petite visite ! Tout cela c'est un apéritif, comme le prélude d'une grande ode à la glorification charnelle.

Vous me direz, peut-être : cela ne se passe ainsi que dans les music-halls de second ordre. Alors, vous n'avez jamais lorgné les costumes du ballet de *Samson* à l'Opéra, et la chemise de tulle noir de la prêtresse de Dagon. Je vais plus loin : à la porte des théâtres les plus littéraires et réputés comme les plus sérieux, il y a les photographies ultra déshabillées

des plus jolies comédiennes qui composent la troupe ; et, tandis que le passant, dont l'œil est ainsi rattaché au passage, regarde très ému, on s'attend toujours à voir le contrôleur crier de son bureau :

— Psst ! psst ! monsieur, entrez donc ! Toutes ces dames sont à l'intérieur. Vous verrez comme elles sont gentilles ! Ouvrez, introduisez monsieur. Monsieur monte !

Les directeurs ne se doutent pas combien ces procédés leur donnent parfois les allures louches des tenanciers de mauvais lieux.

N'avez-vous pas entendu maintes fois cette phrase :

— La petite une telle ? Pas grand talent, sans doute, et sa méthode de chant n'est pas précisément celle suivie au Conservatoire ; mais que voulez-vous, mon cher, il n'y a pas à dire, elle *fait de l'argent*. Le public l'aime. Il en veut. Il en demande.

L'esprit passe, mais la chair reste, car cette éloquence de la chair est éternelle et plus à la portée de tous que celle de Bossuet. Cependant, que messieurs les directeurs se méfient et qu'ils méditent la phrase que me disait un soir M. Nisard, le fin ministre plé-

nipotentiaire, alors qu'il collaborait avec moi à la *Vie Parisienne*, du temps de Marcelin.

— Autrefois, me disait-il, nos aïeules ne portaient pas de pantalons, si bien que lorsque la jupe d'une femme se relevait seulement trois centimètres au-dessus de la cheville, l'imagination marchait et grimpait le long du peu que l'on apercevait de ce *bas blanc et bien tiré*. Aujourd'hui, lors même que nous apercevons la jambe d'une femme jusqu'au genou, comme nous savons que le voyage aboutirait à un entonnoir en batiste, nous restons froids.

Donc, la chair n'est pas tout ; il y a le dosage, la manière discrète de la présenter ; et les marchands derrière leur étal auront beau crier ; « En voilà de la chair ! C'est pas de la chair, ça, c'est du marbre », s'il y en a trop, nous ressentirons l'écœurement qu'éprouve un pâtissier devant sa vitrine remplie de gâteaux, même très frais et assortis.

Assez de morale ! Je retourne à... mes moutons.

LES PAYSANS



LETTRE DE TUTUR À TOTO

TON VIEUX TUTUR est navré, mon bon Toto, car il craint de ne jamais arriver à savoir ce que c'est, en somme, qu'un vrai paysan. Toi, le rural par excellence, toi qui ne comprends Paris que pendant les mois de printemps – et encore – tu devrais bien me tirer de la perplexité dans laquelle je vis depuis mon âge le plus tendre.

Quand j'étais enfant, on me faisait apprendre du Virgile où Tityre jouait du chalumeau à l'ombre des hêtres ; on me montrait des dessins de Watteau.

On me faisait apprendre des vers de cette bonne madame Deshoulières :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

et j'étais intimement persuadé que la campagne était habitée par des bergers en culotte de satin bleu, jouant du chalumeau, parlant à des bergères munies de houlettes enrubannées, et gardant des moutons blancs comme neige – j'allais dire comme Bouffandeau – et frisés au petit fer.

Un jour, j'ai rencontré, avenue Trudaine, de vrais moutons qu'un vrai berger conduisait à l'abattoir... et j'ai vu que Virgile et Watteau étaient des farceurs. Quant à madame Deshoulières... tiens, Toto, je ne veux pas dire, par galanterie, ce que j'en pense.

Plus tard, j'ai lu les romans de George Sand, la *Petite Fadette*, *François le Champi*, etc., et, émerveillé par le style du grand écrivain, j'ai cru que les paysans étaient des êtres très romanesques, aimant à développer au milieu de la belle nature de savantes théories sociales. Un peu désorienté cependant par les œuvres de Balzac, j'ai espéré que le *Père Goriot* n'était qu'une monstrueuse exception. Aussi, lorsque Victorien Sardou donna *Nos bons Villageois*, au Gymnase, je me dis que j'allais enfin avoir le mot de l'énigme. On m'assura que le père Grinchu était une silhouette prise sur le vif, aussi exacte qu'une photographie, et je l'entendis répondre au baron :

— Les ablettes se disaient : « Le père Grinchu va pécher par ici, eh bien, allons-y ! »

Et comme il était beau en capitaine de pompiers, criant à Floupin qui lui indiquait l'heure de la revue :

— Il est l'heure que je veux qu'il soit !

Le mot était joli, malheureusement on prétendit que ce diable de Sardou l'avait encore chipé à Louis XIV, ce qui diminua ma confiance, car Versailles ce n'est pas la campagne, c'est la banlieue ; de plus, il y eut des articles indignés, écrits par des écrivains très convaincus, affirmant qu'on avait indignement travesti cette sereine figure du paysan ; on avait calomnié ce brave homme, tordu comme un vieux chêne, au visage raviné, bronzé par le soleil, faisant sur les terres labourées *le geste auguste du semeur*.

Oh ! ce geste auguste du semeur ! Je l'ai revu dans *Messidor*, admirablement exécuté par M. Alvarez, qui ensemençait son champ à minuit. Et le torse droit, le front haut, le paysan majestueux et superbe envoyait à la volée des petites graines sur le plancher de mademoiselle de Mérode.

Mais c'est alors que la contradiction commence. Même le père Colladan de la *Cagnotte* avec son terrible « Faut de l'engrais ! » ne m'avait pas encore

enlevé mes illusions ni mon attendrissement, mais comment ne pas opposer Zola à Zola? Avant de voir *Messidor*, j'avais lu *la Terre* du même auteur. Je connaissais mon écrivain, je savais qu'il n'était pas homme à dépeindre le paysan en restant enfermé dans son appartement de la rue de Bruxelles. Il avait fait, lui, de son vivant, ce que nous n'avions jamais eu le courage de faire. Il avait été à *la campagne*, et la meilleure preuve, c'est qu'un jour qu'on le comparait à Rabelais, Valabrègue ajouta qu'il ne fallait pas confondre le curé de Meudon avec le laïque de Médan. Pendant longtemps, s'est étalée sur les murs de Paris pour annoncer l'ouvrage, une affiche enluminée qui représentait mon paysan faisant le geste auguste du semeur, le tout éclairé par un beau soleil couchant.

Eh bien! j'ai lu, feuillet par feuillet, ce roman de *la Terre*. J'ai suivi pas à pas les méfaits de Tron, de Buteau, de la Grande, et de ce vieux poivrot, philosophe barbu que des voisins avaient baptisé : Jésus-Christ. J'ai vu qu'à la campagne les petits-fils violaient leur grand'mère – oui, Toto – que les beaux-frères s'assassinaient, que les voisins se haïssaient au point d'avoir recours au poison et à l'incendie; j'ai vécu par la pensée au milieu d'un tas d'ivrognes, de

brigands et de gueuses, dans un pays épouvantable où l'on marchait dans le fumier, dans le sang, et... dans bien d'autres choses encore. Au lieu des brises embaumées que j'avais rêvées, j'ai aspiré des relents d'engrais, de charogne, de poudrette, et de zéphyr destinés à éteindre des chandelles par un moyen sonore et bizarre.

Et puis certain soir, à l'Opéra, M. Kola m'a montré des paysans très distingués, campés à la troisième position, s'expriment dans un langage lyrique et châtié, évoluant dans les beaux champs de blés, admirant la terre féconde, baignant dans un bain de lumière et de joie. Le berger Gaspard ne ressemblait guère à celui de l'avenue Trudaine : drapé dans sa limousine comme un sage de l'ancienne Grèce, il voyait les choses de haut, comme un homme qui plane dans l'immensité, sur la montagne, tout près du ciel, et qui reste inaccessible aux petites vilénies d'ici-bas, querelles de clocher, ou mesquines jalousies contre celui qui possède. Les paysans n'avaient pas des habits gorge-de-pigeon ou cuisse de nymphe émue, comme ceux de Watteau ; néanmoins, ils étaient très convenablement habillés avec leur gilet à fleur, leur culotte de velours, et j'avais envie de crier à Delmas, personnifiant l'anarchiste Martial :

— Peste, mon cher, comme te voilà mis ! Tu as donc fait un héritage pour porter des chemises pareilles ?

Alors quoi ? Oh est la vérité, à Médan ou dans l'Ariège ?

Et voici que, pour embrouiller encore plus mes idées, Jean Richepin entra en scène, Jean Richepin, l'admirable auteur de la *Chanson des Gueux*. Ses paysans parlent en vers, des vers superbes, où l'on sent tout le frisson de la belle nature. Son chemineau, avec sa bonne figure de satyre, gourmand et lubrique, ses cheveux en broussailles et son feutre incliné sur l'oreille, a une compréhension admirable de la joie qu'on éprouve

À piquer devant soi, tout seul, à l'aventure,
à posséder le grand air, l'espace.

Et toutes les forêts avec tous les oiseaux !

Oh ! ma tête ! Qu'est-ce que c'est encore que ce paysan-là, savant comme Pasteur, éloquent comme Jaurès, frotté de littérature comme Brunetière, peintre comme Corot, et drapant sa gueuserie avec son arrogance comme Don César de Bazan ! Restait l'ineffable Jean Rameau avec ses oiseaux qui font *cui*

cui, et ses vaches qui reconnaissent des étoiles dans le ciel.

Alors tu ne sais pas ce que j'ai fait, Toto ? Du coup, j'ai voulu en avoir le cœur net, et dimanche dernier, par un beau soleil, j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai lâché les courses d'Auteuil où la nature a été trop tripatouillée par Sagan, et j'ai été, moi aussi, analyser la campagne. Je me suis embarqué gare Saint-Lazare, et quand il m'a semblé que le train avait suffisamment roulé, je suis descendu. Tu ne me croirais pas. J'avais poussé jusqu'à Bougival !!! De ma vie, je n'avais été aussi loin.

Je n'ai pas retrouvé par là le geste auguste du semeur. Je n'ai pas vu de paysans parce qu'il paraît que, le dimanche, ils sont sortis ; ils vont passer la journée Paris, ce qui est, de leur part, une preuve de goût ; mais j'ai découvert l'odeur, la vraie odeur de la nature. Zola était un calomniateur avec ses fumures et ses poudrettes. Toto, mon vieil ami, après ma journée passée à Bougival, j'ai moi aussi un document humain : la campagne... ça sent la friture.

TUTUR

BALLADE CYRANESQUE



LA BELLE DIANE, qui fut le suprême amour du vaudevilliste Tillac, le dernier sourire qui vint encore éclairer cette âme de grand blasé ; fatigué de tout, même du succès – même du plaisir, – ne pouvait plus se résoudre aux amours vulgaires.

Il était mort, le fameux Tillac, bedonnant et chauve, mais si bon, si indulgent aux faiblesses féminines ; un beau jour, il avait exhalé son âme dans un ronron voluptueux, et Diane s'était trouvée toute seule, aussi jolie que jadis, mais avec une intelligence plus affinée, plus portée à la compréhension des belles choses de l'esprit. Aussi, quand elle eut assisté au triomphe de la *Duchesse de Longueville*, le grand drame en vers du poète Pierre Max, le bon barde, lorsqu'elle eut entendu le couplet final sur la musique de Varney, chanté entre Turenne et Condé :

T'es Turenne, – J'suis Condé.
J'suis Turenne – T'es Condé :
Un Turenne, un Condé
Ça fait deux... Condé.

qui alla aux nues, elle fut prise d'un ardent désir de remplacer le Tillac mort par un Pierre Max vivant. Mais comment séduire le grand homme grisé de gloire ? Après avoir bien réfléchi, elle pensa qu'une ballade à la Cyrano était indiquée. Et comme elle avait reçu une bonne éducation, et avait conservé quelques notions du cours de littérature suivi dans sa prime jeunesse, alors qu'elle était encore pure – elle acheta un bon dictionnaire de rimes riches, et, après quelques nuits d'insomnie dérobées à Eros, et au prince, elle accoucha de la première strophe suivante :

BALLADE

Diane de Phosphord à Pierre Max.

Depuis que tes vers m'ont ravie
Je t'aime à l'adoration :
Moi jadis un objet d'envie
J'en suis un de compassion !...
Reçois ma déclaration
Sans redouter un calcul louche
Et l'ordinaire post-scriptum :
À la fin de l'envoi... je touche.

Pierre Max reçut la strophe, et ne répondit pas. Avait-il été choqué par la rime assurément indigente

de « post-scriptum » avec « déclaration » ? Pourtant, à l'oreille, et en appuyant pas trop sur l'm, ça ne faisait pas encore trop mal. Avait-il bien saisi le sens du dernier vers, promettant l'amour désintéressé, l'amour tel que le comprenait Dumas fils dans le *Demi-Monde*, lorsqu'il faisait dire à Olivier de Jalin par la baronne d'Ange :

« Toutes les fois qu'une femme s'est donnée à un homme sans calcul et sans intérêt, cet homme reste éternellement son obligé. »

Ou bien avait-elle à son insu commis quelque faute de prosodie ou de césure ?

Elle alla compter son cas à M. Legouvé qui la reçut d'une façon charmante.

— Combien avez-vous mis de vers dans votre ballade, ma chère enfant ?

— Mais huit, comme Cyrano pendant le fameux combat à l'épée.

— Eh bien, ce n'est qu'une strophe. Continuez, comme disait le brave Maréchal.

Ce fut un trait de lumière. Sa ballade n'était pas une ballade. Elle rentra chez elle, reprit son dictionnaire de rimes riches et après trois nuits d'insomnie qui embêtèrent considérablement le prince, elle accoucha des vers suivants :

DEUXIÈME STROPHE

D'argent, d'or, je suis assouvie,
L'amour à l'œil est le seul bon.

C'est à lui que je te convie

Si tu montes à mon balcon !

Ne te dérobe pas – oh non ! –

À cette amoureuse escarmouche,

Si c'est ton cœur, mon beau lion,

Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Cette fois, c'était certainement mieux, et cependant le bon barde ne répondit pas, Peut-être n'avait-il pas aimé l'idée de grimper à son balcon : ce n'était qu'une métaphore, mais les lions ne montent pas beaucoup aux balcons. Ce sont plutôt les chats, Diane, désolée, attendit, avec des palpitations de cœur, l'arrivée du courrier de chaque jour ; mais ce courrier n'apportait que des notes de couturière et de lingerie, notes entremêlées de quelques doléances du prince sur les nuits ratées pour cause de poésie, et sur les bras fermés pour cause de travail. Pierre Max restait muet, comme un gouvernement auquel on demande des détails sur sa politique extérieure.

Diane prit son courage à deux mains – ah dame ! quand on a une idée – et retourna voir monsieur

Legouvé, afin d'avoir quelques appréciations sur sa ballade.

— Combien avez-vous mis de strophes ? demanda encore l'aimable vieillard.

— Deux strophes, monsieur l'Académicien.

— Eh bien, il en faut trois.

Trois strophes ! il fallait trois strophes ! Et elle n'en avait envoyé que deux. Voilà donc la raison pour laquelle Pierre Max ne donnait pas signe de vie. Il était choqué dans ses instincts de poète et de bon barde. Une ballade de deux strophes ! On n'avait jamais vu cela et ces deux strophes donnaient le droit de vous envoyer... balader. Vite, elle se remit au travail et après une semaine pendant laquelle le prince se morfondit de plus en plus sur sa couche solitaire, elle trouva une troisième strophe. Mais malgré elle, le doute pénétrait dans son cœur contristé, et elle se sentait reprise par ses mauvaises idées de suicide, comme jadis lorsque tout Paris avait potiné sur son sensationnel essai d'empoisonnement. Si jeune et déjà empoisonnée !

Mois franchement, retourner avec les petits vernis, ou les rastaquouères, ou même conserver le prince, sous prétexte d'alliance russe, elle ne le pouvait plus. L'oiseau qui a connu l'air pur des cimes

ne peut plus voleter dans les marécages. Ce fut donc avec une mélancolie profonde qu'elle écrivit :

TROISIÈME STROPHE

Sois mon amant, je l'on supplie.
Sois mon Tillac ; montre-toi bon.
À présent je tiens à la vie
Et ne boit plus de laudanum.
Mais si, poète trop poltron,
L'amour de Diane t'effarouche,
C'est le bord du sombre Achéron
Qu'à la fin de l'envoi je touche.

Pour plus de sûreté, avant d'envoyer la ballade ainsi complétée, elle alla encore voir l'excellent Legouvé pour lui demander ses bons conseils.

— Eh bien ! lui dit-elle, ma ballade avec ses trois strophes, est-elle complète maintenant ?

— Pas encore, dit l'Immortel, vous avez oublié le principal.

— Quoi donc ?

— L'envoi. Un envoi dans lequel doivent reparaître les quatre dernières rimes, et tout le dernier vers.

— N'est-ce que cela ! s'écria Diane.

Et à la table même de l'académicien, elle improvisa, séance tenante :

ENVOI

Pierre, je t'aime, prends-moi donc !
Prends ma taille, mes yeux, ma bouche !
De tout cela je te fais don.

Mais arrivée au dernier vers, elle hésita un moment, puis elle adopta la variante suivante :

À la fin de l'envoi... je couche.

qui rendait certainement mieux sa pensée. Cette fois, le bon barde trouva la ballade suffisamment complète, et daigna répondre dans cette langue des Dieux dont il a le secret :

Trois, rue du Paon,
P'tit logement
Épatant.
J'vous attends.

UNE THÉROIGNE EN 1871



UN MATIN des derniers jours de mai 1871, nous conta Bressac, j'étais cantonné avec le 4^e dragons – les dragons Cornat, comme on disait alors – dans le village de Villejuif, lorsque je reçus l'ordre de me rendre le lendemain matin, à cinq heures, avec mon peloton à la prison de Bicêtre, pour y prendre un convoi de prisonniers fédérés que je devais conduire à Versailles.

Ah! la vilaine besogne, après les batailles de Borny, de Gravelotte, de Saint-Privat, et toutes les amertumes de l'année terrible! Même les luttes fratricides des Hautes-Bruyères, même la prise du fort d'Ivry, après un combat corps-à-corps, c'était encore la guerre, avec la griserie de la poudre; mais ce métier de garde chiourme! J'avais rêvé tout autre chose en sortant de Saint-Cyr, quelques mois auparavant.

Et pourtant, le lendemain matin, par un beau soleil qui piquait des étincelles d'or sur les bombes des casques et les boucles des harnachements, je sautai presque joyeusement en selle, car je n'étais pas en-

core blasé sur le plaisir de marcher en tête de mes trente-deux hommes, bien à moi, en grand chef, et sans autorité supérieure. À ma gauche s'étendait la vallée de la Seine, baignée dans le brouillard. L'herbe était humide de rosée avec de petites gouttes d'eau qui brillaient comme des perles, tandis qu'ailleurs, il s'était formé comme de longs fils de la Vierge. Les chevaux bien en main s'ébrouaient en humant avec plaisir la fraîcheur matinale ; derrière moi, mes dragons alignés par quatre, marchant gaiement, car la guerre est décidément une belle chose, quand on est revenu. Au loin, dans une vapeur bleuâtre, se dressaient les premières maisons du village de Bicêtre dominées par les hautes constructions du vieux château devenu hospice et prison. Et des évocations classiques, souvenir d'un passé encore si récent, chantaient dans ma mémoire de sous-lieutenant :

Quoi, grand Dieu ! La Harpe veut être
Du doux Monscrif le successeur !
Favoris d'Apollon, songez à votre honneur :
Voudriez-vous qu'on prit le Louvre pour Bicêtre ?

Arrivé dans la grande cour de la prison, je mis pied à terre, et montai chez le commandant. Je trouvai un vieillard enveloppé dans une grande capote bleu-roi sur les manches de laquelle apparaissaient

de vagues galons d'or ; l'homme était chauve ; une énorme moustache à la Bismarck cachait sa bouche complètement, et il avait de terribles sourcils gris en broussaille.

— Lieutenant, me dit-il, on va vous remettre vingt et un prisonniers que vous aurez à conduire sous votre responsabilité, à l'Orangerie de Versailles. Faites charger les armes avant de partir, et expliquez bien à ces mauvais bougres que vous avez plein pouvoir, que vous devez arriver à destination avec vos vingt et un prisonniers, morts ou vifs peu importe, pourvu que le compte y soit.

En même temps, il me tendait une liste, et dans la colonne un nom me frappa : Maria Dalet.

— Il y a une femme ? m'écriai-je surpris.

— Oui ; avec les hommes vous vous en tirerez à peu près ; mais avec cette mégère-là, vous aurez du fil à retordre, je vous en préviens. C'est une exaltée, une sorte de Théroigne de Méricourt à moitié folle. Ah ! la mâtime. Il faudra la surveiller d'une façon spéciale, si elle cherche à s'évader... pif, paf, vous avez plein pouvoir, je vous le répète, pourvu que le compte y soit à l'arrivée.

Je saluai militairement et descendis prendre livraison de mes prisonniers, dont je fis l'appel à haute voix, avant de me mettre en route. Lamentable troupe. Des tenues de garde nationale déchirées, maculées de boue, des képis bossués, un turban rouge sous lesquels apparaissaient des cheveux hirsutes, des barbes rudes, poussiéreuses ; dans le regard en dessous, l'inquiétude haineuse des fauves pris au piège, et aussi l'hébétude de pauvres diables qui se sentent emportés par les événements et marchent comme dans un mauvais rêve. Quant à Maria Dalet, c'était vraiment une superbe fille, une sorte de Théroigne, ainsi que m'avait dit le commandant ; elle était vêtue d'une basquine de velours, très échan-crée, laissant émerger le cou puissant et musclé, et sur sa chevelure brune, avec des boucles qui l'encadraient comme d'un chaperon d'onduleuses ténèbres, était campé un immense feutre à plumes rouges défrisées par la pluie. Les yeux surtout étaient merveilleux, des yeux mobiles pailletés d'or, des yeux immenses, à s'y noyer, et les mains enchaînées étaient encore noires de poudre.

— Maria Dalet, criai-je, en continuant mon appel, avec une voix qui tremblait un peu.

Elle accourut vers moi, d'un bond, agitant la cri-nière comme une Eryhnie, puis se campant toute droite :

— Tiens, sale Versaillais, voici pour toi !

Et elle me lança un crachat en plein sur mon uniforme. Je m'essuyai, impassible, et, d'ailleurs, je l'avoue, pas autrement dégoûté ; la bouche était si fraîche et les lèvres si pourpres ! Et tandis que les prisonniers s'attendaient à quelque acte de représailles, je formai ma colonne, encadrée entre deux files de dragons, haut le fusil, et, me plaçant à la gauche pour mieux surveiller, je traversai Gentilly, me dirigeant sur Versailles. Dès qu'on fut sorti du village, je fis enlever les menottes qui paralysaient les mouvements du bras et ralentissaient beaucoup trop la marche. Maria Dalet ne parut nullement reconnaissante de cette amélioration et se mit immédiatement à gesticuler, en vociférant :

Mon nom, à moi, c'est Marianne,
Un nom connu dans l'univers,
Et j'aime à porter, d'un air crâne,
Mon bonnet rouge de travers...

Elle aussi, comme l'*autre*, suivait la route de Versailles. Je lui intimai l'ordre de se taire, mais elle n'en tint aucun compte ; au contraire, ses rugisse-

ments devinrent de plus en plus furieux, et, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de constater combien la résistance nerveuse des femmes était supérieure à la nôtre. Dans ce troupeau déprimé, inquiet, une femme seule restait intransigeante, farouche, révoltée, conservant toute sa prestance et toute sa fierté. Cependant le soleil montait et la chaleur devenait accablante. Maria Dalet, qui essayait d'un revers de main la sueur qui perlait sous ses boucles, s'arrêta net et me dit :

— Je n'irai pas plus loin.

— Voyons, soyez raisonnable. Il est encore trop tôt pour faire une halte. Je ferai repos un peu plus loin, mais marchez.

— Tuez-moi si vous voulez, assassin, mais je ne marcherai pas.

— Je n'ai nullement l'envie de vous tuer, mais il faut que j'arrive à Versailles avant la nuit. Voulez-vous marcher, oui ou non ?

* *
*

Pour toute réponse, Maria s'assit sur le bord de la route, grinçant des dents, agitant son panache rouge d'un air de défi. Que faire ? Je ne pouvais perdre mon temps à discuter ; je la fis saisir par

deux cavaliers, et après une lutte navrante, la femme fut attachée avec des cordes à fourrage, en croupe sur le cheval de mon ordonnance, un gentil garçon qui s'appelait Aubertin et qui m'avait suivi pendant toute la campagne. Et les camarades de dire : « Ben, mon vieux (on ne disait pas encore : mon colon) tu ne t'embêtes pas ! C'est un enlèvement. Soigne-la bien ta fiancée. Ne la sème pas en route ! » Et autres plaisanteries qui faisaient partir des fusées de rire tout le long de la colonne. La « fiancée » ne riait pas. Après s'être agitée comme une couleuvre, elle avait constaté l'inutilité de ses efforts, et paraissait résignée. J'espérais donc pouvoir continuer ma route sans encombre, lorsque Maria, qui gardait sa main cachée sous sa jupe, la glissa tout à coup d'avant en arrière, et envoya un coup de couteau, à tout hasard, dans le dos du cavalier. La lame glissa le long du porte giberne, et Aubertin ne ressentit qu'une forte commotion.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-il surpris. Qu'est-ce qui se passe dans mon dos ?

Mais déjà le maréchal des logis Chambenoît avait désarmé la femme et la maintenait énergiquement. J'en avais assez. Il y avait tentative d'assassinat ; mes cavaliers étaient indignés ; de plus

ce mauvais exemple pouvait être contagieux, et ma grande jeunesse, ma moustache imperceptible de sous-lieutenant frais émoulu de l'école pouvaient encourager la révolte. Je sentis qu'il fallait sévir.

— Allons, ma fille, dis-je froidement, c'est vous qui l'avez voulu. Vous allez être fusillée.

Je la fis enlever et attacher à un gros arbre de la route. Puis, dix dragons mirent pied à terre et se placèrent à douze pas, tout en chargeant leur arme, au commandement du maréchal des logis. Cela devenait sérieux.

— Grâce, mon lieutenant, me dit Aubertin à voix basse ; elle est si jolie !

— Grâce ! me crièrent plusieurs fédérés. Quant à Maria Dalet, ses nerfs s'étaient enfin détendus, devant l'appréhension de cette justice sommaire et de cette exécution immédiate ; il faisait si beau, le ciel était si bleu, la nature paraissait en fête dans un décor ensoleillé. Elle songea peut-être que c'était bien triste de quitter tout cela, en pleine jeunesse, et de grosses larmes coulèrent sur son visage.

— Ayez pitié, monsieur l'officier. Je vous jure d'être sage jusqu'à Versailles.

Je feignis d'avoir un moment d'hésitation, mais je sais bien que, quant à moi, je n'aurais jamais eu

le cœur de faire de cette belle créature un cadavre. J'ordonnai de la détacher et de la replacer sur un cheval dont je fis descendre le cavalier, et, comme elle me l'avait promis, très douce, elle ne broncha plus jusqu'à Versailles.

Je remis en hâte mon convoi à la prévôté qui m'attendait à l'Orangerie. Le compte y était, le soleil se couchait dans la pièce d'eau des Suisses : j'échangeai un dernier regard avec les yeux pailletés d'or où tremblait encore une larme, et je repris au grand trot le chemin de Villejuif avec mes dragons redevenus soldats et non geôliers.

PAS UN SOL!...



EN MÉMOIRE d'Edgar Quinet et à l'occasion du centenaire de ce philosophe, le général André a consenti à rendre leur situation aux élèves de l'École polytechnique qui avaient été renvoyés simples soldats dans des régiments. Il nous a paru curieux de voir comment, dans des circonstances analogues, on pouvait être réintégré dans son grade sous le premier Empire.

Jean-Baptiste Solignac, celui qu'on appelait le beau Solignac, s'était engagé comme volontaire en 1791, comme tant d'autres, au bruit des roulements de tambour, grisé par la grande idée que la patrie était en danger. Nommé successivement aux grades de capitaine, de chef de bataillon et d'adjudant-général, il secondait Bonaparte dans la journée du 13 vendémiaire, commandait une brigade en Italie, était blessé à Novi et dès 1804, c'est-à-dire en moins de treize ans, était nommé général de division. C'était le bon temps !

Après Austerlitz, il resta en Italie sous les ordres du général Masséna qui avait reçu l'ordre de lever de fortes contributions de guerre. L'Empereur, trompé ou non trompé sur la destination qu'une partie de ces fonds avait reçue, chargea le ministre des finances de tirer sur le maréchal Masséna une lettre de change de trois millions, et sur le général Solignac une traite de huit cent mille francs.

Masséna s'exécuta et acquitta la sienne; mais Solignac, fort de son innocence absolue, se cabra, et déclara fièrement qu'on n'aurait « pas un sol de lui ».

L'Empereur n'aimait pas beaucoup qu'on résistât à ses volontés, et le beau Solignac fut purement et simplement destitué.

Voilà donc notre Solignac mis à pied, à trente-deux ans, en pleine force de l'âge; et à quelle époque! Au moment où, par suite de la quatrième coalition, les camarades allaient se battra un peu partout, où la Prusse alliée à la Russie et à l'Angleterre se préparait à entrer en ligne; redevenir simple pékin, ronger son frein, se boucher les oreilles pour ne pas entendre les grondements du canon, et fermer les yeux pour ne pas lire les bulletins de victoire. Ce n'était pas possible!

* *
*

Un beau jour, Soult, qui à ce moment-là était à Nuremberg, voit entrer dans son cabinet un grand gaillard en bottes à revers, sanglé dans une longue redingote à haut collet, comme les civils en portaient à l'époque, et, très étonné, il reconnut sous cette tenue bourgeoise le général Solignac.

— Parbleu, lui dit Soult, je suis heureux de vous voir, car votre arrivée me prouve que vos querelles avec l'Empereur sont terminées.

— Terminées, pas du tout. J'ai demandé à faire cette campagne ; on m'a refusé, et puisqu'on ne veut plus de moi comme général, je vais servir comme grenadier ou comme cavalier dans le régiment de l'avant-garde qui me conviendra le mieux.

— Alors, mon cher camarade, vous me mettez dans un terrible embarras.

Et Soult montra à Solignac l'ordre qu'il venait de recevoir du major général Berthier, et qui était ainsi conçu :

« L'Empereur défend qu'aucun général ne rejoigne le quartier impérial ni aucun des corps de la Grande Armée, à moins d'être muni de lettres de service ou d'ordres spéciaux qui l'y appellent.

Vous veillerez à ce que, dans votre gouvernement, cet ordre soit ponctuellement exécuté, et vous ferez rétrograder sur la France tout officier auquel cet ordre serait applicable. »

— Retourner en France ! jamais ! s'écria Solignac. J'aimerais mieux me brûler la cervelle !

— Écoutez, dit Soult, je veux bien ne pas considérer une visite d'amitié comme une entrevue officielle ; mais que pourrais-je si le commandant de place qui a reçu les mêmes ordres que moi s'opposait à votre passage ? Donc, traversez la ville sans vous nommer, continuez votre chemin sans vous arrêter, et ne dites pas quelle route vous comptez suivre.

Solignac comprit que cette triple recommandation était absolument nécessaire et, incognito, continua sa route, où il eut la chance de rencontrer Murat à la tête d'un parti de cavalerie. Il implora, supplia, avec de grosses larmes qui roulaient sur sa rude moustache ; et Murat, ému par ce désespoir, et d'ailleurs moins craintif que Soult devant les responsabilités encourues et les colères du terrible maître, permit à son camarade d'entrer comme simple cavalier, sous le nom de Souldray, dans un régiment de hussards qui faisait partie de son commandement.

* *
*

Et le beau Solignac, heureux comme un roi, ré-
endosse le spencer à taille courte et à tresses
blanches, avec une manche vierge de toute espèce de
galons. Il panse son cheval d'armes, fait les corvées
de fourrage, mange la soupe du soldat et couche sur
la dure. Cependant les autres hussards éprouvaient
comme un respect instinctif pour ce cavalier de si
fière mine, et qui, engagé de la veille, paraissait un
troupier fini, connaissait tous les secrets du métier ;
et, bien qu'il fût accueillant et jovial, ils n'osaient
pas se familiariser avec lui, devinant qu'il y avait,
sous cet enrôlement, quelque mystère romanesque.
D'ailleurs, ce manque de confort, cette existence un
peu rude n'était-elle pas largement compensée par le
plaisir de faire campagne, de galoper haut le sabre,
botte à botte, dans le rang, comme en 1791, et
d'échanger de beaux coups de banderole avec les
Prussiens ?

— Ça me rajeunit de quinze ans ! pensait notre
vaillant hussard, qu'on appelait maintenant la beau
Souldray, comme on disait jadis le beau Solignac. Il
se bat à Schleitz, à Saalfeld, à Iéna, n'ayant qu'une
crainte, celle d'être reconnu par Lannes, Augereau,

Ney, au hasard des rencontres. Quant à l'Empereur, il était peu probable qu'il fit attention à un simple cavalier qui, d'ailleurs, se dissimulait toujours dans le rang et s'arrangeait pour passer inaperçu après la bataille.

Cependant, quelques jours après le nouveau succès de Davout à Auerstædt, succès qui, remporté le même jour et à la même heure qu'Iéna, anéantit la puissance prussienne, l'Empereur passa une grande revue de l'armée victorieuse dans une vaste plaine qui s'étendait le long de la Saale. À tout hasard, Solignac s'était placé au second rang de son escadron, mais son capitaine, qui tenait à mettre ses plus beaux hommes en vedette, s'était empressé de le replacer au premier. Notre hussard était donc mal à l'aise, lorsqu'il vit le maître avancer au pas de son cheval blanc ; cependant il espérait encore, étant dans la position de « présentez sabre », arriver à se dissimuler derrière la grande latte tout ébréchée à force d'avoir frappé d'estoc et de taille. Mais le moyen de ne pas remarquer ce gigantesque cavalier, dont le shako-mirliton dépassait celui de tous les camarades ! Comme c'était à prévoir, Napoléon s'arrêta :

— Le nom de ce hussard ? demanda-t-il au colonel.

— Souldray, sire.

Mais l'Empereur fixait toujours le cavalier, puis il dit :

— Moi, je crois que ce Souldray s'appelle le général Solignac.

Il y eut un moment de stupeur et de recul, chez les deux cavaliers d'encadrement, tandis que Murat acquiesçait :

— Sire, c'est en effet, le général Solignac. Pardonnez-lui d'avoir transgressé vos ordres, mais ma division y a gagné un vaillant sabreur et un rude soldat.

L'Empereur était de bonne humeur, ce matin-là, et il avait, à cet effet, toutes sortes de bonnes raisons. Il pinça l'oreille du hussard, et lui dit :

— Allons, mauvaise tête, je vous rends le commandement d'une division.

— Merci, sire, lui répondit Solignac sans se troubler autrement, mais... la question de la traite... la petite traite de huit cent mille francs ?

— Eh bien, puisque vous ne la devez pas, vous ne la payerez pas, c'est entendu.

Le soir même, Solignac remplaçait le général de Billy, tué l'avant-veille à Auerstædt, et, comme il se l'était juré, il reprenait son commandement « sans

qu'on eût de lui un sol », Heureuse époque, où pour se faire rendre justice et pour se faire réintégrer dans ses grades il suffisait d'être brave, honnête et bon Français !...

PENDANT « HAMLET »



ENFIN, je vous retrouve, madame Manchaballe, qu'étiez-vous donc devenue ?

— C'est plutôt à vous, monsieur Richard, qu'il faut poser la question. Vous devenez d'un rare ! On ne vous voit plus au foyer de la danse.

— Parbleu, depuis quelque temps on ne donne jamais de ballets dans votre Opéra ! Tout à Wagner ! Je ne viens pas pour voir Brutus. Mais dès que j'ai vu annoncer *Hamlet* et la fête du Printemps ! je suis accouru.

— Eh bien, moi, j'ai été très prise à l'Épatant, où Rebecca et Judith répétaient le divertissement réglé par monsieur Hansen, sur quatre valse de Métra.

— Ah ! oui, je sais. On a trouvé cela fort joli.

— Monsieur Hansen avait vu, en Autriche, mettre en action des valse de Strauss ; il a pensé qu'on pouvait aussi animer les valse de celui qui, en France, fut le maître incontesté du genre. Alors il a choisi, *les Roses, la Vague, la Nuit et la Neige*. Quatre petits tableautins.

— Eh bien, ma digne amie, pendant que votre fille danse en chasseur, donnez-moi quelques détails sur les petits tableaux.

— Pour le premier, monsieur Richard, figurez-vous un décor de rêve, où tout était rose depuis les buissons, jusqu'aux colonnes de marbre, jusqu'aux nuages du ciel. Puis, sous la direction de monsieur Vizentini, commençait cette chère valse, tant aimée :

Viens avec moi célébrer le printemps
Nous cueillerons des myrtes et des roses...

L'a-t-on assez chantée et dansée ! Les membres du cercle la saluaient au passage comme une vieille chanson au rythme de laquelle ils avaient tenu dans leurs bras au temps de leur belle jeunesse, des valsesuses blondes et brunes, et évoquaient dans leur souvenir de gracieuses silhouettes. Et alors Sandrini apparaissait vaporeuse, aérienne, le torse émergeant de pétales de roses, suivie de près par Piodi, Judith, Régnier, Gallay, Violat, Meunier, Billon.

— Que c'était comme un bouquet de fleurs !

— Parfaitement. Tout cela s'enchevêtrait, tourbillonnait sous les baisers des papillons, comme si l'on eût agité des gerbes de roses, et comme si la

reine des fleurs eût répandu son parfum triomphant dans la salle. Une griserie de l'oreille et des yeux.

— Vous décrivez très bien, madame Manchaballe; et *la Vague*, parlez-moi de *la Vague*?

— Ce divertissement-là est peut-être encore plus réussi que le premier. C'est Robin, la pauvre Robin, qui est entrée avec des gouttelettes de diamants dans ses cheveux noirs comme Venus sortant de « Londres », le corps drapé dans une gaze verte flottante simulant l'écume des flots.

— Ah! je me la figure très bien, comme a dit Musset :

... Vénus Astarté, fille de l'onde amère...

Et fécondait le monde en tordant ses cheveux!

— Elle ne tordait pas ses cheveux, monsieur Richard : elle agitait sa gaze verte avec des mouvements onduleux rappelant l'agitation des flots, avec un gracieux cortège de lames également vertes; Ixare, Morlay, Firon, Souplet, Guillemain, Gillet, évoluant sur le rythme berceur de *la Vague* du grand maître. Tout à coup on a vu bondir en scène huit amours de fillettes, en costume de Kate-Greenaway, c'est-à-dire avec de grandes capelines, des jupes blanches, ornées de gros nœuds roses, et des petits

souliers jaunes laissant voir les chaussettes à mi-jambe. Alors, les bambines ont prestement enlevé chaussettes et souliers, et retrouvant leur jupe comme font les petites filles pour aller jouer, jambes nues, sur le sable, elles ont pénétré en rang dans la mer, avec des mines de chattes craignant de mouiller leurs pattes, avançant ou reculant, marchant ou fuyant, suivant que les vagues exécutaient un mouvement de flux ou de reflux, jusqu'au moment où elles finissaient par être complètement submergées et recouvertes, en groupe, par les gazes vertes, tandis que Robin les regardait, attendrie et souriante.

— Ah ! ça, par exemple, ça devait être tout à fait exquis !

— Je ne saurais vous dire, monsieur Richard, la grâce précoce de ces gamines dont l'aînée n'avait pas douze ans. Déjà une science du geste, une légèreté dans la démarche, une harmonie dans les poses. Jamais les membres de l'Épatant n'avaient été à pareille fête, et l'on a voulu revoir une seconde fois tout le divertissement. Un peu plus on aurait trissé.

— Diable ! Voilà de ces émotions dont il ne faut pas abuser à un certain âge !...

Je refuse de comprendre vos légèretés, et j'arrive à *la Nuit*. Le décor a pris des tons lilas, et la lune a

baigné la nature de sa lumière argentée. Alors, nous avons vu apparaître Torri, la belle Torri, avec Rebecca, Carré, Beauvais, Violat. Ah! si vous aviez vu Rebecca en Nuit, avec son costume de tulle noir étoilé et ses grandes ailes de corbeau formant casque.

— Une belle nuit pour une orgie à la tour!

— Je ne comprends jamais un mot de ce que vous me racontez. Mais la nuit poétique, mystérieuse, accompagnée de chauves-souris, a étendu son manteau sur toute la nature qui, sur les doux accords de Métra, a fini par s'endormir dans une sérénité profonde. Il est bon d'apprendre aux membres des cercles que la nuit est faite pour dormir... surtout quand on a à répéter au foyer à neuf heures. Il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne saurait trop dire.

— Parfaitement. L'œuvre de monsieur Hansen dégageait un haut enseignement.

— Enfin, cela s'est terminé par *la Neige*. Du haut du cintre la neige « au blanc cortège » a fait son apparition, et s'est mise à tomber en tourbillons, tandis que notre gracieuse étoile, mademoiselle Zambelli, tout en blanc, avec des touffes de soie floche, exécutait des entrechats six de volée, devant tout le corps de ballet, auquel s'étaient jointes les petites revenues avec des douillettes de satin et des petits

manchons doublés de cygne blanc. Et la fête s'est terminée par cette grande symphonie en blanc majeur, avec les sujets qui bondissaient de plus en plus haut sous la neige qui tombait de plus en plus dru ; et les membres du cercle enthousiasmés ont fait une ovation, non seulement aux gracieuses interprètes, mais au maître de ballet Hansen, qui avait su trouver une idée nouvelle, chose rare.

— Vous avez eu raison de me raconter tout cela. J'irai le féliciter après « la fête du Printemps », car il doit être très occupé à cette heure-ci.

— Il est là-bas dans le trou du souffleur ; le voyez-vous, suivant avec émotion les sauts de chat de Zambelli, qui ce soir remplace pour la première fois la créatrice. Au lieu des pas essoufflés de la grosse dame aux jambes maigres que les abonnés avalent surnommée « le saucisson à pattes », nous avons maintenant la jeunesse, le ballon, l'élévation, tout enfin ! Aussi, voyez l'ovation qu'on lui fait, malgré un léger accident après sa cueillette du gui, et comme elle envoie gentiment des baisers au public, à pleines mains et à pleines lèvres. Bravo, Zambelli !

— Et Calvé, dans le rôle d'Ophélie, ça a-t-il bien marché ?

— Un triomphe merveilleux, monsieur Richard. Rappelée quatre fois après le troisième acte. Tenez, précisément, la voilà qui entre avec ses cheveux blonds épars, sa robe blanche et sa brassée de fleurs qu'elle va distribuer à tout le corps de ballet. Avant, cette scène était seulement prétexte à vocalises; maintenant voyez cet air égaré, ces yeux fous, ces chants plaintifs coupés par un éclat de rire strident. Comme tout cela est composé, vécu et joué!

— Le fait est que c'est tout à fait bien. À propos, madame Manchaballe, je voulais vous poser une question intéressante. Pour Hamlet, tout a été dit sur l'Hamlet maigre et l'Hamlet « au lard ». Mais pour Ophélie, quel est votre avis? Doit-elle être svelte ou dodue?

— Dame, monsieur Richard, il y a eu des Ophélie maigres comme Reichenberg, Melba, Eames; il y en a eu de grosses comme madame Miolan-Carvalho; madame Calvé est plutôt potelée, et me semble mieux convenir au côté plastique du personnage.

— Pourquoi, madame Manchaballe?

— Mais, monsieur Richard, pour déplacer un plus grand volume d'eau et, par conséquent, mieux flotter quand elle s'en va à la dérive, en chantant sur le fleuve.

— C'est très juste, et j'expliquerai cette raison physique à monsieur Gailhard. Il va vous quitter pendant quelques jours, monsieur Gailhard ?

— Oui, il s'en va une quinzaine pour voir son ami Constant à Constantinople. Dites-moi, monsieur Richard, renseignez-moi à votre tour. Est-ce parce que monsieur Constant y habite que l'endroit s'appelle Constantinople ?

— Mais évidemment, Constantinople veut dire : Ville de Constant.

— On s'instruit tous les jours ; mais le ballet est fini ; je remonte bien vite dans la loge de Judith. Bonsoir, monsieur Richard.

— Sans adieu, madame Manchaballe.

NUANCES DE SENTIMENT



ON NE LIT PAS assez la quatrième page des journaux. À certaines époques, les annonces dégagent une philosophie profonde. Il y a de tout là-dedans, des espérances naïves, des envolées d'idéal, des recherches sadiques, des déclarations sentimentales et prud'hommesques ; mais par-dessus tout on sent la vertigineuse course vers le louis, et l'âpre lutte pour la matérielle.

Loin de nous la pensée de crosser les pauvres filles qui, ainsi que le dit Musset, « vous offrent un baiser pour un morceau de pain » ; nous avons pour elles toute la pitié attendrie que l'auteur des *Misérables* éprouvait pour Fantine, et pour les malheureuses que par une ironie macabre l'on nomme des filles de joie. Mais, ce qui est toujours amusant, c'est le vieux monsieur dont le cœur n'a pas su vieillir, la veuve incomprise et qui voudrait tenter de nouvelles expériences, le bourgeois quinquagénaire qui désire faire une fin... ou peut-être autre chose, la jeune fille riche, mais avec petite tache et dépourvue de rela-

tions, et qui tous se disent, malgré le peu de sérieux du moyen : « Qui sait, cependant?... Le hasard est si fantaisiste ». Et ils envoient leurs petites notes et attendent ensuite la réponse dans une angoisse délicate.

C'est dans cette catégorie qu'il faut classer le galant bijoutier : *Je croyais mariage impossible par annonces, mais un ami très heureux m'apprend qu'il a ainsi trouvé le bonheur. Bijoutier, trente ans, bien sous tous les rapports (ô modestie!), dot cinquante mille francs et espérances. Je désire me marier avec jeune fille ou veuve, jolie, intelligente, ordonnée. Je recherche physique, santé, avant situation financière. Dot minime : trente mille francs.*

Il ne tient pas à l'argent... mais il faut avoir trente mille francs, et il demande que la femme soit « ordonnée ». Cet amoureux m'a l'air de savoir compter. Comme je préfère le caractère de l'affectueux greffier de la justice de paix :

J'ai vingt-huit ans, quatre mille francs de rente. Suis sur le point d'obtenir un greffe de justice de paix dans la banlieue (!). Brun, pas plus mal qu'un autre (Hum ?), très affectueux, désire mariage avec jeune

filie très gentille, ayant petite ou grosse dot, mais surtout très bonne.

Petite ou grosse dot. Évidemment il aimerait mieux une grosse dot qui s'ajouterait aux émoluments du greffe de banlieue, mais enfin il veut surtout une bonne femme. Ça doit pouvoir se trouver. Quittons maintenant ces horizons bourgeois et rétrécis pour entrer dans le domaine de l'imagination :

Jeune et original, réellement riche, veut mariage. Seule condition : l'intéresser (????). Pour cela, envoyer détails (!), voire même photos. Riche ou pauvre, peu importe ! Si utile, irai apprécier (ô euphémisme !). Correspondantes à l'étranger et même en province.

À l'étranger, et même en province ! la gradation est bizarre, mais je la comprends. Le monsieur original consentirait à voyager, soit ; mais comment l'intéresser ? Il est peut-être excessivement difficile à intéresser, ce monsieur ; ce que les troupiers, dans leur argot imagé, appellent « dur à reluire ». En tout cas, puisqu'il semble haïr la banalité, on pourrait peut-être l'aboucher, si j'ose m'exprimer ainsi, avec la dame, qui écrit :

Allons, pour une fois (ce doit être une Belge) je laisse mon scepticisme dormir (heureux scepticisme !).

Je crois réellement rencontrer par l'annonce un homme spirituel et distingué, pas banal... Halte-là! Je m'arrête. Le reste viendra plus tard (?).

Et c'est signé : *E. Maboule!* On n'invente pas ces choses-là. Cependant, comme bizarrerie, nous avons mieux.

Jeune fille, jolie, distinguée, vingt ans, désire mariage avec un monsieur, nègre ou mulâtre, ayant belle position.

Pourquoi cette préférence pour le jus de réglisse? Je sais bien que les nègres passent pour avoir des qualités de résistance spéciales; cependant, à Paris, les nègres ayant belle situation sont assez rares. Ah! si Cochineal vivait encore! Je ne vois guère que Chocolat, et encore je ne sais pas si les gifles sont très rétribuées au Nouveau-Cirque, et si Footit donnerait son consentement. Il s'agit peut-être d'une jeune fille.

Vingt ans, ô Roméo, l'âge de Juliette!

qui en est arrivée au point de désespérance où l'on accepte tout, même le nègre. On ferme les yeux : la nuit tous les blancs sont noirs, on songe à la belle

situation, et l'on murmure : « Ah ! c'est vous qui êtes le nègre?... Continuez. »

Il y en a qui montrent vraiment trop le bout de l'oreille.

Je suis jeune, gentille, élégante, et désire mariage avec monsieur n'importe quel âge, pourvu qu'il soit riche.

Celle-là passe sur l'âge, mais pas sans doute sur la couleur ; du moins elle n'en parle pas : un octogénaire blanc, et vert... Il y en a d'autres qui avouent ce qu'il serait peut-être plus prudent de cacher :

Jeune fille aisée, bien sous tous les rapports, mais santé très délicate, trouvera-t-elle mariage avec monsieur riche ?

Je ne vois pas très bien le monsieur riche désireux de se transformer, de gaieté de cœur, en garde-malade, avec l'idéal, sublime sans doute, de rétablir, à force de soins, de biftecks bossus, d'iodure de fer, et peut-être d'huile de foie de morue, la santé très délicate de la jeune fille. Un mauvais estomac, peut-être ? Horreur ! Maintenant voici un touchant appel à la vieille noblesse française :

Si charmant et riche prince, duc, marquis ou comte, désire pour épouse, une jeune et jolie femme du

grand monde, lui écrire : Smart, Remise à personne de la même société qui servira d'intermédiaire.

Allons, paraissez, charmant prince — j'aurais mieux aimé Prince Charmant — ducs, marquis, ou comtes authentiques ! Mettez-vous en rapport avec l'intermédiaire « de la même société ». Surtout, n'allez pas confondre avec la société à côté ! Ce nom de « Smart » ne suffit-il pas à vous rassurer sur la femme du grand monde qui voudrait vous faire partager sa noble couche, et fouler ses draps armoriés : langue de feu sur fond de gueule, et comme devise : « J'en passe, et des meilleures ! »

Par exemple, inutile aux vicomtes et aux barons de se présenter, à moins qu'ils ne puissent justifier d'une correspondance sérieuse entamée avec Notre Saint-Père le Pape, en vue d'un avancement dans l'ordre héraldique.

Mais j'arrive à l'annonce qui m'a le plus intrigué. J'aurais cru à une plaisanterie, si elle ne repaissait pas de temps en temps, en bonne place, et à de longs intervalles :

Jeune homme, trente-deux ans, pas d'infirmités, physique agréable, soixante-quinze mille francs (ce n'est pas un compte), désire épouser demoiselle ou

dame amputée d'une jambe (!!); mille francs à qui lui indiquera amputée. Cette annonce est sérieuse et pas une fumisterie. Rien des agences.

Je me creuse la tête pour trouver à quel mobile obéit le monsieur de trente-deux ans et sans infirmités. Je comprenais encore le nègre, mais l'amputée? Pourquoi ce moignon? Pour être sûr qu'elle ne fera pas de bicyclette, et qu'on pourra dire d'elle, comme de la chaste Lucrèce :

Elle fila la laine, et garda la maison.

La romance de Moignon! Mais on peut trotter avec une jambe de bois, et je ne sais même pas si cette jambe de charme serait une garantie sérieuse contre le cocuage. Et voyez quelle inépuisable mine pour le vaudevilliste! D'abord, l'intermédiaire qui a trouvé une adorable femme unipède, si j'ose m'exprimer ainsi, mais qui, jugeant l'objet très rare, trouve la somme de cinquante louis un peu mince, et ne veut indiquer son amputée que contre une commission plus forte. Et les lettres abracadabrantes échangées à ce sujet, et les visites, et les entrevues, et les présentations des sujets : « Toc-toc-toc. Ciel, c'est elle! je reconnais son pas! »

Et ce qu'il y aurait de plus joli – car tout arrive même l'in vraisemblable – ce serait que l'homme à la réclame qui avait voulu seulement se divertir un brin, rencontrât une amputée tellement délicieuse qu'il l'épousât, et se trouvât ainsi muni, pour le restant de ses jours, d'une jeune phénomène. On n'est pas de bois, ou du moins tout entière de bois, et qui sait, mon Dieu, qui sait?... Il y a toujours des surprises avec les gens qui ne sont pas comme les autres, et ceci me rappelle une histoire que je vais atténuer pour mes lectrices. Un monsieur avait parié avec un autre qu'à eux deux ils avaient plus de quatre pouces de pieds. Le pari est tenu, et le premier se déchaussant, prouve triomphalement qu'il a trois pouces.

– Eh bien! monsieur, riposte l'autre, vous perdez avec un beau jeu... moi je n'en ai qu'un.

C'est égal, on peut plaisanter sur cette quatrième page, mais en dépit des loustics qui y trouvent un champ tout ouvert à leurs facéties, il n'en est pas moins vrai que cette page est lue et relue par des milliers d'êtres qui espèrent y trouver non seulement le pain quotidien, mais la fantaisie, l'amour, et même cet oiseau plus rare encore, le bonheur !...

LE PETIT JEU



C'ÉTAIT CERTAINEMENT un excellent serviteur que le capitaine Manganès, et, comme dans la chanson, il était adoré du soldat qu'il réjouissait par ses saillies grivoises agrémentées d'un fort accent méridional, car Manganès était né à Palavas, près de Montpellier, et, bien qu'il eût roulé dans une foule de garnisons successives, il avait gardé du pays natal le goût des gaudrioles pimentées. Il sortait du rang, et il aimait le troupier pour avoir partagé avec lui ses fatigues, ses travaux et ses joies. Nulle part, les chambrées n'étaient plus propres, les hommes mieux tenus et la soupe meilleure que dans la compagnie Manganès. Par exemple, il sacrait, jurait, tempêtait, menaçant de tout casser et de fourrer à la boîte ces tas de rossards, il terrifiait les bleus, mais les anciens savaient que cette colère était toute de surface, et que ce bourru bienfaisant ne punissait jamais, plein d'affection attendrie pour le petit soldat. On se serait fait hacher pour lui, et quand, à la manœuvre, il désirait mettre pied à terre, c'était tou-

chant de voir le zèle avec lequel on se précipitait pour lui tenir l'étrier, Pitou n'ayant pas à sa disposition de multiples moyens de témoigner sa reconnaissance.

Mais si Manganès avait du succès à la caserne et à la cantine, où il ne craignait pas d'aller prendre son apéritif sur les tables poissonneuses, côte à côte avec les adjudants et les « doubles », il plaisait moins dans les salons où ses rudes propos détonnaient et où ses gaillardises inquiétaient les jeunes ménages. C'est lui qui disait à la femme du major, qu'il rencontrait avec un ventre décelant une position intéressante :

— Hé ! hé ! Nous avons donc fait des bêtises ? Té !

Et l'on citait toujours sa réponse à une petite femme de lieutenant de cuirassiers, nouvellement mariée, qui se plaignait d'être réveillée à cinq heures du matin par l'ordonnance venant chercher son officier pour la manœuvre :

— Ah ! évidemment, pour une dame, un cuirassier de plus ou de moins, dans un lit, ça se remarque.

Sur la demande de la baronne, et à son grand regret, car il avait pour le capitaine une profonde estime, le colonel baron du Brochard avait dû renoncer à inviter Manganès chez lui, à la suite de quelques intempérances de langage et de gaffes re-

tentissantes. Pour ne pas le froisser dans son amour-propre, il avait d'abord biaisé, donnant ses réceptions lorsque Manganès était en permission ou en congé ; puis il avait inventé pour lui des services de ronde ou des exercices d'orientation nocturne, précisément les soirs de ses fêtes, une ou deux fois, il s'excusa sur un oubli du secrétaire qui, surmené, avait passé le nom sur la liste, et Manganès, ravi au fond d'éviter une corvée mondaine, acceptait ces raisons sans la moindre arrière-pensée, et faisait, ces soirs-là, un *rams* délicieux au café avec les négociants de la ville.

Pourtant, à la longue, il crut voir un parti pris, et cet ostracisme lui causa un certain chagrin : ne pas aller aux soirées du colonel, c'était l'idéal, mais ne pas être invité, c'était dur pour un vieux brisquard comme lui. Il résolut donc de s'en ouvrir un jour, franchement, avec son chef, et comme, lui excepté, tous les officiers du corps avaient reçu un petit carton pour une tasse de thé, le samedi suivant, il crut l'occasion bonne pour aborder la question, carrément. À la sortie du rapport, où Manganès avait été particulièrement brillant, sa théorie sur les repas variés ayant paru très supérieure à celle de ses cama-

rades, il arrêta le colonel du Brochard dans la cour d'Arcole, et lui dit :

— Pardon, mon colonel, j'aurais à vous parler.

— Ah ! c'est vous, Manganès. Bravo, pour votre projet du bœuf rôti au four, chez le boulanger. Il y a là une idée qu'on n'avait pas eue dans les autres compagnies et qui est... géniale, tout à fait géniale. Je suis sûr qu'avec un bon rata de pommes de terre, vos hommes se lécheront les doigts de ce plat nouveau.

— Merci de ces compliments, mon colonel, j'en suis très fier, et ils me vont au cœur, car le bien-être du soldat, c'est ma marotte ; certains, plus forts que moi, piochent de Brack et Jomini, moi, je travaille la popote. Chacun son lot.

— C'est un lot qui a bien son utilité, mon cher capitaine.

— Mais, mon colonel, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai appris que tous les officiers avaient été invités pour samedi prochain chez madame la baronne du Brochard... et moi, je n'ai rien reçu.

— Simple oubli du secrétaire, sans doute, répondit le colonel un peu embarrassé. Je verrai, je m'informerai...

— Non, mon colonel, ce n'est pas un oubli du secrétaire, car voilà plusieurs fois que le cas se produit.

Voyons, très franchement, avez-vous quelque chose contre votre vieux capitaine ?

— Moi ? Non, certes, je vous apprécie et vous estime... mais, c'est ma femme, madame du Brochard...

— Mais que lui ai-je fait, à la colonelle, nom d'une brisque !

— Eh bien ! voici : je n'irai pas par quatre chemins ; au surplus, entre honnêtes gens, le mieux est de se dire la vérité. Plusieurs jeunes femmes du corps se sont plaintes de vos histoires un peu... salées, de votre gaieté méridionale, de vos propos un peu soldatesques. Je serais désolé de vous froisser, mais certaines plaisanteries très drôles à la cantine sont moins appréciées dans un salon. Il n'y a là ni méses-time ni impolitesse. C'est une espèce de précaution que nous prenons contre vous-même. Comprenez-vous ?

— Je comprends très bien, mon colonel ; n'empêche que si cette consigne n'est pas levée, je me croirai obligé de ficher le camp en demandant à changer de corps, car j'aurais ici une situation impossible de pestiféré et de paria.

— Changer de corps ! mon bon Manganès, mais vous n'y songez pas ! Je serais tout à fait désolé de perdre un capitaine tel que vous. Tenez, laissez-moi

en parler à madame du Brochard. Nous verrons à trouver un terrain d'entente.

Le lendemain, Manganès était mandé chez le colonel qui, très souriant, dit en lui prenant les mains :

— Asseyez-vous là, mon ami : l'affaire est arrangée, et madame du Brochard sera heureuse de vous avoir à sa soirée, samedi prochain.

— Bien, mon colonel, vous remercieriez madame la baronne. Elle est très chic.

— Seulement, il y a une petite condition. Ce que vous désirez, c'est que vos camarades vous voient chez moi, afin de bien leur prouver qu'il n'y a, contre vous, aucune prévention personnelle ; mais, du moment que vous y êtes, vous ne tenez pas absolument à parler aux femmes ?

— À ces mijaurées ? Oh ! pas du tout ! et à dire vrai, j'aime mieux me taire que de débiter, la bouche en cœur, toutes les fadaises que j'entends dans les salons.

— Alors, c'est parfait. Vous venez, vous circulez, vous écoutez la musique, vous causez avec vos camarades, vous buvez ce que vous voulez au buffet... mais vous êtes muet avec le sexe faible.

— C'est juré, mon colonel. Je n'ouvrirai le bec que pour me rincer la dalle.

À nouveau, le colonel serra les mains du brave Manganès, et le samedi suivant, celui-ci, en grande tenue de service, avec ses épaulettes numéro 1, sa croix et ses médailles, faisait une entrée sensationnelle chez madame la baronne du Brochard. Très digne, il s'inclina, sans proférer un mot, devant sa supérieure un peu inquiète, et pendant toute la soirée, il tint stoïquement sa promesse.

— Bah ! pensait-il, j'ai peut-être l'air d'un sauvage, d'une tourte, mais, au moins, je n'ai pas l'air d'un soudard, et personne ne se plaindra.

Après le thé, comme la soirée languissait un peu, le capitaine-instructeur proposa de jouer aux jeux innocents, avec des gages et des pénitences ; et la baronne du Brochard ayant approuvé, on choisit le petit jeu qui consiste à finir des mots dont on donne les premières syllabes, mots que chaque joueur doit compléter, sans hésitation, au moment où on lui jette une balle. On s'assit en cercle, et la partie commença, très animée. Le mot choisi par le capitaine-instructeur était *l'épi*. On jeta la balle à la commandante qui répondit :

— ... gramme.

Elle lança la balle au major Mollian qui, jamais pris sans vert, répondit :

— ... taphe.

Le major envoya la balle à une petite femme de lieutenant, nouvellement mariée, qui minauda :

— ... phanie.

C'était fort bien, mais celle-ci, qui ne connaissait pas Manganès, lui lança, à son tour, la balle, en répétant le mot : *l'épi?*...

— ...sotières ! répondit Manganès d'une voix formidable.

Et, très content de lui, il salua, et se rassit dans son fauteuil, tandis qu'un nuage passait dans l'assemblée médusée.

LE TRAITEMENT



LE VICOMTE Tugdual de Saint-Monokhl n'était certainement pas malade. C'était un vigoureux Breton bretonnant devant l'Éternel, qui, installé avec la marquise douairière sa mère, dans le manoir de Coatserho, passait son temps à chasser, à boire et à mettre à mal les jeunesses de Plouganou, la Hougue, et autres petits villages environnants.

Cependant, depuis l'hiver dernier, à la suite des chasses, il se sentait dans le larynx certains chatouillements, comme si une petite bête à mille pattes s'était complue à exécuter des promenades hygiéniques aux environs de sa lulette. On consulta Kerfauzon, l'excellent médecin de Morlaix, et celui-ci déclara que le vicomte avait des granulations et qu'il lui fallait les eaux d'Aix.

— Va pour les eaux d'Aix, riposta le vicomte, on affirme que c'est un endroit charmant.

— Il y a une chapelle ? demanda la marquise.

— Comment donc, opina le docteur, deux superbes églises. De plus, je connais le docteur Lami-

roux. C'est un de mes bons amis, et je donnerai à monsieur votre fils une lettre d'introduction.

Et voilà pourquoi, ces jours derniers, Saint-Monokhl débarquait à Aix-les-Bains, avec une collection de *suits* en flanelle variés, dont les rayures n'avaient pas été choisies à la légère.

Après s'être installé à l'hôtel de l'Europe, dans une chambre donnant sur des jardins qui évoquaient, avec leurs corbeilles fleuries, une vague idée du paradis terrestre, il se présenta chez le docteur Lamiroux qui, à vrai dire, fut un peu étonné en voyant entrer dans son cabinet un solide gaillard, à la mine fleurie, avec une taille de tambour-major et des épaules de portefaix :

Vous avez des rhumatismes ?

— Non, docteur, non, de simples chatouillements dans la gorge.

— Ah ! ah ! Voyons cela. Parfaitement. Granulation très accusée. Il ne faut pas plaisanter avec les granulations, sans cela on arrive au catarrhe chronique.

— Diable ! vous m'effrayez. Catarrhe chronique ! Un Saint-Monokhl catarrheux ! Ça ne se serait jamais vu.

— Mais on peut enrayer. Je vais vous faire une ordonnance et vous indiquer un régime que vous suivrez à la lettre, vous me le promettez.

— Je vous le jure sur la tête de saint Tugdual, mon patron ! dit solennellement le vicomte.

— Alors, ça va bien et je réponds de la guérison. Et le docteur écrivit :

« Tous tes matins » un quart d'heure de pulvérisation à Marlioz, bains sulfureux, douche écossaise, trois quarts de verre d'eau de Challes le matin, un demi-verre le soir. Dans l'après-midi, une heure d'inhalation. Voilà pour te traitement. Maintenant, comme régime, pendant vingt et un jours, plus de femmes, et un cigare après chaque repas – pas plus. »

— J'ai votre promesse ?

— C'est entendu, dit simplement Tugdual, et vous savez qu'un Breton ne manque jamais à son serment.

Il emporte soigneusement l'écrit du docteur, et, de ce jour, il se mit à se coucher à minuit, à supprimer complètement eau-de-vie, kummel et chartreuse, à allumer un cigare à la fin de chaque repas, et vivre chaste.

Certes, il y avait un certain mérite. Le Casino et la Villa-des-Fleurs avaient précisément reçu les spécimens les plus brillants de ce demi-monde que l'Europe nous envie. Il y avait là Hélène Langlois, et Tekman avec ses saphirs, et Jane Darling, et Blanche Malabarre avec son amie Montlhéry, et Biguard, et Marcelle, et Cécile l'Autrichienne, et Nini Raffet, toutes les plus élégantes, les plus séduisantes et les plus aimées, sans compter des députations exquises venues de Lyon et de Marseille, et les artistes les plus connues de nos théâtres de genre.

Le soir, dans le grand hall de la villa, à l'heure du dîner, c'était un spectacle charmant que celui présenté par cette exhibition de toilettes tout autour des petites tables éclairées doucement par des lampes à abat-jour rose. C'était la grande symphonie du blanc, le triomphe du pâle coloris, rehaussé par une éclaircie mauve, mais ou vert amande, des lingerie en gaze de soie festonnée, froufroulée, transparente. Vapeurs roses enguirlandées de Valenciennes et pomponnées de rubans et de plissés. Et sous les nappes blanches, des jupons en batiste de soie rose, blanc et lilas, des bas de soie noire brodés de rose, en point d'Alençon, incrusté de lilas. Sur la tête, des chapeaux Directoire en linon blanc, en paille ma-

nille, en paille bise ou encore le tout petit bonnet italien en guipure avec aigrette de plume noire. Un véritable éblouissement.

Et le vicomte do Saint-Monokhl, – on eût pu, vu la circonstance, dire de Saint-Antoine, – restait impassible au milieu de toutes ces tentations multiples, en dépit des œillades que lui attirait sa fière prescience. Il avait promis au docteur Lamiroux, il tenait sa promesse. Chaque jour, il parcourait à pied les dix-huit cents mètres de route ombragée qui séparent de Marlioz ; chaque jour il avalait sans sourciller ses trois quarts de verre d'eau peu parfumée, restait un quart d'heure vêtu de caoutchouc et la bouche ouverte dans une attitude lamentable devant le petit appareil pulvérisateur ; chaque jour, après un repas sans liqueurs, il allumait le cigare permis par le docteur, disparaissait un moment, revenait un peu pâle, et partait stoïquement se coucher tout seul à son hôtel.

Parfois, quand il rentrait le soir dans le corridor, il regardait en soupirant les portes des chambres voisines devant lesquelles s'étaient, dans une promiscuité pleine de révélations, les gros souliers jaunes lacés côte à côte avec les mignons escarpins. Mais lorsqu'il était tenté de faiblir, de changer un iota au

régime, il se souvenait de son serment juré par Tugdual, et le catarrhe, le hideux catarrhe lui apparaissait dans toute son horreur.

Avec cette rigidité monastique, on aurait pu croire que le vicomte avait retrouvé une santé superbe. Au contraire il dépérissait à vue d'œil. Les joues se creusaient, les yeux se cernaient ; en moins de quinze jours il avait maigri de moitié, et les vestons en belle flanelle rayée, au lieu de mouler comme jadis le torse puissant d'un Armoricain vigoureux, d'un solide représentant de la vieille terre celtique, flottaient sur les épaules maigres d'un baigneur anémisé et fin-de-siècle.

— Monsieur le vicomte n'a pas bonne mine, disait parfois le maître d'hôtel, avec intérêt. Monsieur le vicomte doit faire une sacrée noce.

Je sais bien qu'ici c'est un peu difficile de faire autrement, cependant monsieur le vicomte devrait enrayer, ou tout au moins mieux réparer. Si j'osais me permettre de donner un respectueux avis à monsieur le vicomte, je lui conseillerais de travailler des biftecks bossus, les côtelettes saignantes, et de renoncer momentanément aux petites femmes.

Fort de sa conscience, Tugdual ne répondait rien, mais il était bien forcé de convenir avec lui-

même que ça n'allait pas du tout. La marquise douairière ne l'aurait pas reconnu. Il avait perdu tout appétit, et la vue des grillades préconisées par le maître d'hôtel lui faisait horreur. La démarche devenait chancelante, il avait comme des éblouissements; bref, il se décida à retourner chez le docteur Lamiroux.

— Sapristi, comme vous êtes changé! ne put s'empêcher de s'exclamer ce dernier à la vue de son client.

— N'est-ce pas, docteur, n'est-ce pas? Il faut vous dire que depuis quinze jours, je n'ai pas pu garder ni un déjeuner, ni un dîner; je rends tout ce que je mange. Des nausées bi-quotidiennes.

— Diable, mais c'est très mauvais signe. Ah ça! vous n'avez donc pas suivi mon traitement!

— Mais si, et c'est précisément parce que je vous avais fait un serment solennel que j'ai voulu continuer quand même, mais j'ai bien vu, du premier jour, que ce traitement me rendait malade.

— Pas possible. Ce n'est pas par hasard la pulvérisation?...

— Non. Je m'y suis très bien habitué.

— Peut-être ne pouvez-vous pas digérer l'eau de Challes. J'avoue qu'elle a une certaine odeur de soufre...

— Non. Je suis arrivé à la boire avec plaisir.

— Alors je ne puis croire que ce soit la privation de femmes, la privation de liqueurs...

— Non, non, docteur, seulement vous m'avez dit : « un cigare après chaque repas. »

— Eh bien ?

— Eh bien, vos deux sacrés cigares sont cause que je n'ai pas encore pu conserver un déjeuner ou un dîner depuis mon arrivée. J'ai obéi parce que j'avais juré par saint Tugdual, mais... je n'ai jamais pu fumer de ma vie.

LE CHASSEUR



MARDI DERNIER, il y eut branle-bas de combat chez les Mondoubleau. Monsieur allait chasser à Sannois chez son ami Courtalin.

Dès sept heures, le valet de chambre entrait avec les souliers jaunes bien suiffés, les guêtres de cuir brunies sans doute par de longues randonnées dans les chaumes et dans les trèfles humides. Puis c'était le tour de la blouse en drap feuille morte, avec ceinture cartouchière ; des Knickerboker bien ajustés au jarret ; du feutre roussi par les pluies et orné sur le côté d'une petite plume, de la gibecière aux mailles sordides et sanglantes ; une gourde, un fouet, un Lefauchaux, le tout s'entrecroisant sur la poitrine et formant un jeu de buffleteries des plus compliqués.

Il était facile devoir que Mondoubleau n'était pas un de ces farceurs de Parisiens qui s'habillent en Nemrods d'opéra-comique, avec des vestons de velours fauve et des jambières en cuir verni. Lui, c'était un chasseur sérieux. Rien pour la pose ; tout sacrifié au côté utile et pratique.

La maison d'ailleurs était sens dessus dessous.

La cuisinière, levée dès l'aube, préparait le chocolat réparateur qui devait donner à monsieur les forces nécessaires; le groom astiquait le fusil Lefaucheux, et madame Mondoubleau, elle-même, en galand déshabillé matinal, assistait à tous les préparatifs, et ne laissait partir son seigneur et maître bien harnaché, qu'après lui avoir donné comme viatique un bon baiser sur chaque joue :

— Allons, adieu, mon Théodore; sois bien prudent, et rapporte-nous beaucoup de gibier. Tâche surtout de tuer deux lièvres; je ferai une bonne terrine.

— Je tuerai deux lièvres, répondit Théodore, avec une confiance superbe.

Puis il sifflait *Stop*, un beau chien d'arrêt qui, à la vue du fusil en bandoulière, se mit à gambader avec des joies folles, et il passa fièrement devant le concierge, il descendit à pied la rue Marignan, tandis que madame Mondoubleau se mettait à la fenêtre pour jouir de l'effet produit.

Il était énorme l'effet produit. Le chasseur avait l'air si martial, l'équipement était si culotté! Le chien était si gracieux dans ses bonds, qu'en arrivant devant le télégraphe qui fait le coin de l'avenue des

Champs-Élysées, il y avait déjà une escorte composée d'une dizaine de badauds, dont un marmiton.

Là, Mondoubleau s'arrêtait un moment, si bien que l'escorte grossissait et se transformait en rassemblement. Indifférent à l'admiration des foules, il scrutait de son regard habitué aux vastes horizons, les hauteurs de l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'à ce qu'il eut trouvé une voiture découverte, toujours assez rare en cette saison automnale. Mais que voulez-vous, quand on a l'habitude de la vie au grand air, pour rien au monde on ne pourrait se résoudre à monter dans un fiacre fermé !

Tout arrive, même les voitures découvertes en décembre ; aussi, il finissait par trouver la véhicule demandé, et devant l'attroupement devenu considérable, il s'installait sur la banquette avec son fusil entre les jambes, et *Stop* couché sur les pieds, puis il disait d'une voix sonore au cocher :

— À la gare du Nord.

Le fiacre partait cahin-caha, hue-là, hop-là, et tout le long du chemin le succès de curiosité continuait. Une si belle route ! la rue La Boétie avec son grouillement d'omnibus et de voitures ; la rue Saint-Lazare, la place du Havre, ce centre toujours en ébullition, puis la rue Lafayette jusqu'à la rue de Dun-

kerque. De temps en temps Mondoubleau rencontrait une figure de connaissance. Il la saluait de très loin avec le feutra à plume, et les amis se disaient :

— Ah! ah! voilà Mondoubleau qui va encore chasser. C'est très bon! Il m'enverra peut-être du gibier ce soir.

Et l'on rendait le salut le plus gracieusement du monde, si bien que Mondoubleau récoltait ainsi, en marchant, une foule de risettes aimables.

Une fois arrivé à la gare du Nord, vous croyez peut-être que notre ami se précipitait au bureau pour prendre son billet pour Sannois? Allons donc! Un bon chasseur calcule ses heures de manière à ne jamais avoir besoin de se presser. Et, sans doute, avait-il tout le temps devant lui, car il s'installait à une table du café de la Gare, sur la terrasse, bien en vue, au premier rang, et là, il demandait un apéritif, sans lâcher son fusil, et avec *Stop*, résigné et assis sur la deuxième chaise faisant face à son maître.

C'est très beau de voir un chasseur, accompagné d'un beau chien, prendre un apéritif.

Aussi venait-il beaucoup de monde pour regarder de plus près ce groupe sympathique, et admirer les Knickerboker, la blouse feuille morte, la cartouchière et le fusil Lefauchaux.

Après avoir suffisamment joui de cette popularité, sans doute Mondoubleau trouvait-il qu'en prenant le premier train, il courait le risque de déjeuner trop tard, car après une minute de réflexion, il remontait dans la voiture découverte, et se faisait conduire au café de la Paix.

Encore un très joli chemin : le boulevard Magenta et la descente des grands boulevards, place de l'Opéra. Le pauvre *Stop* paraissait s'ennuyer ferme, mais en le récompensant au restaurant, en lui faisant prendre sa part d'un menu excellent servi dans la grande salle, il ne chassait pas les perdreaux dans les remises, mais du moins il en mangeait en salmis, ce qui, après tout, était une compensation.

D'autre part, le succès de curiosité continuait des plus flatteurs. Il y avait là deux petites dames en drap bleu japonais et velours pain brûlé qui étaient gentilles à croquer, et qui, tout en dégustant les huîtres Marennes, avec un monsieur en supplément de la douzaine, jetaient des regards vers le vrai chasseur et vers le beau chien. Mondoubleau servait de point de mire à toutes les tables.

À deux heures, après avoir bien joui de son triomphe, il sortit à travers la double haie de la foule massée place de l'Opéra, et, remontant dans la ca-

lèche qu'il avait gardée pour plus de sûreté, il dit au cocher :

— À la gare de Lyon.

Il paraissait un peu goguenard, le cocher ; quant à *Stop*, il commençait à avoir l'air navré. On redescendit toute l'avenue de l'Opéra, la rue de Rivoli, la rue Saint-Antoine. Il faisait précisément très beau ce jour-là, et il y avait dans les rues un monde, un monde!... On eût dit que Paris tout entier s'était dérangé pour voir Mondoubleau partant pour la chasse.

Mais, me direz-vous! s'il allait chasser chez Courtalin, à Sannois, pourquoi se rendait-il à la gare de Lyon? Attendez donc, et qui vous dit d'abord qu'il allait à Sannois? Il avait peut-être changé d'avis en route, cet homme. Il y a des chasses superbes à Melun ou à Fontainebleau.

Eh bien! Là encore, notre espoir fut déçu. Mondoubleau descendit au buffet de la gare, et là, toujours très en vue, il se fit servir un bock. *Stop* qui ne pouvait prendre sa part de ce breuvage, paraissait complètement démonté. On avala ainsi quelques litres de bière devant des séries de voyageurs qui se renouvelaient par chaque train... puis, quand la nuit fut venue, le chasseur qui, sans doute, trouvait

qu'il était désormais trop tard pour se mettre en route, remontait dans son fiacre et se faisait conduire chez Perdrichoux, le marchand de comestibles de la Chaussée-d'Antin. Fidèle à sa promesse, il acheta les deux lièvres qu'il aurait certainement tués, les fourra dans son carnier, puis trois perdreaux et cinq cailles, qui furent enveloppés dans du papier.

Ainsi chargé, notre chasseur reprit triomphalement le chemin de l'avenue Marignan et passa sous la voûte, suivi par le regard extasié de son concierge. Quel fusil que ce monsieur Mondoubleau !

Deux minutes après, Théodore tombait dans les bras de son épouse qui, en bonne ménagère, s'empressait de compter et de regarder son gibier.

— Bravo, mon Théo chéri ! Quelle bonne journée.

Mais tout à coup sa figure se rembrunit. Prise d'un doute terrible, elle venait de voir sur le papier qui enveloppait les perdreaux et les cailles : *Perdrichoux, marchand de comestibles*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle, avec des yeux qui flambaient.

Mondoubleau faillit se troubler un moment, mais il reprit bien vite son assurance :

— Ma chère, dit-il, on tue tant de gibier chez Courtalin, tant de gibier, qu'il a conclu un marché avec Perdrichoux. Pendant toute la journée, on expédie les pièces à la boutique de la Chaussée-d'Antin, et c'est ce marchand qui se charge de faire, le soir, la répartition entre les invités et de vendre le reste aux Halles. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait son nom sur le papier.

Ô Ferrier ! Ô Capus ! vous qui avez inventé l'*Art de tromper les femmes*, vous n'aviez pas encore trouvé celle-là.

ENLÈVEMENTS !



DANS notre civilisation positive, les enlèvements devenaient aussi rares que difficiles. Je ne crois pas que les hommes étaient moins amoureux que jadis, ni les filles moins jolies ; pour un enlèvement, le désir suffit, et il s'agit moins de séduire que de posséder. D'ailleurs, le mauvais exemple venait de haut, et les dieux de l'Olympe appliquaient sans vergogne le droit du plus fort. Jupiter enlevait Europe et Ganymède ; Pluton enlevait Proserpine, et même Eurydice, s'il faut en croire le livret d'Hector Crémieux.

Je quitte la maison
Parce que je suis morte.
Aristée est Pluton,
Et le diable m'emporte.

Les déesses mêmes s'en mêlaient, et la chaste Diane enlevait Endymion, L'antiquité profane abonde en aventures de ce genre, et les dieux ne connaissaient d'autres moyens que le rapt et la violence pour satisfaire leurs penchants libidineux. Ceci

me ferait croire que ce ne sont pas les dieux qui ont fait l'homme à leur image, mais plutôt les hommes qui, à court d'imagination, ont fait les dieux à la leur.

Dans la Bible, nous voyons Sam, la femme d'Abraham, lui être enlevée par deux fois, et c'était bien sa faute, puisqu'il l'avait fait passer pour sa sœur. Un patriarche! À qui se fier, Seigneur! Dina, la fille de Lia, fut enlevée par Sielfern, fils du roi Himor – oui, monsieur, – qui vint ensuite demander sa main et proposer aux Israélites une alliance avec les Sichimites.

– Nous voulons bien, répondirent les frères de Dina, mais notre loi nous interdit toute alliance avec les étrangers. Laissez-vous circoncire et nous ferons alliance.

Les Sichimites y consentirent, et le troisième jour après l'opération, alors que tous les opérés étaient en proie à la fièvre – ah! dame! – les fils de Jacob arrivèrent en armes et massacrèrent impitoyablement les... blessés. Le moyen était ingénieux, mais un peu canaille, et je doute qu'il serait admis aujourd'hui dans les finesses diplomatiques.

La belle Hélène, fille de Léda, fut enlevée par Thésée d'abord, par Paris ensuite, ce qui nous valut une exquise opérlette, et aussi la ruine de Troie; mais

la reine était si belle que les Vieillards de Pergame lui pardonnaient les malheurs de la patrie. À Rome, l'enlèvement des Sabines fut plutôt une mesure politique qu'une opération amoureuse. Il nous en est resté un ballet, où un librettiste de génie avait écrit : « Ici, les Romains expliquent par des gestes qu'ils manquent de femmes. » Je ne sais si le geste était beau, mais la censure se cabra. Ni chez les Grecs, ni chez les Romains, où le respect de la femme était très relatif, les enlèvements n'ont ce caractère romanesque qu'ils avaient chez les Germains professant pour leurs compagnes une sorte de culte, origine de la galanterie et de la chevalerie.

Pendant toute la période du moyen âge, la violence et la force continuent à primer le droit. Les barons établissent le droit de jambage et de cuissage, et malgré la centralisation du pouvoir par la royauté, et malgré les ordonnances les plus sévères, les enlèvements continuent sous Louis XIII et sous Louis XIV. Condé prête de l'argent et des hommes à Châtillon pour l'aider à enlever, une femme, et tout le monde connaît l'aventure du brave Bussy qui enleva madame de Miramon, à l'instigation du confesseur de la belle. Les romans de Boccace, de La Calprenède et de mademoiselle de Scudéry sont remplis d'histoires

de ce genre, et Molière, lui-même, pour aider au mariage, nous parle des agissements des pirates barbaresques.

Les peintres s'en mêlaient. Rubens, Paul Véronèse, Le Guide, Michel-Ange, Raphaël divinisaient l'enlèvement dans leurs œuvres, et les bœufs, les tritons, les nymphes, et autres comparses complaisants se prêtaient à ces petits scandales, à travers la « plaine liquide », ce qui permettait de jolis contrastes de tons. Avec le XVIII^e siècle, où l'amour paraissait être la seule loi, l'unique raison de vivre, l'enlèvement devient coquet, galant ; la brutalité se change en égards d'une adorable courtoisie, et la chaise de poste, avec des postillons au catogan poudré, renouvelle l'embarquement pour Cythère, avec la vieille auberge classique comme but de voyage, la vieille auberge à la façade garnie de vigne vierge et de lauriers roses, avec le patron pansu, et la grande cuisine où tournent les rôtissoires devant le feu flambant qui doit ragaillardir les fugitifs.

Ce fut le bon temps, pour les cadets de famille et les officiers de fortune – ainsi nommés parce qu'ils n'en possédaient pas – qui purent ainsi enlever les héritières à la barbe de leurs aînés bien rentés ! Falots, grands manteaux couleur muraille, coups

d'épée dans l'ombre, tout le romantisme de 1830 a vécu sur cette donnée héroïque et séduisante, tradition du siècle précédent; et, au moment où Byron triomphait superbement devant la perruque et le parapluie de Louis-Philippe, le roi bourgeois par excellence, la princesse Isabelle de Bourbon, sœur de l'ex-roi d'Espagne François d'Assise, se laissait enlever, en 1841, par un aventurier polonais, nommé Gurowski, qui devait, sans doute, avoir une coquette pelisse à brandebourgs et de très belles bottes.

Pour aller rejoindre cette pelisse et ces bottes, la princesse descendit, à l'aide de ses draps, d'une fenêtre située à plus de trente pieds de hauteur. Quand la reine Marie-Amélie, parente de la donzelle et femme du roi Louis-Philippe, apprit le scandale, elle faillit en faire une maladie. Mais la sainte et digne créature avait des naïvetés extraordinaires, et elle disait, aux femmes de son entourage : « Ce qui me console, c'est que, dans la chambre où on a arrêté les fugitifs, il y avait deux lits. » Malgré ces deux lits, il fallut faire le mariage quand même, car il y avait pour cela toutes sortes de bonnes raisons.

On nous disait : tout cela c'est le passé, un passé romanesque et charmant, avant la vapeur et l'électricité, mais qui est devenu impraticable avec

le télégraphe, le téléphone et le chemin de fer. D'ailleurs, en Angleterre, pays pratique qui donne le ton, les jeunes filles, malgré la liberté immense dont elles jouissent, sont peu enlevées, d'abord parce qu'elles n'ont pas de dot, et ensuite parce qu'elles ont les plus grandes facilités pour contracter un mariage qui peut être béni partout même en chemin de fer. En Amérique, il y a encore des Jasons qui partent à la conquête de la Toison d'or, et qui reviennent vainqueurs, mais ces enlèvements-là sont d'un ordre spécial, et se traitent, de gré à gré, avec la famille, pour peu qu'on ait un grand nom et un beau titre.

L'enlèvement proprement dit ne paraissait donc plus que comme une tradition gracieuse léguée par le passé, et voilà que l'avènement de l'automobile remet tout en question. Je me souviens d'une réclame pour je ne sais plus quel pneu où, sur l'affiche brillamment enluminée, Arlequin enlevait Colombine sur un teuf-teuf, et filait dans un rayon de soleil en faisant un pied de nez triomphant à Cassandre médusé et impuissant. Cette fantaisie est devenue une réalité. Les hôtelleries de jadis, si délaissées, ces auberges du bon vieux temps comme on en voyait sur les gravures d'Herbert ou d'Herring's, où des gentlemen en carrick et tromblon donnent des

ordres à des cochers trop gros, perchés sur des diligences trop rouges, ces auberges ont rouvert leur porte aux chauffeurs et à leurs compagnes. Les couchettes boiteuses, qui ne servaient plus qu'aux routiers, ont fait place aux lits Pompadour à dôme empanaché ; sur les papiers déteints et graisseux, on a tendu des étoffes zingolin, à fleurettes gaies, et l'hôtelier pansu, à face rubiconde, a reparu, avec son bonnet à la main, devant la façade fleurie de laurier-rose. Quant à la chaise de poste bruyante, mal suspendue, qui faisait péniblement du douze à l'heure, avec relais, au son des grelots et des claquements de fouet, elle a été remplacée par ces véhicules merveilleux, vernis, dorés, étincelants, comme on en admire au Salon de l'Automobile. Moteurs à quatre cylindres, soupapes d'échappement, allumage au dynamo, essieux en fer forgé, poulie extensible, une foule de mécaniques à noms barbares dissimulées – comme le serpent sous les fleurs – sous la caisse et le train peints en rose tendre fileté de bleu, avec garniture intérieure en satin gris perle. Le siège peut se transformer en divan, et le coupé en boudoir voluptueux : il y a montre, écritoire, tablette pour écrire, et coussins pour aimer. Et avec cela narguant le télégraphe, le chemin de fer, Bartholo, la morale, la po-

lice et les gendarmes, les amoureux modernes enlèvent les jeunes filles dans leur char, qui n'est plus à cinq chevaux, mais à cinquante, et qui les emporte vers Cythère, à une vitesse vertigineuse, en faisant du cent à l'heure!

Progrès, tu n'es qu'un mot! Tout recommence, surtout lorsqu'il s'agit de reprendre l'éternelle chanson et de célébrer un culte aussi immémorial, aussi vieux jeu, que celui de l'amour.

RÉSURRECTION!...



AH! CE TOLSTOÏ, nous dit le capitaine d'Anthoire, quel génie! quel entraîneur! Depuis que j'ai vu *Résurrection* et Dumény à l'Odéon, je ne pense plus qu'à relever des âmes. Je ne suis pas Russe, je n'ai pas violenté Kutuska, je ne connais pas la Maslowa : mais je suis capitaine et blond... c'est déjà quelque chose.

Donc, dans ce louable but, je suis entré, l'autre soir, au Casino de Paris, avec la vague espérance de trouver là quelque pauvre créature tombée que j'aurais réhabilitée et sauvée, avec le bon sourire du Vert-Galant :

— Relevez-vous, Sully, on croirait que je vous pardonne.

Cette phrase-là, dite à une femme, doit être fort, agréable à prononcer, surtout si elle est agenouillée, dans l'attitude du repentir. À la vérité, je n'aperçus pas, dans le promenoir, une seule femme ayant l'attitude du repentir. C'étaient de belles demoiselles, empanachées, riant haut, buvant sec devant le bar, et

paraissant absolument satisfaites de leur sort. Mon apostolat eût donc été sans objet, lorsque j'aperçus, tout à coup, aux fauteuils d'orchestre, mon camarade de Saint-Cyr, Kerthauzon, qui me hélait en faisant de grands bras ; je vins immédiatement m'installer dans un fauteuil vide, à côté de lui, et après les premières effusions, accompagnées de poignées de main cordiales : « Où es-tu ? – Que fais-tu ? – Que deviens-tu dans les huiles ? etc., etc. » ; il me montra une baignoire, en me disant :

— Toi qui connais tout le monde, connais-tu cette jeune fille avec cette vieille dame ?

Je regardai dans la direction indiquée.

C'était, en effet, une toute jeune fille, aux cheveux blonds, aux grands yeux bleus, profonds comme des lacs, avec un profil d'une pureté virginale, sous un grand plateau de feutre bleu gris du ton exquis d'un ciel d'automne. Sur ses bords élargis et habilement mouvementés, s'épanouissait une épaisse guirlande de violettes de Parme. Sous le chapeau, près du visage, un nœud pépette, tout à fait enfantin, en velours parme. La robe de drap, brodée à même de violettes en relief et garnie de brandebourgs, moulait une taille svelte, onduleuse, à peine formée. On eût dit une fée de Keap-seake entrevue

dans ces beaux livres dorés, présents des meilleurs jours de mon enfance. Je ne sais quels souvenirs lointains et profonds me traversèrent l'esprit comme un rêve oublié depuis longtemps et qui, tout à coup, se réalisait. N'était-ce pas dans quelque dessin de Tony Johannot, dans quelque vieille gravure de Deveria que j'avais vu une jeune fille comme elle, dans un haut salon doré où les cristaux du lustre étincelaient ? À côté d'elle, la vieille dame marquait beaucoup moins bien ; c'était une brune, la seule qui durcit en vieillissant, avec un visage trop maquillé, des yeux refaits, sous une capeline de feutre un peu défraîchie.

— Connais pas, connais pas du tout, dis-je à Kerthauzon.

— Ah ! c'est dommage, je t'aurais demandé de me présenter. Je la trouvai merveilleusement jolie.

Cependant, la représentation continuait. Et, entre deux exhibitions de chiens savants, ou de clowns « musicaux excentriques », je louchai dans la direction de la loge, où il me semblait – était-ce une illusion ? – que la jeune fille me souriait, tandis que la vieille dame me dardait d'un regard sévère. Kerthauzon suivait ce manège, et s'écria :

— Ah ! vieux malin, tu la connais. Je suis sûr que tu la connais, seulement, tu veux la garder pour toi.

Je protestai de mon innocence, bien inutilement d'ailleurs, et mon camarade, catholique et Breton, voyant que loin d'être une utilité, je pouvais être, au contraire, un obstacle, me quitta d'assez méchante humeur, et m'annonça qu'ayant service en campagne le lendemain d'assez bonne heure, il renonçait à la lutte, et rentrait se coucher. Je restai donc seul, mais sous l'œil menaçant du chaperon noir, je pris le parti de ne plus lorgner que les artistes qui figuraient dans la revue. Il devait y avoir là également des âmes à relever, des créatures dévêtues par le costumier, auxquelles il eût été grand de rendre le costume chaste et décent de Jenny l'ouvrière, contente de peu, parce que ce peu-là lui vient de Dieu. Pensée profonde et éminemment moralisatrice qui eût fait la joie de Jules Simon dont on a élevé la statue, place de la Madeleine, en face des fenêtres de Meilhac, mort à temps pour ne pas voir le faciès anti-esthétique du philosophe. La revue se termina dans une apothéose, comme une espèce de grande ode chantée à la chair, avec un fouillis de jambes en maillot et de bras levés, avec effets d'aisselles et de fourrures sous les radiations électriques ; ce n'était pas laid, et mes

idées suivant un autre cours, je me demandai si ces figurantes n'avaient pas en somme, dans une société bien agencée, une utilité au moins égale à celle des petites ouvrières. Renan n'a-t-il pas dit que la beauté valait la vertu ? Philosophe contre philosophe, Renan contre Simon, Chirac contre Béranger. Avec tout cela, j'avais un peu oublié ma jeune fille blonde, et je me dirigeai vers la sortie, dans un remous de troupeaux féminins, grisé par les parfums âcres et les odeurs fauves, où la poudre de riz musquée se mêlait à la fumée du tabac, et, petits pas par petits pas, j'arrivai rue Blanche juste en même temps que la vieille dame et la blondinette. Cela s'était fait sans que j'eusse apporté à cette rencontre une parcelle de volonté, et je crus voir dans ce rapprochement fortuit une indication très nette de la fatalité qui, une fois de plus, me disait ; « Marche ! Marche ! »

Et je marchai. Sans hésiter, je rejoignis le couple qui traversait, devant la caserne des pompiers, et j'abordai la blondinette :

— Charmante soirée ! Joli spectacle ! dis-je à tout hasard.

La jeune fille ne répondit rien, rien, rien ; mais la vieille, se retournant, esquissa un sourire – oh ! ce sourire ! – et me répondit ;

— Oui, joli spectacle ; mademoiselle et moi, nous aimons beaucoup le spectacle.

Du moment que l'on me répondait, cela allait bien. Je me lançai immédiatement dans une conversation vive et animée, avec quelques plaisanteries fines et risquées, qui eurent le don de faire éclater de rire la blondinette, ce rire des belles dents montrées en carré, dans un encadrement pourpre ; puis arrivé rue La Bruyère, je crus la connaissance assez bien engagée pour proposer une douzaine d'huîtres, dans quelque cabaret du boulevard.

— À cette heure-ci, impossible, me répondit la vieille, en reprenant un air très digne ; il faut que je ramène Lucie chez ses parents qui l'attendent, et n'admettraient pas qu'on rentrât plus tard que minuit et demi.

— Alors, mademoiselle Lucie vit en famille chez ses parents ?

— Parfaitement.

— Et on ne peut pas l'enlever, ce soir ?

— Vous n'y pensez pas ! Je vous répète que son père l'attend. Ah bien ! ça on ferait une histoire, si je ne la rentrais pas chez elle.

— C'est dommage, fis-je avec un réel regret.

— Mais, attendez donc. Elle n'est pas libre la nuit, c'est vrai; mais dans l'après-midi, le père est à son bureau, elle fait à peu près ce qu'elle veut. Elle peut aller vous voir chez vous. J'arrangerai cette affaire-là car je me sens pour vous une réelle sympathie.

— Merci madame, vous me comblez. Voici ma carte, et si mademoiselle Lucie veut venir me voir demain à cinq heures, je crois que ni elle ni moi n'aurons à nous en repentir.

— J'irai, comptez sur moi, me dit Lucie, en me tendant sa menotte gantée de blanc.

On était arrivé ainsi devant une maison de la rue d'Aumale. La vieille sonna et moi je restai un peu en arrière, avec la blondinette.

— Quelle est donc cette dame, qui décide tout? demandai-je, à voix basse. C'est une bien aimable personne, tolérante et complaisante...

— Mais c'est ma mère, espèce de tourte! me répondit la blondinette en pouffant de rire. Qui voulez-vous que ça soit! Allons, à demain, trois heures, sans faute.

Elle me ferma la porte au nez, et moi je restai rêveur. Qui voulez-vous que ça soit? Alors, la vieille était la maman! Ô Tolstoï! Faut-il donc aussi

s'occuper de la résurrection morale des mères!
Quelle tâche pour le moraliste, et quelle besogne ardue jusqu'à Pâques! – que dis-je? – jusqu'à la Trinité!

FIN

TABLE



À QUOI ÇA TIENT
LE LENDEMAIN
LE CAHIER DES MENUS
LA DOULOUREUSE
LE DUPLICATA
LE PETIT CHAPERON ROUGE
INSATIABLE !
LE VENT
INCOGNITO
LA PRÉCAUTION DE MAMAN
AMOUR ET BÂTISSE
LE FOURREUR
LE LAIT DE LA CARAVANE
LE BERCEAU ÉLECTRIQUE
AMÉLIE ET CAROLINE
LA NUIT D'ARABELLA
CHANGEMENT D'OPTIQUE
OHÉ ! OHÉ !
DETTE DE JEU
LA CHAIR
LES PAYSANS
LA BALLADE CYRANESQUE

UNE THÉROIGNE EN 1871
PAS UN SOL!
PENDANT « HAMLET »
NUANCES DE SENTIMENT
LE PETIT JEU
LE TRAITEMENT
LE CHASSEUR
ENLEVEMENTS!
RÉSURRECTION!